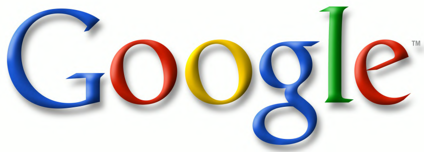





VE RI
TAS


Digitized by Google

L'ISLE DE CUBA

ET

LA HAVANE.

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE LEBÉGUE,
RUE DES NOYERS, N° 8.

L'ISLE DE CUBA

ET

LA HAVANE,

OU

HISTOIRE, TOPOGRAPHIE, STATISTIQUE, MŒURS, USAGES, COMMERCE ET SITUATION POLITIQUE DE CETTE COLONIE, D'APRÈS UN JOURNAL ÉCRIT SUR LES LIEUX.

Étienne Michel

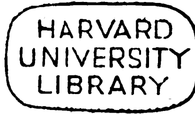
PAR E.-M. MASSE.



PARIS.

LEBÈGUE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE, RUE DES NOYERS, N° 8.
AUDIN, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS, N° 20.

1825.


HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

AVERTISSEMENT.



Au moment où l'Isle de Cuba paraît devoir subir une révolution, je me hasarde à publier un Ouvrage où sont consignées plusieurs Observations sur cette importante Colonie.

Des circonstances particulières m'ayant obligé de faire un voyage et un assez long séjour dans cette partie des possessions espagnoles, je pensai qu'un tableau fidèle de ce qui frappait mes regards ne serait pas sans intérêt, et je déposai mes observations dans un Journal que je destinai à un de mes amis. J'ai extrait de ce Journal ce qui m'a paru mériter quelque attention.

Peut-être cette faiblesse paternelle qu'on reproche aux Auteurs, m'a-t-elle fait attacher trop d'importance à quelques détails qui devraient rester entre mon ami et moi. Au reste, je donne au Public un Ouvrage sans prétention; s'il a quelque mérite, c'est, je crois, celui-la. Un voyageur qui raconte ce qu'il a vu, doit être comme un

témoin qui parle devant un tribunal. Vouloir embellir la vérité, c'est presque un mensonge. Dans les mœurs d'un peuple, dans ses œuvres journalières, dans les faits de l'Histoire, dans les actions même des plus grands hommes, il n'y a jamais ce beau idéal sur lequel les Romanciers, les Poëtes, les Orateurs modèlent leurs Tableaux.

Aucune influence de parti n'a dirigé ma plume. Quand on a un peu vu le monde, autre part que dans les Salons, on se détache, pour l'ordinaire, des abstractions politiques, quelque couleur qui leur soit donnée; mais on se rallie plus fortement à ces principes d'humanité qui font regarder tous les peuples comme les membres d'une seule et même famille. Je ne crains pas qu'on me reproche d'avoir failli à ces nobles principes dans l'Ouvrage que je publie.

L'ISLE DE CUBA

ET

LA HAVANE.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Marseille et navigation jusqu'au Détroit.

. . . .

Peu s'en fallut que notre voyage ne fût indéfiniment retardé. Les ancres étaient à bord; le navire était remorqué par les bateaux du pilote; nous étions déjà par le travers de la *patache* de garde, lorsqu'on nous hêla; et, de la part du capitaine du port, on nous intima l'ordre de mouiller. Sachant de quelle manière l'armement avait eu lieu, et quelle sorte de gens avaient mis la main à l'œuvre, je ne doutai point que cet embargo n'eût été sollicité par quelque créancier

1

méfiant, et je craignis même pour le loyer de ma traversée, compté d'avance. Le capitaine se fit mettre à terre pour savoir de quoi il était question. Peu de temps après, il revint avec l'autorisation de partir. Une formalité indispensable avait été négligée par celui qui avait demandé l'embargo.

C'est quelque chose de bien singulier que les expéditions commerciales qui se font aujourd'hui dans nos ports, et surtout à Marseille. Des hommes sans consistance aucune entassent dans un navire, qui ne leur appartient pas, des marchandises qu'ils n'ont pas payées, et qu'on leur livre parce que les magasins sont encombrés. Ils vont ainsi courir des chances, se réservant de ne prendre pour eux que les bonnes, les mauvaises devant être pour compte de qui il appartiendra.

Cependant plusieurs bateaux abordaient le navire, et y jetaient divers personnages, la plupart d'une mise et d'une figure assez hétéroclites, qui avaient des adieux à faire, et surtout leur part d'un bon déjeûner à manger. Quelques-uns de ces messieurs étaient d'une voracité effrayante. Pour moi, qui n'étais déjà pas trop à mon aise, je les laissai faire, ne comprenant pas qu'on pût avoir tant d'appétit, lorsque le

mal de mer m'en laissait si peu. Je regardais la terre qui fuyait derrière nous; je me transportais, par l'imagination, au-delà de ces hautes montagnes qui s'élèvent au sud-est de Marseille. Je cherchais à distinguer le chemin par où j'étais venu dans cette ville, et je sentais déjà que notre cœur ne voyage pas toujours avec nous : le mien était resté aux lieux que j'avais peut-être imprudemment quittés.

C'est une bien terrible chose que le mal de mer! Mais, comme toutes les grandes souffrances, il nous offre lui-même une sorte de remède dans l'état d'extrême faiblesse où l'on tombe. Trois jours entiers sans manger! Le troisième jour, on me dit que la terre d'Espagne était en vue. Il fallait cela pour m'engager à quitter ma cabane, pour me tirer de mon cachot. Non, les spectres de la littérature romantique n'ont pas plus l'air de l'autre monde que je ne l'avais, et je m'en aperçus bien à l'impression que fit mon aspect.

Assis en face de la côte, qui s'approchait toujours plus de nous, j'oubliais, dans une douce contemplation, les souffrances éprouvées naguère. Quel peuple que les Catalans! C'était

la terre fertilisée par eux qui se montrait à mes regards. Comme ils savent tirer parti du plus petit recoin où peut être planté, soit un olivier, soit un cep de vigne! Que de villages au bord de la mer! Quelle variété de créations! Quels incroyables efforts! Quels prodiges de patience et d'industrie! Comme l'homme paraît grand, lorsqu'il attache ainsi son existence à des terrains qui semblaient pour toujours devoir lui refuser sa nourriture!

Guerriers, commerçans, cultivateurs, on voit les Catalans tirer l'épée pour les descendans de Constantin, et faire, pendant un temps, les destinées de Bysance. Ils savent, à des époques plus rapprochées, défendre également leur pays contre les usurpations du despotisme, et contre les invasions étrangères. L'Europe leur doit un code dont les dispositions ont servi de base à la législation commerciale, et dans les procédés industrieux de leur culture, ils n'ont peut-être de rivaux que les Chinois.

Toute cette côte a un caractère de majesté qui impose. Au loin, les Pyrénées s'élevaient, comme par gradins, vers la frontière de France, avec leurs sommets couverts de neige; sur le

revers des montagnes inférieures s'offraient, par intervalles, des colonnes de fumée qui indiquaient des fours à chaux, ou les travaux des charbonniers dans les forêts.

Ce pays, où l'on se livre aujourd'hui avec tant de sécurité aux occupations paisibles, était, il y a quelques années, le théâtre d'une guerre sanglante.* Il n'y a point de col dans ces montagnes où n'ait eu lieu quelque combat. Les échos de ces vallées, que font retentir les *seguedillas* des laboureurs et des pâtres, ne répétaient alors que les détonations du canon et des mousquets. Qu'était devenue, à cette époque, la tranquillité de cet ermitage célèbre, de ce *Mont-Serrat* qui domine une partie de la côte, et dont la piété espagnole a transporté la dénomination à plusieurs lieux du Nouveau-Monde!

Si le fameux anti-pape *Pierre de Luna* eût vécu de notre temps, le spectacle de toute cette affreuse agitation, de cette confusion de combats, de siéges, d'incendies ne lui aurait certainement pas déplu. Il y aurait trouvé des distractions assorties à son caractère, lui qui, forcé de

* L'Auteur écrivait ceci en 1819.

se retirer dans la très-petite ville de *Peniscola*, entre Tortose et Tarragone, ne voulut jamais renoncer à des prétentions qui déchiraient le monde chrétien, ne cessa point, quoique parvenu à une extrême vieillesse, de lancer des foudres sur toute la terre, et obligea deux cardinaux qui étaient restés avec lui à élire pape un simple chanoine de Barcelone, voulant ainsi, même après sa mort, bouleverser encore le monde qu'il avait si long-temps fatigué de son orgueilleuse existence.

Le lendemain nous aperçûmes la place où était Tarragone; car c'est presque ainsi qu'il faut s'exprimer en parlant de cette cité malheureuse que les Anglais refusèrent de secourir, et qui n'eut à compter que sur le courage de ses habitans. Bombardée, prise d'assaut, incendiée, ce n'était point assez encore : l'armée française fut forcée de se replier sur Barcelone, et l'explosion des mines fit sauter ce qui restait de ruines.

J'aurais bien voulu voir toute la côte du royaume de Valence, de ce jardin de l'Espagne, de cette contrée, une des plus délicieuses de l'Europe, et dont le sol prodigue à ses heureux

cultivateurs ce que le sol de la Catalogne ne cède qu'à l'infatigable activité des siens; mais le golfe de Valence s'enfonce bien avant dans les terres; il est dangereux, surtout en hiver; nous nous rapprochâmes de l'île d'Ivice, qui lui est opposée.

Cette île se présente d'une manière assez pittoresque; elle m'a paru couverte de bois, du moins dans la partie que j'ai vue. Le Capitaine m'a dit que les habitans sont presque sauvages, mais bons et hospitaliers. Le nombre n'en est pas considérable; et des vallées qui annoncent de la fécondité, des coteaux jouissant de l'exposition la plus heureuse, attendent encore que la main des hommes y fasse flotter des moissons superbes, ou qu'elle pare leurs flancs des dons précieux de Bacchus et de Pomone.

Il est singulier que des îles fertiles, comme celle dont je parle, comme la Sardaigne et quelques autres, soient presque désertes, tandis qu'on voit, en certains lieux du globe, des peuplades imprévoyantes rester entassées sur un sol aride, où jamais elles ne recueilleront d'autre héritage que la misère.

Des îles, pour peu qu'elles promettent,

devraient pourtant attirer des colons, ne fût-ce que pour être moins en contact avec les fléaux qui affligent l'humanité dans les grandes réunions politiques, et pour jouir de ce faible reste d'indépendance que l'homme social n'a pu aliéner, mais que des vexations toujours croissantes et toujours plus minutieuses finiront par bannir tout-à-fait des États européens.

Après avoir dépassé l'île d'Ivice, nous aperçûmes le cap Martin, à l'extrémité méridionale du golfe de Valence : il est remarquable par de nombreux moulins à vent, placés en ligne sur un plateau élevé, derrière lequel sont le port et la ville de Dénia.

Rien de notable jusqu'au cap de Palos, auprès duquel se trouve Alicante, célèbre par ses vignobles. Les matelots me firent remarquer, au sommet d'une haute montagne, un intervalle taillé en forme d'embrasure, et qu'on appelle *le coup de sabre de Roland.* Le nom de Roland est un de ceux qui ont le privilége de faire croire aux choses impossibles.

Quoiqu'il en soit de ce fameux coup de sabre, c'est à sa vue que nous fûmes surpris par une rafale terrible, qui certainement m'aurait

empêché de te raconter mon voyage, si le capitaine n'eût à propos saisi le gouvernail.

Dans les momens de crise, car celui-là n'a pas été le seul, ce qui m'inquiétait le plus, c'était l'inexpérience de quelques-uns de nos gens qui ne trouvaient jamais de prime abord le cordage dont on avait besoin. Ils couraient presque toujours au hasard, ou hésitaient comme des ahuris, passe-moi cette expression populaire. Peut-être la brusquerie et la dureté du commandement contribuaient-elles à leur ôter la mémoire; mais ne conviendrait-il pas, avant le départ d'un navire, d'exercer quelque temps les matelots? On saurait au moins ce qu'il sont en état de faire. On devrait bien aussi leur donner une explication un peu raisonnée des différentes manœuvres, afin qu'ils n'éprouvassent jamais un moment d'hésitation. Les nôtres se plaignaient de ce que les cordages étaient trop épais et trop roides; autre motif d'alarme pour moi, quand une opération bien prompte devenait nécessaire.

Cette rafale, qui fut sur le point de terminer *ex-abrupto* notre voyage, n'était que le prélude d'une demi-tempête qui dura trois jours, pendant lesquels on ne déploya au vent que le petit

foc et ce qu'on appelle une *voile de miséricorde.* La vue et le nom de cette voile n'étaient pas bien divertissans. *Ancre de miséricorde, voile de miséricorde,* cela sonne aux oreilles d'un pauvre passager, comme *hôtel de la Providence* à celles d'un voyageur, et *fortune du pot* à celles d'un gourmet.

Encore si ce vent maudit n'eût pas été en pure perte ! mais il ne nous tracassait tant, que pour nous pousser vers les côtes d'Afrique, et nous ramener ensuite vers celles d'Espagne, sans nous faire avancer de la longueur de la quille vers le détroit de Gibraltar, où nous voulions aller. Le maître d'équipage, vieillard respectable, nous dit que ce vent-là s'arrêterait à coup sûr, si la lune, qui était nouvelle, se montrait avec les cornes de son croissant tournées en haut. La lune se montra; le maître prétendit que les cornes étaient tournées en haut. Je fus tenté de lui rire au nez; je n'en fis pourtant rien, parce que c'est un bien brave homme. Mais comment trouverais-tu l'obligeance de cette lune, dont les cornes changeraient de position comme les bras d'un télégraphe?

Enfin, après trois jours, ce vent furieux commença à tomber. En devenant plus doux, il

devint en même temps plus favorable, et nous nous avançâmes vers le cap de *Gates* ou des *Agates*, qui était jadis le promontoire de Charidemum. Ce cap se fait aisément reconnaître à une tache blanche qui est vers sa base, et qui est due à des excavations faites, à ce qu'on prétend, pour chercher des pierres précieuses qu'on disait y exister.

Le lendemain au matin, si le vent continuait à n'être pas contraire, nous devions être en vue de la *Sierra-Nevada*. Cette chaîne de montagnes, derrière laquelle s'étend la fameuse *Vega* ou plaine de Grenade, souriait d'avance à mon imagination. La belle chose à voir, me diras-tu, que des montagnes couvertes de neige! Mais quand cette neige est éternelle, quand le froid rigoureux, dont elle porte au loin les atteintes, contraste avec les douceurs d'un climat tempéré; quand elle se met en harmonie, soit avec les pompes riantes du printemps, soit avec les grâces sévères et mélancoliques de l'automne; quand les sommets qu'elle couronne dominent un paysage imposant déjà par lui-même, et que, pour achever ce tableau, un ciel pur et sans nuage s'arrondit en voûte au-dessus de la mer

bleuâtre, sillonnée par une brise légère, tu avoueras sans peine, mon cher ami, que cette neige ne ressemble plus à celle qui blanchit nos toits et qui tombe dans nos rues. Voilà pour ceux qui ne voient que des yeux du corps. Mais que de souvenirs se réveillent en foule à ce nom de Grenade! Que de ruines, que de débris se redressent à la fois! Que de palais superbes, de bains magnifiques, de jardins délicieux, de beaux ombrages, de fontaines jaillissantes!.... Quel mélange intéressant de galanterie et de guerre, de scènes d'amour et de jalousie, de fêtes et de révolutions, de tournois et de combats! et les Zégris, et les Abencerrages, et les Gonzalve de Cordoue, et tous ces héros que Florian a fait revivre dans la plus aimable et la plus poétique de ses compositions!

Ferdinand et Isabelle étaient occupés du siége de Grenade, quand celle-ci accorda à Christophe Colomb la permission d'aller périr, puisqu'il le voulait, à la recherche d'un monde inconnu. Tu sens de quel prix cette circonstance était pour moi.....

Je montai de grand matin sur le pont. Mes yeux se tournaient tour à tour vers l'orient, que

l'aube ne blanchissait point encore, et vers l'occident, où mon impatience croyait apercevoir une aurore opposée, dans la haute neige qui se détachait de l'azur des cieux. Cependant les ténèbres s'évanouissaient par degrés; l'horizon se teignait peu à peu de cette nuance enchanteresse, *dolce color d'oriental zafiro*, que nous montrent si rarement les cieux brumeux du nord, et je commençais à distinguer une grande masse de montagnes, dont la blancheur, toujours plus éblouissante, donnait à chaque instant plus de transparence à l'air d'alentour : c'était la *Sierra-Nevada*. Je me mis à la contempler, et je restai quelque temps en extase, surtout quand les premiers rayons du soleil vinrent jeter comme un tapis de roses sur la neige dont les montagnes étaient couvertes.

Le temps promettait d'être encore plus beau que la veille. Nous côtoyions ces terrains bas qu'on appelle *los Llanos d'Almeria*, et dont l'approche n'est pas aussi dangereuse que nos navigateurs le croient communément. Comme mes yeux se dédommagèrent du triste spectacle qui les avait si long-temps frappés! du spectacle de ces vagues si hautes et si mugissantes, de ces

étoiles, de cette lune, de ce soleil qui avaient l'air de bondir dans les cieux, comme nous bondissions, nous, sur la surface des mers! J'allais, je venais sur le pont pour bien m'assurer que j'avais encore des jambes; puis je m'étendais au soleil dans un coin, et, tirant un Virgile de ma poche, je tâchais d'oublier, avec ce poëte si élégant et si poli, la rusticité quelquefois un peu dégoûtante de mes compagnons.

Il ne faut pas qu'un passager songe à lire des livres français : car au moment où il les pose, soit pour réfléchir, soit pour reprendre haleine, il se trouve toujours quelque main goudronnée qui s'en empare; passe encore, si l'on ne s'avise pas de lui en lire à lui-même des passages avec autant de facilité que *Montauciel!*

Quand j'avais assez lu, assez marché, assez regardé, assez contemplé la côte et la *Sierra-Nevada*, je jetais un coup d'œil sur l'abîme au-dessus duquel je voguais suspendu, et je me disais : notre destinée aussi est un abîme; ces mêmes flots doivent-ils me voir un jour retournant au sein de ma patrie, ou terminerai-je dans une terre lointaine le pélerinage de ce monde? Heureusement ces tristes idées ne tenaient guère

contre les impressions d'une des plus belles journées qu'on pût espérer dans une saison aussi avancée.

Jouis, pauvre passager, de ces rapides momens de calme. Demain, le vent sera de nouveau contraire; demain, les vagues mugiront de nouveau autour de toi; demain, tu seras de nouveau balotté, secoué sans miséricorde par le roulis, par le tangage. Cette *Sierra-Nevada*, cette côte, ces paysages qui font en ce moment le charme de tes yeux, tu les reverras pendant quinze jours de suite, et ils n'auront plus d'attrait pour toi.

Oui, mon ami, nous sommes restés pendant quinze jours entre ces *Llanos d'Almeria* et la petite ville d'*Adhera*. C'est là que nous avons célébré la veille et le jour de Noël. Les Espagnols ne tiennent pas moins à ces fêtes que les Provençaux. J'enviais le sort des habitans d'Alméria et d'Adhéra, dont les toits fumaient sous nos yeux. Je pensais à ma famille, à ma place restée vide, et je m'attendrissais, et le maître d'équipage, mon voisin à table, s'attendrissait avec moi. Cependant nous mangions bien, nous buvions bien, et nous n'avions pas besoin de

tenir notre assiette à la main, comme de coutume, la mer étant devenue moins mauvaise.

C'est aux marins surtout qu'il est permis de s'oublier tant soit peu un jour de bonne chère; ils sont exposés à d'assez longues privations.

Je croyais que le vent favorable ne viendrait plus, lorsqu'un beau jour il s'avisa de souffler. Nous fûmes bientôt en latitude avec le fameux détroit, et le 30 décembre, au matin, le rocher de Gibraltar s'offrit à nos regards impatiens.

J'oubliais de te dire que la côte, depuis le cap Martin, ressemble beaucoup à la nôtre de la Ciotat à Marseille. Elle paraît autant réprouvée : point d'arbres; à peine quelques vignobles, en ce moment dépouillés de feuilles; des plantes de soude et de spart peu élevées et d'un verd glauque, qui se confond avec la teinte grisâtre des roches calcaires. J'oubliais aussi de t'apprendre, ce que tu sais peut-être, que cette petite ville d'Adhéra, située dans un enfoncement du golfe d'Alméria, et dont les toits couronnés de fumée m'avaient inspiré de si touchans regrets, s'est élevée des ruines de l'antique Abdéra, l'une des premières colonies que les Phéniciens fondèrent sur ces côtes, et qui fut visitée par le

sage Ulysse. Cela date d'un peu loin. Ce souvenir d'Ulysse aurait dû être consolant pour moi; comment oser se plaindre en effet d'avoir consumé quinze jours entre Alméria et Adhéra, quand ce héros a mis dix ans pour passer de l'Archipel à l'entrée du golfe de Venise!

Mais hâtons-nous d'arriver en des lieux plus historiques encore, et contentons-nous de voir dans l'éloignement, d'un côté, les montagnes qui dessinent leurs sommets au-dessus des plaines chaudes et fécondes, où l'habitant de *Motril* cultive la canne à sucre ainsi que le cotonnier; montagnes dont les étages inférieurs sont couverts de ces vignobles célèbres dont Malaga est le chef-lieu; de l'autre, l'Atlas qui se montre comme un immense boulevard derrière toute la côte de Barbarie, et qui a bien l'air de soutenir le ciel; Alboran, île inculte, et habitée par des veaux marins; puis des colonnes de fumée qui nous annoncent Tétuan, ville maritime, autrefois assez fréquentée, mais dont les femmes sont, dit-on, si jolies et si sensibles, que la jalousie musulmane a dû interdire l'approche de leur séjour aux hardis Européens.

L'Europe et l'Afrique en présence! Quelle

foule de souvenirs se heurtent, se pressent et bouleversent en quelque sorte l'imagination! Tels, si l'on me permet cette comparaison, les flots des deux mers, resserrés par des côtes de plus en plus rapprochées, se combattent, et, dans leur choc continuel, soulèvent et remuent sans cesse les sables qui forment le fond du canal, et qui lui donnent cette couleur d'olive dont la vue est d'abord frappée. Phéniciens, Grecs, Carthaginois, Romains, Arabes se présentent avec leur ambition, leur cupidité, leur rage de conquérir des terres ou d'amasser des richesses : on les voit fonder et détruire des villes puissantes; inonder ces contrées de leur sang ou en arracher des trésors; y porter des arts, des mœurs, des lois, des religions nouvelles qui ont influé sur la civilisation de l'Europe. Sur ces côtes, et à une certaine distance dans l'intérieur, il n'est pas un roc qui n'ait été fortifié, pas un passage qui n'ait été défendu, pas une plaine qui n'ait servi de théâtre à quelque bataille, non pas d'armée contre armée, mais de nation contre nation.

Ici les habitans d'*Astapa*, aujourd'hui *Estepa*, se défendent contre les Romains jusqu'à la

dernière extrémité; enfin, ne voyant plus d'espoir de salut, ils dressent un immense bûcher au milieu de la place publique, y jettent toutes leurs richesses, font asseoir dessus femmes, enfans, vieillards, y mettent le feu, ouvrent ensuite les portes de leur ville, fondent sur les Romains, et périssent tous en combattant à la lueur des flammes qui dévoraient leur patrie. Là, dans une plaine voisine de *Monda*, petit endroit presque désert, se donna cette fameuse bataille qui décida du sort de l'Espagne entre César et les fils de Pompée; et sous les murs *d'Antequera*, le régent de Castille, armé de l'épée de Saint Ferdinand, défit le Roi maure de Grenade, qui avait plus de cent mille soldats. Plus loin, deux cent mille Chrétiens, conduits par trois de leurs Rois, taillèrent en pièces, dans *las navas de Tolosa*, quatre cent mille Arabes commandés par le Roi de Cordoue.

Je ne parle pas des époques plus modernes, de ces nombreux combats livrés pour l'empire des mers. Combien de fois ne les vit-on pas teints de sang ces flots en ce moment si purs! Combien de fois ne roulèrent-ils pas, sur l'une et l'autre rive, des cadavres méconnaissables

pour l'œil même d'une mère! Eh! n'allons pas croire que ces horribles journées ne reviendront plus. *Ceuta, Gibraltar* sont encore debout : l'un insulte l'Afrique ; l'autre, l'Europe; ils attendent et provoquent de nouveaux combats.

On fait, dans ces deux ports, un commerce très-actif. Il y a beaucoup de Juifs, de Génois, de banqueroutiers, d'hommes perdus de toutes les nations.

Nos marins me parlaient beaucoup du *Mont-aux-Singes :* c'est ainsi qu'ils appèlent l'antique Abyla; nous le côtoyâmes presque à portée de canon, et je le voyais avec plus de plaisir que l'arrogant rocher de Calpé. Le *Mont-aux-Singes* est très-pittoresque. Au pied, sont des cabanes de pêcheurs, et, sur un escarpement, deux ou trois maisons à deux étages dominent la mer et touchent à quelques champs ensemencés. Le nom trivial de cette montagne lui vient des singes qu'on y trouve. On assure que sur le rocher de Gibraltar, dans la partie inaccessible de l'Est, on en voit aussi.

Au pied de ce rocher fameux existait jadis une de ces villes connues sous le nom d'*Héraclée*. Sa fondation était antérieure à celle de

Gades, aujourd'hui Cadix. A *Héraclée* succéda *Calpé*, à *Calpé* Gibraltar. Une tour qu'on voit près du camp de Saint-Roch, indique la place où s'élevait *Carteïa*, colonie grecque, célèbre dans l'antiquité. Vis-à-vis de Gibraltar, de l'autre côté de la baie, se montre *Algésiras*, patrie du fameux *Almanzor*, premier ministre du Roi *Hescam*, et le plus grand génie qu'aient eu les Maures d'Espagne.

Les deux rives continuent d'étaler à nos yeux leurs monumens et leurs sites divers. Ce qui ajoute à la beauté du spectacle, c'est la multitude de navires que les vents contraires ont retenus comme nous dans la Méditerranée, et qui se trouvent maintenant rassemblés dans le détroit que tous cherchent à franchir depuis plus ou moins de temps. Il faut avouer néanmoins que la côte d'Afrique plus sauvage, avec des montagnes dont la pente est moins adoucie, plaît mieux que la côte d'Espagne, trop tourmentée par la main des hommes. J'excepte les environs de *Tariffa*, qui doivent être charmans lorsque ses vignobles sont dans toute leur parure.

Auprès de *Tariffa*, sur un îlot, est une tour

appelée la tour de *Gusman*. Les Anglais ont forcé les Espagnols à y tenir des feux allumés pendant la nuit. A quelque distance dans les terres, un lieu nommé le *Salado* est devenu célèbre par la victoire qu'Alphonse XI remporta sur l'Empereur d'Afrique et le Roi de Grenade, qui lui avaient opposé six cent mille combattans.

Mais quelle est cette blancheur que j'aperçois, à la gauche du canal, dans ce golfe dont le rivage demi-circulaire va s'élargissant sous nos yeux? C'est *Tanger*. Est-ce la fumée des cuisines qui forme cette espèce de brouillard? J'aurais presque envie d'aller demander l'hospitalité à quelque bon musulman de cette ville, et de partager avec lui sa poule au riz, si certaine odeur, qui aurait forcé peut-être Horace à se jeter dans la mer, ne m'annonçait que c'est aujourd'hui vendredi, et que notre cuisinier nous prépare un plat dont tout bon Provençal ne doit pas céder sa part.

Ce que je vois pourtant n'est ni brouillard, ni fumée; ce sont les maisons, les remparts, les mosquées, les tours, toutes les constructions enfin qui sont ainsi constamment blanchies à neuf, suivant l'usage des Maures, sans doute

pour se donner les airs d'un peuple naissant. Est-ce le même esprit de coquetterie qui les porte à laisser incultes les terres voisines, celles du moins qu'on aperçoit de la mer? Quoiqu'il en soit, *Tanger*, autrefois *Tingis*, paraît toujours de loin n'être bâtie que de la veille. Elle avait donné son nom à la Mauritanie Tingitane; elle fut depuis regardée comme une seconde Mecque par les Musulmans.

Mais Tanger se cache peu à peu derrière la côte, à mesure que le navire s'éloigne davantage du détroit; dans un moment, je dirai adieu à l'Europe, à l'Afrique, à ces rivages où retentissent de si grands souvenirs; dans un moment, cette longue chaîne de l'Atlas, avec ses cimes dentelées et revêtues de neiges éclatantes, s'évanouira, confondue avec un horizon vaporeux; dans un moment, tous les traits de ce magnifique tableau se seront effacés l'un après l'autre. La nuit qui s'approche les enveloppera de son ombre, et demain, au retour de la lumière, aucun autre spectacle ne me les fera oublier; et cette belle journée, suivie peut-être de jours bien tristes, me rappellera de nouveau qu'un voyage sur mer est une parfaite image de la vie

humaine, où quelques éclairs de bonheur ne brillent un instant, que pour céder l'empire aux mêmes ténèbres, et nous laisser errans et sans guide au milieu des mêmes écueils.

Je ne sais pourquoi, sur le point d'entrer dans le vaste Océan, j'éprouve une inquiétude qui m'avait été jusqu'ici inconnue. C'en est fait, la nuit étend son voile; à peine j'aperçois encore l'extrémité du cap Spartel, qui naguère se montrait à mes yeux sous la forme d'une grande tente de galère; tout ce spectacle, qui m'a récréé quelques instans, n'existe déjà plus que dans mon souvenir : je sens, aux trémoussemens du navire, que la mer s'enfle, et que les lames énormes de l'Océan m'attendent. Adieu donc, ancien monde; adieu, Europe; adieu, ma patrie; adieu, tout ce que j'aime. Eh! pourquoi vous ai-je donc quittés? Pour acquérir quelque illustration? pour rendre quelque service à mes concitoyens? à l'humanité? hélas! non. C'est pour de misérables idées de fortune, pour des espérances vulgaires, abjectes, qui peut-être seront bientôt déçues. O destinée!...

CHAPITRE II.

Traversée du détroit de Gibraltar aux Antilles.

Les mauvais temps qui ont accueilli notre début sur la grande mer m'ont obligé de suspendre mon récit. Comment tenir la plume, quand le corps ne peut pas rester en équilibre, et que l'estomac souffre ? Il est des constitutions que le mal de mer atteint toujours; la mienne est du nombre. Juge des beaux momens que j'ai passés. Notre état-major n'était guère moins mécontent que moi. Un ciel toujours voilé ne permettait pas de prendre hauteur; on ne pouvait savoir si nous étions près ou loin de la terre. Les vents contraires, les courans pouvaient nous y jeter d'un moment à l'autre. Nous rencontrions quelquefois des navires à qui nous demandions leur *point*. Ils n'étaient pas plus avancés que nous. Alors je concevais comment des hommes impa-

tiens de revoir le soleil, les étoiles, ou redoutant les nuages, la mer, les vents, ont pu diviniser tout cela.

Une singularité qui m'a frappé est celle-ci: Par les plus mauvais temps, lorsque je parvenais à saisir quelques momens de sommeil, mes songes ne m'offraient que les objets les plus agréables; de vertes campagnes, des jardins délicieux, de champêtres paysages. Quand je ne dormais pas, j'avais un autre genre de consolation, je songeais au retour.

Enfin le ciel nous donne des signes de clémence : les nuages, si long-temps obstinés, s'écartent; le soleil permet qu'on l'interroge; le capitaine combine la réponse de cet astre avec les mesures et les directions des routes diverses qu'on a tenues. A l'aide d'un petit fil promené savamment sur ce qu'on appelle un quartier de réduction, et de quelques chiffres placés, les uns horizontalement, les autres verticalement, on découvre que nous sommes assez loin de la terre pour ne plus la redouter, et la venue d'un vent de moyenne force, mais dont le souffle nous devient de plus en plus favorable, met le comble à notre joie.

Il me souviendra toujours d'une petite collation que nous fîmes alors, le maître d'équipage, un autre passager et ton pauvre ami. *El Buen Nocchiero*, depuis notre sortie du port, s'était aperçu, mais un peu tard, qu'il était trop vieux pour un voyage de long cours. Des douleurs, qui témoignaient le pouvoir du Temps, s'étaient aggravées pendant les jours cruels qui venaient de finir. L'autre passager, quoique marin depuis plus de vingt ans, n'était guère moins souffreteux que moi. Nous avions l'air de renaître. Le malaise passé n'était plus pour nous qu'une sorte d'assaisonnement au plaisir que nous faisait éprouver le retour du beau temps.

Ce beau temps a continué, mon cher ami, et il me paraît déjà un peu monotone. Le vent s'est fixé dans la partie de l'Est, et nous mène ainsi jusqu'à la région des vents alisés, sans aucune transition apparente. Cette navigation est bien douce, mais c'est un temps à dormir. Point de changement sur les eaux; dans le ciel un peu moins de constance. Tantôt la sérénité la plus transparente, l'azur le plus délicat; tantôt des nuages bien blancs, bien arrondis, et en montagnes de coton, pour emprunter l'expression

des matelots; le soir et le matin des draperies de bleu céleste, de pourpre et d'or, telles que je n'en vis jamais de plus magnifiques, de plus harmonieuses.

Quelquefois aussi des nuages bien noirs s'amoncèlent à l'horizon. Un grain se forme. Paraît-il venir vers nous, on se dispose à le recevoir; prend-il une direction qui n'est point menaçante, on s'en moque. L'appréhension des grains, la vigilance à exercer pour ne pas en être surpris, voilà tout ce qui agite un peu nos facultés intellectuelles. Cette vigilance, d'ailleurs, n'est pas faite pour m'occuper beaucoup. Désormais nous pouvons compter davantage sur nos matelots. Ils ont acquis plus de prestesse, et les cordages sont devenus moins roides, à ce qu'ils disent.

Les seuls événemens de la journée sont pour moi les repas; je me trompe, il est un devoir à remplir dont l'accomplissement n'est pas dépourvu de charme, et fait d'intéressans épisodes dans une vie si peu occupée. Le matin, quand les rayons du soleil viennent montrer des bornes toujours plus reculées à la vaste solitude qui nous environne; le soir, quand l'obscurité croissante

fait à l'immensité de l'étendue succéder l'immensité du chaos, j'aime à me joindre au chœur de nos marins, qui, nu-tête, l'air grave et recueilli, appellent à leur secours l'Être Tout-Puissant dont la main a suspendu sur l'abîme la masse des eaux, et jeté sur la terre tant de merveilles qui n'enchantent plus nos yeux, mais que nous avons l'espérance de revoir enfin.

Tu crois peut-être que le tableau de mes journées est incomplet? Tu vas me demander si l'étude, ou tout au moins la lecture, ne prend pas une portion de mon temps. Eh! mon ami, peut-on étudier, peut-on même lire à bord d'un vaisseau? N'est-ce pas le séjour le plus anti-littéraire qu'il y ait au monde? Comment s'y faire une retraite qui nous rende le silence du cabinet ou le calme inspirateur des bois? On y est trop en contact avec des gens qui nous forcent, en quelque sorte, à désapprendre, qui nous contraignent à quitter les hautes régions de la science pour tomber à leur portée. Encore s'ils voulaient y rester, eux, à cette portée; mais ils ne cessent d'empiéter sur le terrain d'autrui. Ils vous assomment des plus sots calembourgs, des plus détestables jeux de mots que la manie du

bel esprit ait pu mettre en vogue dans les basses classes de la société, ou, pour mieux dire, dans celles que leurs prétentions déplacées font paraître basses. Avec cela des manières de complimens qui vous tuent, qui vous ôtent la respiration. Ces gens-là n'étaient pas ainsi autrefois. La guerre de la révolution leur a donné ces qualités nouvelles, qui en font des êtres tout-à-fait aimables. Elle avait jeté sur les vaisseaux de l'État quelques jeunes gens instruits et bien élevés. Des singes ont cru qu'il suffisait de les contrefaire pour se donner du relief.

Oh! que j'aime bien mieux la conversation du bon père Jourdan, c'est notre maître d'équipage, avec son provençal tout cru, ses plaisanteries toutes franches et son cœur sur la main! Quand l'un de ces messieurs veut soutenir un pari sur quelque point de l'histoire de France, qu'il croit avoir lu comme il l'entend; quand un autre, qui a fait deux campagnes dans l'Inde, prétend que la croix du sud, que nous voyons tous les matins perpendiculaire à l'horizon, n'est pas réellement la croix du sud; quand un autre encore vient nous dire que personne ne peut se vanter d'avoir fait le tour du globe, car il est de

telle force celui-là ! le bon père Jourdan, qui ne sait pas un mot de science, mais qui n'a aucune prétention, me regarde avec un sourire malin, et nos lèvres s'épanouissent par sympathie, à peu près comme deux cordes à l'unisson résonnent, quand une d'elles est touchée. Et ce sourire le venge un peu des contradictions grossières dont quelquefois on l'afflige, sans respect pour son âge et pour sa bonhomie.

C'est donc avec le bon nocher que je passe mes plus agréables momens. Eh bien, ces momens-là me sont enviés. Ces messieurs ne peuvent pas comprendre que je préfère ainsi à leurs conversations celle du bon homme, au-dessus duquel ils se mettent bien haut.

J'ai fait une observation que tu apprécieras : c'est qu'en général on trouve parmi les marins plus de ces petits esprits, de ces génies resserrés qu'on ne devrait en attendre d'une profession où la grandeur des périls appelle la grandeur d'âme, où les jeux de la fortune demandent des habitudes stoïques, où l'homme a d'autant plus besoin de sentir toute la dignité de son être, qu'il se trouve livré à ses seules ressources sur un élément redoutable et perfide.

La mer me fatiguait beaucoup moins depuis quelque temps; mais ne voilà-t-il pas que les houles du nord, constantes dans ces parages, se sont avisées de grossir outre mesure, sans doute par suite d'une tempête qui a régné au loin. Les eaux de la sentine, agitées par un violent roulis, exhalent une odeur insupportable; elle est telle que les peintures de la chambre en ont été altérées, et que la vaisselle en terre de pipe s'est couverte d'une poussière couleur de bronze, due apparemment à la décomposition du vernis. Nos messieurs ne s'inquiètent guère de cette horrible infection. Heureux mortels! Pour moi, j'ai déserté la chambre; je prends mes repas et je couche sur le pont.

Heureusement les nuits ne sont pas trop froides. Il y a près de quinze jours que nous sommes en-dedans du tropique; et tandis que vos campagnes sont peut-être en ce moment couvertes de neige, et que tu penses à moi au coin d'un bon feu, nous jouissons d'une douce température. Quelques-uns de nos gens se plaignent même d'une trop grande chaleur; moi, je n'y trouve pas encore d'excès.

Tu dois me savoir quelque gré, mon ami, d'avoir négligé la description de ce fameux baptême, dont nos matelots n'ont pas assez bien exécuté les ridicules pratiques. Je t'épargne les paille-en-culs, les frégates, les mariages, les tailleurs, toutes espèces différentes d'oiseaux de mer qui s'avancent à des distances plus ou moins grandes, et qui, pour les matelots, remplacent les observations astronomiques et les calculs.

Le 27 janvier au soir, le capitaine me dit que probablement nous verrions la terre le lendemain au matin. J'eus quelque peine à m'endormir; cette idée me donnait de l'agitation : toucher au nouveau monde, c'était un événement pour moi.

Cependant le sommeil vint clorre mes paupières, et il amena un songe ou, si tu veux, une vision que voici :

Sur un rocher, au milieu des mers, deux femmes, également éplorées, faisaient comme un échange de leurs profondes douleurs. L'une avait la tête ornée de plumes éclatantes; dans les cheveux de l'autre on voyait quelques ornemens d'or et de corail. Elles ne ressemblaient

point à nos femmes d'Europe : c'étaient deux filles du Soleil ; mais le teint de l'une était beaucoup plus foncé que le teint de l'autre, et les traits de leur visage étaient différens.

L'extrême affliction de ces deux femmes, belles encore de jeunesse, me toucha beaucoup. Ce ne pouvait être qu'une douleur maternelle, et je me rappelai cette Rachel de l'écriture, *qui pleure ses fils, et ne veut point être consolée, parce qu'ils ne sont plus.* Mon émotion se convertit en terreur lorsque j'entendis les airs retentir au loin de coups de fouet, de gémissemens affreux, et que je vis en même temps le sang ruisseler sur les membres des deux infortunées.

Qui êtes-vous, femmes de douleur, m'écriai-je d'une voix étouffée? Elles ne me répondirent point; mais je les vis tourner leurs regards, l'une sur un guerrier dont le costume n'était pas de ce siècle, l'autre sur un religieux qui portait l'habit de Saint-Dominique. Je n'eus pas de peine à reconnaître ces deux hommes. Leur nom d'ailleurs était écrit sur leur poitrine en lettres de feu : c'était une punition infligée par la Gloire. Christophe Colomb et Las Casas étaient

en outre condamnés à être les témoins éternels des maux de l'Afrique et de l'Amérique *.

Je restai quelque temps comme saisi de stupeur. Enfin j'osai ouvrir la bouche, et je demandai à ces deux hommes célèbres si la découverte de l'Amérique avait été utile au bonheur du monde? A ces mots les deux femmes poussèrent un cri d'horreur, et Las Casas me dit : « Voilà la réponse à ta question. — Mais l'Europe, lui dis-je après quelques momens d'hésitation et de trouble, a du moins profité de cette découverte? » Colomb, qui jusqu'alors avait eu l'air de ne pas m'apercevoir, secoua ses chaînes, présent du Roi qu'il avait enrichi, puis il me dit : « Regarde! » Je vis alors se dérouler une immense toile sur laquelle étaient peints des combats sans nombre, des vaisseaux, des flottes, des ports incendiés, des mers ensanglantées et couvertes de cadavres, des provinces dévastées, d'effrayantes révolutions naissant les unes des autres, et, dans un très-petit coin du tableau, quelques misérables tas d'or et d'argent !....

* Apparemment pour Las Casas, parce qu'il a conseillé la transplantation des Nègres ; ce qui pourtant n'est pas bien avéré.

Ma curiosité n'était pas encore satisfaite et j'avais ouvert de nouveau la bouche pour demander à ces deux hommes quel serait le sort futur de l'Amérique, lorsque je fus réveillé tout-à-coup par ce cri d'un de nos matelots : *Terre! terre!* Il était trois heures du matin. La croix du Sud était perpendiculaire à l'horizon. A l'aspect de cette constellation, mon esprit s'éleva jusqu'au grand être qui m'avait protégé sur les flots, et s'humilia dans l'acte d'une sincère et pieuse reconnaissance. Tous nos marins réveillés comme moi répétèrent *terre! terre!* mais quoique j'aie la vue bonne, je n'apercevais à l'Ouest qu'un brouillard qui se confondait avec d'autres brouillards. C'était pourtant l'île d'Antigue. Aux premières lueurs de l'aurore ses montagnes et ses caps se dessinèrent enfin à mes yeux, qui ne pouvaient se lasser de contempler cet échantillon du nouveau monde.



CHAPITRE III.

Navigation dans la mer des Antilles, et arrivée à la Havane.

Nous rangeâmes pendant quelque temps l'île d'Antigue, qui appartient aux Anglais de même que l'île de Montserrat, dont nous nous approchâmes ensuite. Je pensais à l'émotion que dut éprouver Colomb à la vue des nouvelles terres. C'était pour mes yeux, fatigués de n'avoir vu pendant un grand mois que les cieux et la mer, un spectacle bien enchanteur que celui de ces îles sortant du sein des eaux avec leur verdure éternelle, leurs mornes couronnés de palmistes et de cocotiers, leurs habitations éparses, leurs champs de cannes à sucre semblables de loin à des champs de blé, leurs vergers de cafeyers qui flanquent les coteaux comme des vignobles, et ce mélange de terrains en culture et de bois qui ne prête pas un médiocre charme aux paysages;

mais les réflexions philosophiques venaient empoisonner mes plaisirs : l'ancienne population détruite; des esclaves abrutis par l'excès du malheur; des colons hautains, et qui, par leurs prétentions, semblent vouloir sortir de l'espèce humaine; les lois les plus sacrées de la nature violées; les impulsions du cœur comprimées, anéanties; tout cela désenchantait la scène. On peut en dire autant, il est vrai, de tous les rivages où des humains se sont établis; mais on n'a pas avancé en parlant de tous ces autres rivages, que leur découverte avait fait le bonheur du monde.

Nos jeunes gens se livraient aussi à des réflexions; je voyais bien qu'il n'y avait pas beaucoup de gaîté dans leurs pensées, et qu'un avenir tout prochain les intimidait un peu : je leur disais : « Voyez-vous ces champs, ces maisons, ces forts, ces hameaux; tous ceux qui sont venus dans ces îles n'y ont pas été moissonnés par l'intempérie du climat; car voilà des preuves d'un long séjour. » Ils avouaient alors que la nature était belle dans ces contrées, et les odeurs balsamiques que nous apportait la brise leur redonnaient du courage.

Nous passâmes près du *Redondo*, rocher escarpé que nos matelots dirent ressembler à l'*Antémilos* de l'Archipel, et qui n'est habité que par des oiseaux de mer. Nous vîmes *Nives*, possession anglaise, et, plus au loin, quelques formes fugitives de *Saint-Christophe*. Tous ces lieux rappelaient au vieux nocher des souvenirs de jeunesse. Il avait fait les campagnes des Antilles pendant la guerre de l'indépendance américaine; il s'était trouvé, à la journée du 12 avril, dans ces mêmes mers que sillonnait notre navire. Ce dernier souvenir noircissait un peu nos idées: tant de résultats glorieux anéantis par ce déplorable combat!

Les craintes qu'on avait inspirées au capitaine, relativement aux corsaires de Christophe, nous firent tenir éloignés de la côte Sud de Saint-Domingue, et nous ne pûmes distinguer que les caps les plus avancés de cette île malheureuse, où l'on a fait, comme à plaisir, tant de barbares sottises. J'aurais bien voulu cependant voir de plus près ces rivages où ta famille et la mienne ont laissé des souvenirs, et je comptais dédommager mes yeux avides sur la Jamaïque, dont les fameuses *montagnes bleues* nous apparais-

saient déjà comme de noirs géans vêtus de nuages, lorsque, le 3 février après midi, nos officiers dirent d'un commun accord, ce qui leur arrivait pour la première fois, qu'une voile au vent de nous, et à laquelle je ne prenais point garde, faisait une manœuvre suspecte.

Le capitaine en second monte sur la hune, sa lunette d'approche en bandoulière. — « C'est un cutter, il vient droit à nous. » L'instant d'après, le cutter hisse un pavillon. « Pavillon d'indépendans, s'écrie l'observateur. J'en ai vu de pareils à la Martinique. » Le pauvre second se trompait : jamais, à la Martinique, on n'a vu flotter les couleurs des Espagnols insurgés ; mais on ne fit pas cette réflexion, parce que la peur ne raisonne point.

Le second restait toujours en vigie. Bientôt il nous prévient que le cutter va mettre une embarcation à la mer. Ce sont tous des nègres, s'écrie-t-il avec plus d'effroi qu'auparavant. A ces mots, *ce sont tous des nègres*, on pense aux corsaires de Christophe, et Dieu sait comme on va nous traiter. L'embarcation approche, c'était une chétive pirogue, montée par quatre nègres en guenilles. Celui qui commandait nous crie :

Amène le foc. Nous n'en faisons rien; il tourne en l'air sa pagaye; on prend ce mouvement pour une menace; un des nègres nous hèle en anglais. Aucun de nous ne sait lui répondre : moment d'embarras qui n'empêche pas la terreur panique d'aller son train. *Ils nous ont parlé d'abord en français, maintenant c'est en anglais! pour mieux se déguiser sans doute. Pirates! pirates!* pensait-on sans rien dire, car on avait la langue un peu glacée. Enfin le chef, qui n'était pas un nègre, mais un mulâtre, nous cria, dans le jargon de nos colònies : *Ous qu'allé où?* — A la Louisiane. — *La Louisiane, qu'a dit?* — Oui. — Bon voyage. Et la pirogue d'aller rejoindre le cutter qui était resté en panne pour l'attendre.

Quand ce maudit cutter eut mis à bord son embarcation, il poussa au large, et la parole revint à nos gens. Si nous eussions fait attention à ce mulâtre, dit quelqu'un, nous aurions vu que le navire ne peut être un corsaire de Christophe, qui n'a point de mulâtres à son service. Le soir, à table, j'osai dire que c'était peut-être un bâtiment garde-côte. Le capitaine me rit au nez. Il me demanda ensuite si je n'avais pas eu peur. Je lui répondis que ces pauvres diables

de nègres n'avaient pas l'air bien méchans, et qu'ils avaient paru rire; que d'ailleurs je n'avais point vu d'armes dans leur pirogue. — Ils pouvaient les avoir cachées, répondit-il. — Et ce nègre, dit alors le lieutenant toujours malencontreux dans ses observations, ce nègre qui avait un havre-sac sur le dos? — C'était apparemment, répondis-je, pour y mettre le butin. — Oh! vous plaisantez à présent, reprit le capitaine; mais avouez que vous avez eu peur. Il fallut lui laisser croire, contre la vérité, que j'avais eu peur comme les autres; car il était homme à ne pas quitter ce thême de toute la nuit.

Aussitôt que les ténèbres nous le permirent, nous changeâmes de route. Au lieu de passer au nord de l'île, on résolut de cingler au sud, les feux soigneusement cachés et bonne garde. Mais le vent ne seconda point notre projet. Le lendemain au jour nous étions encore dans les mêmes eaux que la veille; et l'inévitable cutter, que les premiers rayons du soleil nous firent apercevoir au vent, mit de nouveau le cap sur nous.

Pour le coup je crus que nos officiers n'avaient pas tort, et que c'était réellement un pirate. Je

ne trouvai plus rien dans mes diverses conjectures qui pût balancer cette opinion, et je me décidai à vendre chèrement ma vie s'il fallait en venir là. La lenteur de nos matelots, dans une manœuvre nécessaire en ce moment, m'impatientait, et j'attendais qu'on distribuât des armes, et qu'on chargeât les canons.

Ces préparatifs de combat eurent enfin lieu, non sans quelques scènes comiques. Le malencontreux lieutenant, après avoir déchiré sa cartouche, fit entrer la balle la première dans le canon de son fusil. Un matelot, que le capitaine venait de créer maître canonnier, et qui avait une mine à faire peur à tous les pirates du monde, fut destitué, parce qu'il tenait des discours de poltron, et qu'il agissait tout de travers.

On m'a dit depuis que moi, pauvre homme de cabinet, je ne paraissais pas le moins intrépide; et de mon côté, j'observais la mâle contenance d'un malheureux qui s'était glissé parmi l'équipage au moment du départ, et qui, excédé de travail et de mauvais traitemens, payait cher l'avantage de s'être embarqué à la dérobée. Ce jeune homme, qui n'avait rien à perdre que sa vie, dont peut-être il faisait peu de cas depuis

quelque temps, se vengeait par son courage des humiliations qu'on lui avait inhumainement prodiguées. Je m'étais intéressé à lui dès les premiers jours, je m'y intéressai davantage en ce moment.

Le cutter s'avançait toujours. Il hissa, comme la veille, son pavillon au haut du mât, et je vis l'instant où nous allions faire feu sur lui ; car c'est souvent le plus poltron qui commence. Heureusement, et très-heureusement, nous n'en fîmes rien, et nous mîmes en l'air notre pavillon. Le cutter alors changea de route, puis il se mit en travers comme pour nous observer.

Notre capitaine, voyant cela, résolut de gagner le premier port, afin d'y prendre langue, et d'y trouver, s'il le fallait, un refuge contre cet inexplicable corsaire. Nous avions à notre gauche la pointe *Morant*, la plus orientale de la Jamaïque ; devant nous, un renfoncement dans les montagnes et quelques blancheurs au bord de la mer semblaient annoncer ce que nous cherchions. Bientôt on put distinguer les mâts d'un navire qui était au mouillage. Alors notre capitaine se croyant en sûreté fit décharger nos deux pièces d'artillerie.

Le cutter, croyant que c'était un signal pour demander pilote, arbora de nouveau ses couleurs, et tourna le cap au sud, pour nous indiquer *Port-Royal*, où il pensait que nous avions dessein de nous rendre. Alors nous parvînmes enfin à deviner que ce prétendu corsaire n'était autre qu'un bateau-pilote. Mais cette opinion devint générale sans que le capitaine la partageât. N'ayant pas eu l'honneur de la mettre en avant, il voulut avoir du moins celui d'y résister.

Ce n'était pas encore assez pour sa gloire. Quand les Anglais, avec qui bientôt après nous conférâmes, nous eurent assuré, à plusieurs reprises, que c'était un des bateaux-pilotes entretenus par leur gouvernement, il n'en voulut rien croire, et il prétendit toujours que c'était un pirate. Il écrivit même à Marseille dans ce sens, et il augmenta peut-être le nombre des fausses nouvelles dont on farcit les gazettes. Le pavillon de ce bateau-pilote était bleu avec un carré blanc au milieu.

Ce 4 février, qui était le jour des cendres, fut pour nous un véritable mardi-gras, un vrai jour de carnaval. Le matin, grandes alarmes, terreur panique, appareil de combat; canons, fusils,

sabres, haches, couteaux de cuisine, broches, lardoires, tout était là pour armer nos redoutables mains. Eh bien, de toutes ces armes, il ne devait être fait usage que des couteaux de cuisine, des lardoires et des broches; la volaille qui nous restait devait seule périr.

Les Anglais qui vinrent à notre bord furent somptueusement traités. On avait l'air de voir en eux des libérateurs, et je crus m'apercevoir qu'ils se moquaient un peu de nos messieurs. On leur fit un cadeau assez considérable de confitures, d'huile, de fruits de Provence; ils nous envoyèrent du sucre et du tabac à peu près pour le quart de ce qu'on leur avait donné.

Nous aurions bien voulu passer quelques jours à ce mouillage; mais le gérant de l'habitation principale, qui était venu nous visiter en linge très-fin et avec un habit de toile des Indes tout en loques, et dont les manches étaient comme découpées en rubans, nous conseilla d'appareiller le soir même, à cause des vents de Nord qui, dans cette saison, pouvaient souffler d'un instant à l'autre.

Non jamais je ne perdrai le souvenir de cette journée, pleine pour moi de mouvement et de

vie. Jamais ne s'effaceront, jamais ne pâliront les vives couleurs du double tableau que j'avais en ce moment sous les yeux, le tableau de la nature et celui des hommes : le dernier servait en quelque sorte d'intermède à l'autre, qui, grave, majestueux, sublime, opposait un calme ravissant à l'agitation au milieu de laquelle je me trouvais. Oh! que la nature est belle et touchante à *Plantain-Garden!* ainsi nomme-t-on le lieu où nous avions abordé. Quel luxe, quelle magnificence, quelle harmonie dans l'ensemble! que de grâces, de suavité, de fraîcheur dans les détails! Au fond du paysage, les montagnes bleues s'élevaient sombres et menaçantes avec leurs flancs noirs et sauvages où l'on eût dit que se promenaient des nuages blanchâtres. A cent pas de nous, s'alongeaient des champs de cannes à sucre d'un vert d'émeraude, et qui semblaient sortir des eaux. Quelques hommes, qu'on voyait aller et venir sur le premier plan, indiquaient seuls l'existence d'un intervalle de terrain entre les plantations et les flots. Un peu plus loin, de superbes cocotiers paraissaient avoir pris sous la protection de leurs palmes triomphales une douzaine de cases à nègres qui ressemblaient à

des ruches. Un corps de logis bien propre se montrait à quelque distance, tandis qu'à droite et à mi-côte, un pavillon légèrement construit semblait avoir été placé là tout exprès pour faire jouir son possesseur des beautés variées d'un admirable séjour. Vers l'Est, et du côté de la pointe Morant, s'élevait, à portée du mouillage, quelques magasins et deux ou trois maisons tout fraîchement bâties.

Il n'y avait d'autre navire que celui dont j'ai parlé déjà, et qui, dans une rade foraine, *statio malè fidá carinis*, se tenait retranché derrière des rescifs que les flots, toujours frémissans, blanchissaient sans cesse d'écume. Ce navire était parti d'Europe vingt jours après nous. L'exil de ceux qui étaient à son bord comptait donc vingt jours de moins que le nôtre. Comme tout ce qui tient à l'Europe nous intéresse, quand on aborde pour la première fois sur des plages lointaines! Il est vrai qu'on ne peut y faire un pas sans rencontrer les traces de cette Europe dominatrice. Partout ses enfans ont marqué leur passage par des meurtres, des combats, des défrichemens, des constructions, par des crimes sans nombre et de légers bienfaits.

Si j'ai quelque goût pour l'observation, il y avait bien là de quoi le satisfaire. De pétulans Provençaux et des Anglais flegmatiques! Ceux-ci mirent en train ces toasts qui le plus souvent, à mon avis du moins, n'expriment qu'un attachement ou un patriotisme d'ivrognes. Ils jouèrent un peu trop avec nos vins du Midi, et ils s'embarquèrent dans leur canot *titubante gradu*. Je les recommandai à Neptune, qui sans doute aura eu pitié d'eux, dans les ténèbres d'une nuit assez noire, et parmi les terribles rescifs qu'il leur fallait éviter.

Quant à nous, ces rescifs menaçans ne nous effrayaient plus guère, et, portant le cap au Nord, nous mettions un intervalle toujours plus considérable entre le rivage de *Plantain-Garden* et notre navire. Cependant, tourné vers ce rivage dont la place m'était à peine indiquée par quelques lumières fixes ou errantes, et par la grande ombre des *montagnes bleues* qui se détachait des ombres moins noires de la nuit, je me retraçais un paysage ravissant dont les couleurs n'existaient plus que dans ma mémoire fortement frappée, et je disais en moi-même :

Adieu, spectacle pompeux dont ma vue,

fatiguée de l'aspect monotone des flots, a été si doucement réjouie! Adieu, romantique vallée de *Plantain-Garden*, terre du Nouveau-Monde où je me suis retrouvé pour la première fois avec des enfans de l'Europe! Puissent tes habitans jouir de tout le bonheur que ta fécondité semble leur promettre; puissent ne pas te maudire ces infortunés Africains dont le bras infatigable moissonne tant de richesses auxquelles ils n'ont point de part! Mais je crains bien que ces terres basses dont se forme la pointe *Morant*, que ces vases, recouvertes de tristes mangliers, ne laissent échapper des germes pestilentiels, quand un soleil plus ardent vient resserrer et pour ainsi dire presser comme une éponge leur sein corrompu; je crains bien qu'alors les brises de l'Est, si fraîches et si agréables en d'autres lieux, ne propagent la mort dans tes champs fertiles, n'empoisonnent tes bosquets enchanteurs. Ainsi l'on serait tenté de croire à l'existence d'un génie du mal, qui redouble de vigilance pour nuire partout où le génie du bien a répandu quelques faveurs plus signalées!

Pendant trois jours nous avons joui successivement des aspects divers que présente la côte

septentrionale de la Jamaïque; mais quoique plusieurs de ces points de vue méritent de longs regards, je ne retrouvai point les impressions que j'avais reçues à *Plantain-Garden.*

Nous n'avons rien aperçu de l'île de Cuba jusqu'à la veille de notre arrivée. C'était pour nous comme une terre mystérieuse autour de laquelle nous tournions sans la voir. La partie orientale, qui est la plus élevée, surtout vers la côte opposée à la Jamaïque, fut toujours hors de la portée de nos yeux; et quand nous voulûmes reconnaître soit le cap *Corrientes*, soit le cap *San-Antonio*, dans la partie occidentale qui va presque partout en baissant, un temps pluvieux nous empêcha de les distinguer.

Nous doublions, sans le savoir, le cap *San-Antonio*, et nous nous approchions de l'écueil de *Sancho-Pardo*, lorsqu'un navire de Nantes, s'apercevant de l'indécision de nos manœuvres, se détourna un instant de sa route, et vint nous apprendre où nous étions. Il avait pu le matin profiter d'une éclaircie pour relever le cap. Nous avons navigué de conserve avec ce navire jusqu'à la Havane.

Je ne saurais te dire, mon ami, quelle quantité

de *galères*, ou, comme disent les naturalistes, *d'holothuries*, nous voyions passer à côté de nous, portées sur les flots alors assez tranquilles. Il y en avait de deux sortes. La mer paraissait comme jonchée de fleurs; ces galères étaient bleues dans le Sud de l'île, et rosées au Nord. Tu n'attends pas de moi que je décrive ces productions à demi, aux trois quarts ou aux quatre cinquièmes vivantes, et qui jouissent de qualités électriques très-prononcées. Le célèbre voyageur M. de Humboldt, en parle dans son traité des Mollusques, et je ne puis te renvoyer à une source de savoir plus abondante. Il me serait d'ailleurs impossible de décrire ces espèces de jeux de la nature, tant ils m'ont paru bizarres.

Le 16 février, pendant la nuit, l'odeur de la terre fut très-sensible; au matin la côte se présenta devant nous, et ce jour même nous serions entrés dans le port, si.... si le capitaine, avant de s'embarquer, avait eu la précaution de mettre dans sa malle, à défaut de descriptions imprimées, quelqu'un de ces cahiers manuscrits que les marins appellent *raisonnemens*. Il y avait un de ces *raisonnemens* à bord : il était dû à la pré-

voyance du subrécargue ; mais place la particule privative *dé* où tu sens que je veux la mettre, et ce *raisonnement* sera traité comme il le mérite.

Le pain de sucre de *Guajaybon*, *la Mesa de Mariel* étaient assez bien indiqués, assez exactement dessinés ; mais les fameuses *Tetas de Cumanagua*, ou *Comanayagua*, qui doivent rester par le Sud du monde, quand on se propose d'entrer dans le port de la Havane, ces fameuses *Tetas* ou mamelles n'étaient pas du tout reconnaissables. Le dessinateur avait sans doute l'imagination fort jeune; les deux *Tetas* portaient un caractère d'exagération dont nous ne pouvions juger, nous, que sur le vû des pièces. Je disais quelquefois, en examinant cette double figure à laquelle nous attachions une juste importance : cela n'a rien d'humain; les *Mamme acerbe e crude* que le Tasse n'a osé nous faire voir qu'à moitié, n'allaient point jusque-là. Cependant *las Tetas de Cumanagua* étaient droit devant nous; leur forme mollement arrondie n'avait rien que de raisonnable. Je ne crois pas que cette antique nourrice des mortels, Cybèle, les eût autrement faites : seulement celle qui est à l'Est semble avoir éprouvé une certaine dépres-

sion, et cette particularité sert à les faire reconnaître. Mais il nous fallait les *Tetas* dessinées sur le *raisonnement*, humaines ou non; et, pour les chercher, nous faillîmes nous jeter sur une plage déserte où nous attiraient quelques sommets de montagne un peu plus ressemblans à notre dessin. Nous attaquions ce point de la côte avec assez de confiance. Des colonnes de fumée nous indiquaient des lieux habités; un ou deux coups de canon que nous crûmes entendre nous annonçaient une ville de guerre; quelque chose de blanc que nous découvrions sur une hauteur ne pouvait être que le *Morro*, ce fort célèbre qui défend l'entrée de la Havane. Les montagnes s'écartaient à nos yeux; nul doute que le port ne fût dans le renfoncement. Mais tout à coup *pare-à-virer* : le fond de la mer était tout sable; les vagues rompaient sur toute la ligne; aucun passage ne se montrait, et, spectacle effrayant! la carcasse d'un navire, qui sans doute fut trompé comme nous par quelques ressemblances, était gisant sur la rive perfide!

Cependant nous avions perdu toute la journée à chercher *las Tetas de Cumanagua*. Avec un peu plus de réflexion, et sans nous entêter de

ces ridicules *Tetas* du *raisonnement*, nous aurions deviné le voisinage de la Havane, à la quantité peu ordinaire de navires que nous avions vus le matin, allans et venans. On résolut de se diriger le lendemain vers le point où se montreraient le plus de voiles.

A neuf heures, les véritables *Tetas de Cumanagua* nous apparurent; à midi, nous pûmes distinguer le véritable *Morro*; à trois heures, nous fûmes en mesure d'entrer dans le port.

Mais ici le fameux *raisonnement* fut sur le point d'être encore pour nous un *raisonnement* de malheur. Il y était dit qu'il fallait passer à une portée de pistolet du *Morro* : pas du tout. Le vaisseau de guerre anglais, le *Salisbury*, nous présens, passa près du fort à le raser, et, d'une seule traite, alla prendre sa place au milieu de la baie. Le vent, qui était à l'Est, fit masquer nos voiles; nous fûmes obligés de jeter l'ancre sur un fond de roches aiguës qui ont la réputation de scier les cables en une demi-heure de temps; et si le vent avait fraîchi davantage, nous serions tombés inévitablement à droite contre les rochers sur lesquels est bâti le fort de la *Punta*, et où nous attendait un squelette de

navire que des nègres étaient occupés à dépecer.

Cependant notre bord était devenu le centre d'un mouvement très-actif. Une foule d'embarcations se dirigeaient sur nous. Premièrement le canot du capitaine du port; ensuite une quantité de canots de louage qui nous lançaient à bord, soit un commis qui venait chercher les lettres de sa maison, soit un boulanger qui venait demander au capitaine sa pratique, soit un domestique nègre qui venait donner aux passagers des adresses d'hôtels, soit un brocanteur qui venait flairer les pacotilles, et ajuster son coup sur de nouveaux débarqués, soit des capitaines provençaux qui venaient nous offrir leurs services, qu'on accepta.

En attendant que leurs chaloupes vinssent nous remorquer, on s'éloigna, par le touage, de la redoutable pointe, et j'eus le loisir de tout contempler autour de moi. D'abord des moines sur le rivage, spectacle certainement nouveau; puis des nègres, des négresses qui se baignaient tout nus et au mois de février; un chemin, j'ai su depuis que c'était la promenade publique, où roulaient des chars autrement bâtis que les nôtres; des allées de grands cocotiers;

un assez bel édifice à terrasse, au bord de la mer, à un quart de lieue environ du port; un faubourg dont les maisons un peu petites me paraissaient assez riantes; puis la ville, les forts, les batteries, les remparts, les clochers, les maisons apparentes, puis cette multitude confuse de navires mouillés dans la baie, sans garder aucun rang, et parmi lesquels nous distinguions quelques navires français à leur pavillon, que notre apparition avait fait arborer.

Peu à peu le vent calme, les chaloupes arrivent; dans les divers équipages se trouvent quelques-uns de mes compatriotes, et les nouvelles du pays d'aller, et tel homme que je ne connaissais pas du tout la minute d'auparavant, m'inspire de l'intérêt à deux milles lieues de la terre chérie qui nous vît naître l'un et l'autre.

La lune en se levant ouvrit le spectacle d'une belle nuit du tropique, spectacle élysien dont aucun pinceau ne peut rendre le charme. Les chants de quelques matelots, des provocations badines d'un navire à l'autre, quelques commandemens de manœuvres en idiomes divers troublaient seuls le calme ravissant qui régnait dans les airs, sur les eaux, dans la nature entière.

Bientôt une musique militaire se fait entendre à bord du *Salisbury*. L'effet de cette musique ajoute à l'enchantement d'une soirée délicieuse. Puis tous les bruits cessent, on n'entend plus que les horloges des couvens, les cloches des forts, et celles de quelques navires qui sonnent les heures, ainsi que les cris des factionnaires qui s'excitent à la vigilance. Je restai sur le pont long-temps après tous les autres, et me laissant aller à mes rêveries, je ne songeai plus du tout aux projets d'affaires qui m'avaient amené à la Havane. J'oubliai qu'on nous avait annoncé la mort d'un capitaine provençal, survenue la semaine d'auparavant, et je ne prenais pas garde que le soldat, laissé à bord pour surveiller les passagers, fredonnait, avant de s'endormir, une chanson d'adieux au pays même où j'étais venu de si loin, circonstance qui n'était pas de bon augure.

CHAPITRE IV.

Premier aperçu de la Havane ; impression fâcheuse.

Le désir le plus vif d'un pauvre passager, après une navigation plus ou moins longue, plus ou moins pénible, est de débarquer. Les arbres, les plantes de cette nouvelle terre ont-ils quelque rapport avec les arbres et les plantes de la nôtre? Les femmes de cette ville ont-elles autant ou plus d'attraits que les femmes de notre pays? Que sont tous ces monumens dont on n'aperçoit que les sommités? Comment est fait ce peuple dont on voit, mais de loin, quelques individus travaillant ou se promenant sur les quais et dans les lieux les plus voisins du port?

Comme l'imagination s'exerce dans les momens qui précèdent celui où l'on mettra pied à terre! Et rien ne se trouve ensuite tel que notre imagination l'a fait. L'imagination d'un

étranger qui arrive à la Havane ou dans tout autre port des colonies espagnoles, peut long-temps n'avoir pour aliment que de fantastiques tableaux dont elle assortit les couleurs. La permission de descendre à terre n'est accordée qu'après un délai de plusieurs jours.

Si l'on se rappelle les difficultés qu'éprouvaient autrefois les Espagnols eux-mêmes pour passer dans leurs colonies, on pardonnera aisément le retard qu'un reste de circonspection fait éprouver aujourd'hui à ceux qui ne sont point Espagnols. D'ailleurs, comme nous le verrons bientôt, ce retard n'est que de pure formalité.

Aucun Espagnol n'avait jadis la faculté de s'embarquer pour l'Amérique, sans une permission du Roi, permission qui n'était accordée que pour des affaires de commerce bien constatées, et pour un temps limité d'ordinaire à deux années. L'agrément pour s'y fixer était difficilement obtenu. Il fallait même une autorisation spéciale pour passer de la province qu'on avait d'abord choisie dans une autre. Les prêtres et les religieux étaient soumis à la même gêne. Je ne sais pas s'ils en ont été affranchis depuis.

En remontant aux deux siècles qui suivirent immédiatement la conquête, on voit même les seuls Castillans appelés à commercer dans les nouvelles possessions. La reine Isabelle, qui avait fait, sans l'assentiment de son époux, les frais de l'entreprise, par laquelle un nouveau monde fut donné à l'Espagne, avait réservé, pour ses sujets de Castille seulement, tous les avantages que promettait la découverte; et quoique l'inscription qu'on lisait sur le premier tombeau du fameux navigateur portât : *A Castilla y Aragon, otro mondo diò Colon* *, les Aragonais et autres sujets de la monarchie n'avaient pas le droit d'aller chercher fortune en Amérique. Ils n'y furent que successivement admis, et l'on peut inférer de là que la découverte des nouvelles terres n'a pas autant contribué qu'on le pense à la dépopulation de l'Espagne.

La faculté de passer aux Indes n'était accordée que sur un certificat de bonne vie et mœurs, condition contraire à l'usage des autres États de l'Europe, qui long-temps ont regardé leurs

* Colomb donna un autre monde à la Castille et à l'Aragon.

colonies comme le refuge naturel de tous leurs mauvais sujets, comme l'égoût de toutes leurs immondices. L'abord du nouveau monde était en outre rigoureusement interdit à tout homme accusé d'hérésie ou frappé d'une censure ecclésiastique, à tout fils ou petit-fils de victimes d'un *auto-da-fé*, soit que ces victimes eussent péri dans les flammes, soit qu'elles eussent porté seulement le *san-benito*.

Le petit nombre des Espagnols auxquels il était permis de passer aux Indes, explique jusqu'à un certain point les cruautés exercées par les premiers conquérans. Lorsqu'on voit Cortez s'emparer du Mexique avec 508 soldats et 109 matelots mal armés, et Pizarre se jeter sur le Pérou avec moins de deux cents hommes, on ne peut que frémir au spectacle des massacres dont ils se rendirent coupables; mais ils parvinrent à assurer leurs conquêtes.....

Un étranger, avec son passeport, doit avoir de plus son acte de baptême, car il a besoin de constater qu'il est chrétien; il doit présenter aussi un certificat de bonne vie et mœurs; le tout visé par un consul d'Espagne. S'il n'est pas muni de toutes ces pièces, il pourra se faire que

sa captivité à bord soit prolongée jusqu'à ce que le capitaine, pour se débarrasser de lui, engage le consignataire à servir de *fiador* ou caution. Un capitaine instruit des usages ne garde pas longtemps les passagers. D'ailleurs le soldat à qui l'on impose le soin de les surveiller, n'est pas incorruptible; avec une *peseta* qu'on lui glisse dans la main on va et vient; et la permission de débarquer arrive, qu'on est déjà installé à terre. Quelquefois le soldat lui-même vous donne la tentation de violer la consigne.

Quand le canot de la douane vint à bord, le patron me dit en mauvais français que le garde qui nous était envoyé par son administration était *un bon garçon.* Dans tout pays du monde, cela s'entend. Ce garde de la douane était si bon garçon en effet, que, quelques jours après, causant avec moi, il me dit que je n'aurais pas dû déclarer ma pacotille, et que, moyennant dix pour cent, il me l'aurait mise à terre lui-même. Il poussa même la bonté jusqu'à me prier d'écrire son nom sur mon *agenda*, afin qu'une autre fois je l'honorasse de mes commissions.

J'ai su depuis que de pareils actes d'obligeance ont assez généralement lieu pour les

marchandises de prix, et que la gratification d'usage est partagée entre les agens subalternes, qui ont aidé à la fraude. Il y a une méthode plus sûre encore. Un homme se présente, met entre vos mains la valeur en argent de la marchandise qu'il se charge de faire débarquer en contrebande, et quand l'opération est terminée, vous lui rendez la somme qu'il a déposée, en y ajoutant dix pour cent dont il s'entend avec qui de droit.

Certes, soldats et douaniers ne sauraient être plus honnêtes. On dit que leur tendance à se laisser corrompre vient de ce que leur paye est trop modique : l'augmenter serait-ce un moyen de réforme, ou seulement un profit de plus pour les prévaricateurs ?

Je descendis à terre, pour la première fois, de grand matin; à ce moment du jour, les plus belles villes sont un peu en négligé. Il avait plu pendant toute la nuit. On avait sans interruption sous ses pas et devant soi une boue à faire reculer d'horreur. Il me fallut passer artistement, si je puis dire, à travers tous ces nègres portefaix, qui font rouler en tous sens des caisses, des tonneaux, des ballots *en el muelle de la aduana*, au milieu de tous ces *carretones* et *carre-*

tillas à une seule mule, sur lesquels on jette les marchandises passées à la douane, ou qui apportent au bord de l'eau, avec une profusion intarissable, les sacs de café, les caisses de sucre, les boucauts de mélasse qu'on doit embarquer. Tous ces nègres, toutes ces mules, tous ces *carretones*, toutes ces *carretillas* se croisent, s'arrêtent, obstruent les passages, et cent fois menacent de vous culbuter, de vous écraser, ou tout au moins de vous enfoncer les côtes. L'odeur qu'exhalaient ces nègres tout suans et travaillant avec une sorte de fureur sous les yeux d'autres nègres impitoyables, à la parole brève et à la main prompte; des cris qui me paraissaient barbares; ces visages espagnols et africains auxquels je n'étais point accoutumé; une atmosphère lourde et pesante; une foule de matelots et d'ouvriers déguenillés buvant l'eau-de-vie ou le rhum dans les *bodegas* * et les *pulperias* ** voisines; deux ou trois sauvages floridiens,

* Tavernes.

** Magasins où l'on vend des comestibles, des boissons, et même toute sorte de marchandises, à l'exception de toiles, soieries et draps.

à peu près tels qu'ils étaient sortis du sein de leur mère, avec leur peau couleur de cuivre, des cheveux pendans, roides et malpropres, des joues barbouillées de rouge, et un ensemble de physionomie et d'allure qui tenait plus de la brute que de l'homme; tout cela fit sur moi une première impression très-déplaisante, et que la vue de la Place d'Armes où se trouvent le palais du gouvernement et celui de la poste, ne put affaiblir : puis de longues files de chevaux et de mules attachés à la queue l'un de l'autre, et sous la conduite d'un seul *arriero*, (muletier), nègre ou blanc, à cheval, avec un large *sombrero* (chapeau) de paille, un long *machete* ou sabre, au côté, une cape de drap commun, mais léger, drapée comme un manteau antique; toutes ces bêtes, tous ces cavaliers couverts d'une crotte rouge ramassée dans la campagne; des maisons peintes pour la plupart de couleurs tranchantes, ou salies de dessins grossiers, avec leurs grandes croisées grillées et leurs lourds balcons, le tout en bois, d'un aspect fort triste, et donnant à presque toutes les maisons l'air d'autant de monastères.....

J'allai à la *Plaza Vieja*. Là m'attendaient et

des objets non moins hideux et une infection non moins horrible. Le *tasajo*, le *tosino*, toute cette chair de bœuf ou de porc, à moitié séchée, à moitié salée, à moitié corrompue, est aussi dégoûtante à voir qu'à sentir.

De vieilles négresses, marchandes d'œufs ou de viande, m'étonnèrent par leur obésité excessive, par des jambes et des bras tels que de ma vie je n'avais rien vu de pareil. Elles étaient vêtues, comme autrefois presque toutes les femmes l'étaient dans ces colonies, avec une simple cotte et une chemise à grands plis, profondément échancrée derrière les épaules. Cette chemise flottait par-devant sur des gorges monstrueuses dont elle partageait tous les mouvemens d'ondulation. Feu M. Bernardin de Saint-Pierre, dans ses *Harmonies de la Nature*, ouvrage très-sérieux où l'on rencontre pourtant des choses assez plaisantes, dit que le coco simple, dépouillé de son caire, offre avec ses trois trous une parfaite ressemblance avec une tête de nègre, et que celui des Maldives, qui est double, a une ressemblance encore plus frappante avec les parties antérieures et postérieures d'une négresse à sa bifurcation. Ce sont ses propres paroles. S'il

avait vu les épaules si dodues et si largement arrondies de ces négresses de la *Plaza Vieja*, à quoi les aurait-il donc comparées?

D'abord, je remarquai assez d'ordre dans ce marché. Point de dispute, d'altercation : vendeurs, acheteurs sont également paisibles. Les fruits du Tropique s'y trouvent mêlés aux plantes potagères d'Europe, et notre volaille gît confondue avec les oiseaux de la zone Torride; j'éprouvai quelque peine à voir des perroquets au beau plumage destinés à figurer sur la table d'un gourmet américain. Des moines crasseux qui présentaient à baiser l'image de leur saint entourée de roses artificielles, et qui recevaient en échange tout ce qu'on voulait leur donner, *médios* *, carottes, patates, choux, etc., attiraient aussi mes regards, mais ne détruisaient pas l'impression fâcheuse que j'avais reçue.

Peu satisfait de la Havane, d'une ville où j'étais venu chercher de nouvelles destinées, je retournai à bord, un peu triste; je n'y trouvai

* Le *médio* vaut un peu plus de 6 sous; c'est la plus petite pièce de monnaie d'argent; il n'y en a pas de cuivre : quelques boutiques ont des jetons de cuir qui en tiennent lieu.

plus mon infidèle gardien : il avait été relevé pendant mon absence. Un des fils du subrécargue, pour tirer d'embarras le factionnaire sortant, avait eu la bonté de passer pour moi aux yeux du nouveau venu; mais mon Sosie ayant eu besoin bientôt après d'aller à terre, le soldat mit opposition. Il fallut argumenter pour faire entendre que ce jeune homme n'était pas moi, et l'argument d'usage produisit son effet ordinaire.

Parmi ces soldats, à qui ma personne était successivement donnée en garde, il s'en trouva qui avaient été prisonniers en France. Leurs souvenirs étaient pleins de gratitude. Ils se rappelaient surtout avec attendrissement ces dames françaises qui avaient montré tant de pitié pour eux, et leur avaient procuré avec tant de zèle les secours que réclamait leur triste sort. Un d'eux disait, dans un baragouin moitié français moitié espagnol, qu'il avait plus de mères en France que dans son propre pays. Il est doux d'entendre ainsi louer sa patrie dans une terre étrangère. Il est consolant de n'avoir pas à rencontrer partout ces préjugés défavorables que la conduite de certains hommes avait suscités contre notre nation; et quand on reconnaît que c'est princi-

palement à nos femmes que nous devons l'avantage d'être appréciés avec moins d'injustice, on éprouve une tentation d'orgueil et d'amour bien légitime et bien pure.

A bord, mon temps se passait à suivre les mouvemens variés qui avaient lieu autour de nous : ce mélange de toutes les nations, tous ces canots qui se croisaient en sens divers, toutes ces chaloupes chargées de marchandises qu'on envoyait en Europe ou qui en venaient, tous ces pavillons différens amusaient mes yeux et me faisaient réfléchir à cette grande merveille du commerce qui rassemble ainsi des hommes de toutes les parties du monde.

Je prêtais souvent l'oreille au chant des nègres arrimeurs, qui, avec un petit nombre de paroles mélodieusement cadencées, s'encourageaient au travail et réglaient les mouvemens de leurs bras. Il y a dans ces voix africaines, dans leurs intonations, dans leur prosodie quelque chose qui n'est pas du tout barbare, et j'avoue à ma honte que je ne pouvais entendre chanter ces pauvres esclaves sans que mon cœur, qui sans doute n'était point assez européen, ne fût ému.

CHAPITRE V.

Les Eglises.

J'AI marqué les sensations choquantes que l'intérieur de la Havane avait produites en moi lors de ma première visite. Quand je redescendis à terre le lendemain, je fus presque enchanté d'une ville qui m'avait tant déplu la veille. Mais le lendemain il faisait beau; mais c'était un dimanche; mais je me trouvais avec un ami, un compatriote, le bon Lavagne; mais je vis quelques jolies femmes à *San-Francisco*, où nous entendîmes la messe; mais nous avions bien déjeûné à bord du navire provençal *le Pâris*, et nous avions chanté, pour faire plaisir à deux Espagnols, je ne sais quelles chansons qui ne sont plus de mode.

De l'église de *San-Francisco*, nous allâmes à celle de la Conception, érigée en cathédrale depuis 1795. C'était passer en quelque sorte

d'un monument de barbares à un temple grec; non que cette église cathédrale soit un édifice irréprochable, il s'en faut de beaucoup; mais la simplicité dans la grandeur, ou même ce qui approche le plus de cette belle simplicité, devient si admirable à côté des extravagances du luxe et des surcharges du mauvais goût!

Diderot n'aimait pas que dans nos églises gothiques on fît disparaître cette teinte des siècles qui reporte l'imagination bien loin dans les temps qui ne sont plus.

A la bonne heure pour Diderot, il ne voyait dans la religion qu'une antiquité. Pour moi, il me répugne de reconnaître que nos antiques ayeux étaient plus religieux que nous : aussi la vue d'un temple moderne charme-t-elle mes yeux en même temps qu'elle touche mon cœur. Si les murs de ce temple sont bien blancs, s'il renferme des autels en petit nombre, mais de bon goût, s'il offre peu de tableaux, mais bien peints, si les proportions qui constituent la noblesse, la majesté, y sont gardées, peu m'importe qu'il soit plus ou moins vaste : dans son enceinte religieuse, inspiratrice, mes pensées seront toujours grandes, mon imagination s'élè-

vera toujours au-dessus du limon terrestre; mais point de bizarreries, point d'inconvenances; on en voit trop dans tout ce qu'ont bâti nos architectes modernes.

La cathédrale de la Havane, par exemple, étale une inconvenance bien prononcée. Le fond de la nef principale, derrière le maître-autel, est peint à fresque, et représente le triomphe et l'ascension de la Vierge, au-dessus d'une perspective d'architecture, dont l'intention est visiblement de prolonger l'aspect du temple; mais toute cette peinture si prétentieuse ne surpasse pas en mérite la décoration de tréteaux la plus commune.

Il y a quelque autre chose que j'ai envie de dire sur le chapitre des églises. Je n'aime pas qu'on entre de plain-pied dans un temple. Il faut à cette demeure privilégiée des marches qui la distinguent des maisons habitées par les mortels. Ne convient-il pas que le saint pavé des temples soit au-dessus du triste sol où nous nous traînons avec nos vices, nos folles ambitions et nos misères? L'église dont je parle a cet avantage qui donne quelque mérite à sa façade, pas trop belle d'ailleurs.

Après l'église de la Conception, la plus considérable est celle de *San-Francisco*, dont j'ai déjà dit un mot en passant. On voit trop d'autels peut-être dans la première; ces autels du moins sont raisonnablement décorés; il y a des tableaux assez agréables, et peu de niches. Dans la seconde, ainsi que dans toutes les églises de moines et de religieuses, presque point de tableaux, mais une infinité de niches. Ces niches renferment de saints personnages dont la tête et les mains sont en cire, et qui, les jours ordinaires sont vêtus de velours cramoisi; les jours de fête, leurs habillemens sont tout d'or et tout roides. La représentation de saint François d'Assise et de Notre-Seigneur même en robe de velours n'est-elle pas une sorte de contre-sens religieux?

Les sculptures des autels sont hérissées de petits détails. La plupart des églises étant basses et étroites, on s'y trouve comme oppressé par ces autels qui se touchent tous, par ces niches multipliées, par ces décorations sans fin.

On peut difficilement se faire l'idée du faste étalé dans les jours solennels. Alors, à la place du maître-autel ordinaire, s'en élève un autre

dont les gradins, revêtus d'argent, tiennent presque toute la largeur et toute la hauteur de la nef. Des cierges sans nombre sont entremêlés de vases de fleurs en cannetille d'or et d'argent. Le saint dont on célèbre la fête est placé sur un trône à droite du maître-autel; des fleurs d'or et d'argent enrichies de pierres précieuses sont prodiguées à ses pieds, autour de lui.

Dans l'église des Carmelites, autrement dite de sainte Thérèse, j'ai vu des anges de papier, des écussons à devises, des fleurs naturelles, des fleurs artificielles pêle-mêle avec des oiseaux, des moutons, des lapins en cannetille. Des papillons d'argent picorent sur des fleurs artificielles au pied d'un crucifix: voilà certes une afféterie dont jamais couvent de religieuses ne se fût avisé en France.

Il m'a paru que ces bonnes filles avaient des attentions plus particulières pour les figures d'anges adolescens. On en voit toujours sur leurs autels d'apparat. A Sainte-Thérèse, les deux archanges Michel et Raphaël se font distinguer par un visage d'une beauté toute céleste, et par un casque dont la mentonnière est en pierres précieuses.

Tout ce luxe part d'un bon principe assurément ; mais, dans les meilleures choses, l'excès est toujours nuisible. Quand les formes extérieures de la religion parlent trop aux yeux, ses principes parviennent difficilement au cœur. Ce faste inutile se présente comme un moyen de distraction, lorsqu'il en faudrait un de recueillement.

Dans cette même église des Carmelites, sur le mur en face de la porte latérale, se montre l'épitaphe de Diaz Ebelino de Compostelle, évêque de Cuba et fondateur du monastère. On y lit que ce prélat a voulu reposer

Inter ipsa Carmeli lilia et virgineos choros *.

Cette riante image m'a plus ému que la somptuosité des ornemens de l'église ne m'a étonné. A l'aspect d'une certaine magnificence, il me semble qu'on peut désirer plus de magnificence encore ; mais quand le cœur est doucement saisi, on ne sent pas le besoin d'un saisissement encore plus vif, on est satisfait. Les Anciens savaient écarter, par des emblêmes, par des images gracieuses, ce que la mort a de révol-

---

* Parmi les lis du Carmel et les chœurs des vierges.

tant ; les modernes devraient en cela les imiter davantage.

Parmi les églises peu considérables, il en est deux dont les frontispices, par leur élégance et leur grandeur, promettent plus qu'on ne trouve : ce sont des mensonges d'architecture.

Il n'y a point de chaises dans les églises. Le recueillement des fidèles n'y est point troublé à chaque instant par la collecte inconvenante de quelques misérables petites pièces de monnaie. On n'y trouve ni quêteurs ni quêteuses, et des suisses arrogans ne font pas retentir les échos du sanctuaire sous les coups mesurés de leur hallebarde. Quelquefois seulement une table couverte d'un tapis est surmontée d'un bassin d'argent où on laisse tomber de volontaires offrandes. Tout se passe en silence ; un ou deux religieux sont assis à côté de la table. Ils n'appellent point à eux la générosité des entrans par les supplications d'une voix pieusement éclatante. Ils ne répondent point par un *Dieu vous le rende;* ils donnent une image du saint dont en ce jour on célèbre la fête.

Deux stalles ou bancs de bois à dossier sont disposés dans la longueur de la nef. Hors les

occasions où des places y sont réservées pour les autorités locales, s'assied qui veut à ces bancs. Un mendiant peut s'y trouver à côté d'un Grand d'Espagne, un nègre à côté d'un blanc, ce qui est bien plus fort. Une égalité touchante règne dans le sein des églises et même au dehors dans les rangs des processions. Un religieux marche après un bourgeois ; celui-ci précède un homme de qualité. Les vains honneurs du pas n'y excitent jamais de querelle. Un seul reste d'orgueil s'est maintenu dans les temples, et ce sont les femmes qui ont perpétué le feu sacrilége.

Quand les dames vont à la messe, un négrillon en livrée, ou une négritte, porte devant elles un tapis, et quelquefois une petite chaise ; mais il faut être de race blanche pour jouir de ce privilége : la femme de couleur, la plus riche, la plus élégante, est condamnée à traîner sa robe dans la poussière.

On voit des groupes charmans sur ces tapis. Les petits garçons, les petites filles sur le devant, puis les grandes demoiselles avec la maman, et sur la lisière, le petit nègre, avec cet air éveillé qu'on remarque en général dans les enfans de race africaine. Quelquefois une partie de ces

groupes, ou les groupes tout entiers, sont assis sur les jambes : un peintre dirait qu'ils attendent les pinceaux d'un Corrège ou d'un Albane.

On fait souvent de la musique dans les églises. Un Français retrouve ici les airs de la patrie, et même des airs très-anciens, non seulement dans les graves accords qui règlent la marche et servent à exciter l'enthousiasme du soldat ; mais encore dans ces concerts d'église dont le caractère n'est pas trop religieux. Cette musique d'église est exécutée par des jeunes gens de couleur ; et tel nègre idolâtre qui, sur les bords du Zaïre ou sur les collines de Haoussa, s'exerce à tirer des sons grossiers d'une corne de buffle, ne se doute pas qu'un de ses parens mêle, dans des églises chrétiennes, les sublimes accens des Haydn et des Gossec à des airs folâtres originairement destinés à l'opéra-comique de Paris !



CHAPITRE VI.

J'ai la permission de débarquer. — Comment l'Etranger vit à la Havane.

Enfin j'ai eu la permission de débarquer mes effets; ma personne a été sous-entendue. Le soldat qui était de garde a bien voulu m'accompagner au bureau du port, où j'ai trouvé un officier que j'ai salué, et qui m'a rendu mon salut avec beaucoup de grâce; après quoi, j'ai eu la faculté d'entrer dans une ville que j'aurais pu déjà quitter d'ennui. Me voilà donc installé. Mon gîte coûte assez cher : vingt piastres, ou cent francs par mois pour une petite chambre dont la porte n'a pas de fermeture, et où le moindre zéphir agite la moustiquière légère qui entoure un lit de sangle sans matelas. J'avais eu d'abord le projet de me mettre sous la protection des Dieux Pénates espagnols; c'était un

moyen d'apprendre plus promptement la langue; mais les Espagnols n'aiment pas à ouvrir l'intérieur de leur famille, et l'on peut difficilement trouver parmi eux ce qu'on appelle une pension bourgeoise. Je me déterminai à prendre un logement chez des Parisiens, et je me crus, aux incommodités près, dans la rue St.-Denis.

L'étranger vit fort chèrement à la Havane. On n'y trouve que deux restaurans décens : la *fonda del Correo* et la *fonda de Madrid.* Toutes les autres *fondas* sont d'une extrême saleté. La cuisine espagnole ne saurait plaire à tout le monde; les mêts qu'elle apprête sont peu variés; en revanche, ils ne sont pas fort simples : on y fait entrer des épices et des ingrédiens qu'un Français ne connaît pas même de nom.

Voulez-vous courir la chance de former des liaisons utiles, ou de ne trouver sous votre main que des chevaliers d'industrie, présentez-vous aux tables rondes de Mmes *Héro, La Chaise, Francesqui;* vous y mangerez quelquefois bien; et bon ou mauvais repas, vous le payerez une piastre.

Là, vous prendrez l'amusement de voir se

débattre plus d'une espèce d'originaux; les colonies, de temps immémorial, en ont vu arriver de nombreux essaims : c'est toujours l'*El Dorado* des hommes à projets. Que d'aventuriers, dont toutes les ressources ne tiennent qu'à un fil, voudraient qu'on prît ce fil pour un cable! Tel ignorant prétend posséder à lui tout seul d'infaillibles secrets qui traînent dans tous les livres de chimie, et dont il est hors d'état de faire la plus simple application. Tel autre se donne pour avocat, qui, en attendant une clientelle, bavarde sans fin. Celui-ci cherche à se faire passer pour un personnage, pour un proscrit, pour un conspirateur condamné, et jamais il ne conspira que contre la bourse des crédules. Un misérable frater qui a écorché, torturé quelques soldats après une bataille, prend le titre de docteur. Un jeune homme, qui a fait une campagne de six mois, accroche à son habit trois ou quatre décorations, dont il s'imagine, quelquefois à tort, que personne n'osera lui demander les brevets. Il n'est pas jusqu'à des femmes à l'air gracieux, aux manières honnêtes, au doux langage, aux dehors modestes, qui, se donnant pour veuves de généraux français, ne

parviennent à tromper même des femmes créoles, en général très-rusées.

D'un autre côté, vous trouverez des hommes qui vous donneront des renseignemens exacts sur le pays, et quelquefois de salutaires conseils. Il n'est pas d'étranger qui ne connaisse bientôt M. le chevalier de St. ***, qui a le tort d'avoir perdu de suite quatorze procès; mais à qui l'on ne peut refuser de l'esprit, des lumières. Il passe pour connaître les lois espagnoles aussi bien que le plus savant jurisconsulte de la Havane; et certes il peut se vanter de n'avoir pas fait son cours *gratis*.

Au milieu de tout ce monde, qui joue son rôle avec une sécurité entière, on reconnaît sans peine un nouveau débarqué à l'air d'inquiétude qu'il montre. Il ne s'agit pas seulement pour lui de réussir dans ses projets de fortune, il faut encore avoir le temps d'en commencer l'exécution. La terreur que lui inspire un climat funeste, surtout s'il est arrivé à l'époque où tombent le plus de victimes, se peint dans ses interrogations, dans le choix scrupuleux qu'il voudrait faire de ses mêts, dans les souvenirs qu'il donne à ses parens, dans les

regrets de la patrie absente, dans toutes ces pensées d'outre-mer qui le poursuivent, et qui généralement sont mortelles. Les plaisanteries même qu'il fait à ce sujet décèlent un faux brave. Heureux, quand il jouit d'une de ces constitutions, ni fortes, ni faibles, qui ne sauraient jamais défier le mal, mais qui en esquivent, si l'on peut dire, les plus rudes atteintes !



CHAPITRE VII.

Mon ami B....

C'EST à une des tables d'hôte dont j'ai parlé que je fis connaissance avec un Italien, jeune homme plein de mérite, et dont je me défiai ensuite bien mal à propos. Notre amitié, comme il arrive souvent aux plus vives amours, devait prendre racine et se fortifier au milieu des orages. Je lui avais confié quelques petits intérêts. Un de ses compatriotes, envieux apparemment, chercha, et ne réussit que trop, à m'inspirer de fâcheux soupçons. L'idée que les fripons abondent aux colonies était dominante en moi. Par une fatalité bien étrange, mais assez commune, je donnai ma confiance aux paroles d'un véritable fripon, et j'oubliai d'éclaircir le seul fait, de recourir au seul document qui m'eût empêché de méconnaître ces nobles traits qu'une habitude constante de la vertu imprime sur la face

d'un honnête-homme. B....., c'était le nom de mon ami, était vif comme le sont tous les hommes d'un caractère franc, et il se sentait horriblement outragé.

Porter l'affaire aux tribunaux, c'était, selon moi, dans un pays étranger, quelque chose de révoltant et de scandaleux. Nous nous trouvâmes simultanément d'avis de remettre à la décision des armes, lui, son innocence qui n'en avait pas besoin, et moi, mes prétentions dont le hasard pouvait consacrer l'injustice.

Le rendez-vous fut donné sur le chemin qui conduit à la *Chorrera*, le long de la mer, et près de la grande carrière à pierre calcaire. Jamais préoccupation pareille ne s'était saisie de mon esprit. Je m'obstinais à ne voir dans mon adversaire qu'un homme qui ne tenait pas plus à l'honneur qu'à la vie. Nous arrivâmes au lieu indiqué, de grand matin, avant que les nègres employés à l'exploitation de la carrière, eussent commencé leurs travaux.

Le sort décida que l'homme injuste tirerait le premier coup. Par bonheur, l'innocent ne fut pas atteint, et celui-ci, son tour étant venu, tira en l'air; puis il se jeta sur moi pour m'em-

brasser. Eh bien, me dit-il, croyez-vous encore que je vous aie trompé. A ce mouvement, à ces paroles, je fus frappé tout à la fois de confusion et de lumière. J'aurais voulu m'enfoncer sous terre; j'aurais voulu m'élancer au ciel pour y placer mon ami, et me précipiter ensuite dans l'abîme. Je ne répondis rien à B....., je le pressai sur mon cœur, il m'entendit, et il me pressa plus affectueusement encore sur le sien.

Ame grande, ami généreux, hélas! je ne méritais pas de jouir long-temps d'une société aussi douce que la tienne! Echappé au crime de ma main forcenée, tu devais bientôt être pris pour victime par cette main glacée de la mort qui ne nous manque pas! Ainsi une amitié qu'avaient nouée des liens si extraordinaires, ne t'a donc fait acquérir qu'un témoin de tes derniers momens; ainsi tout devait être passager pour moi dans cette terre lointaine, et de douces affections ne semblaient m'y attendre que pour déchirer plus cruellement mon cœur!

B..... était né à Naples. Comptant plus sur ses talens que sur l'intrigue, il avait été brouillé avec la fortune en Europe, il ne s'était pas encore familiarisé avec elle dans le Nouveau-Monde.

Débarqué à Santiago de Cuba, il venait de parcourir l'île dans presque toute sa longueur, et de toutes les personnes que son mérite assez visible avait paru intéresser à son sort, il n'avait reçu encore que de frivoles promesses. Depuis quelques jours on lui annonçait une place assez lucrative à *Guanajay*, dans la partie occidentale de l'île. Cette promesse serait-elle aussi vaine que les autres? Jeune encore, il avait acquis une insouciance philosophique, qui, sans écarter de semblables questions, se dispensait d'en chercher la réponse.

Mon aimable compatriote Lavagne étant parti bientôt après pour l'Europe, B..... devint mon seul compagnon et même mon *cicerone*. Il était dans une position un peu différente de la mienne pour juger les mœurs espagnoles. Ses premières années s'étaient écoulées en Italie; mais il avait fait un long séjour en Angleterre. Les opinions du protestantisme, avec lesquelles son esprit fut long-temps en contact, avaient donné à ses pensées une direction que sa jeunesse ne savait pas toujours régler. Les abus de religion dont quelquefois sa patrie avait pu lui présenter le spectacle, son souvenir les avait exagérés. Il portait

dans ses jugemens, à cet égard; une rigidité qui n'était pas dans son caractère, et qu'on pouvait dire d'emprunt. C'était la causticité italienne et même espagnole, ce partage ordinaire des âmes distinguées, dans tout pays où s'étalent des vices fortement mêlés de ridicule. Un jour, en plaisantant, je lui demandai lequel de ces deux fléaux, les soldats et les moines, il trouvait pire? il répondit aussitôt : les moines. Je ne fus pas entièrement de son avis.



CHAPITRE VIII.

Détails plus particuliers sur la Havane et excursion dans les faubourgs.

Les rues de la Havane sont en général bien percées. Elles se coupent presque toutes à angles droits : en les suivant, on ne peut qu'arriver soit aux remparts, soit à la marine. Mais aucune eau constamment courante ne les arrose; mais il en est très-peu qui soient pavées; mais on entretient fort mal celles qui le sont. Pour combler les cavités ou pour mieux dire les ravins que creusent et les voitures et les averses du tropique dans les rues non pavées, on amène des charrettes chargées d'une espèce de *poudingue* ou *grou*, qui se trouve à peu de profondeur dans une grande partie du sol le plus proche de la ville.

Je vis un jour plus de vingt charrettes ainsi

chargées, obstruer tout passage, et les conducteurs attendre, les bras croisés, qu'on versât leur charge sur le terrain. A voir le petit nombre d'ouvriers occupés de ce travail, le tour de la dernière des charrettes ne pouvait arriver qu'au bout de deux heures au moins. Que de temps perdu! que de charrettes et de conducteurs mal employés! J'ignore à quelle condition s'exécutent de pareils travaux; mais je ne pense pas que les entrepreneurs veuillent y perdre.

Souvent, après un orage de quelques minutes, on dirait d'un fleuve débordé tout à coup dans les rues, principalement au voisinage du port; et les rues non pavées, entre autres la rue *del Texadillo*, que je dénonce plus particulièrement, ne sont plus que des mares, durant plusieurs jours. On traverse alors ces rues sur quelques pierres vacillantes et toujours trop écartées. Il y a des trottoirs en général, mais fort étroits. Quelques-uns de ces trottoirs ne sont que des levées de terre, où l'on a tout juste autant de place que sur le pont aigu de Mahomet. A chaque pas on risque de se noyer dans la boue. Si la pointillerie espagnole était encore en vigueur, il faudrait sans cesse tirer l'épée.

Les nègres vous disputent souvent le haut du pavé. On m'a conté que, parmi les Espagnols, c'est d'ordinaire le supérieur qui cède, ou, pour mieux dire, qui accorde le pas à celui qu'il croit son inférieur : de là est venue peut-être chez les nègres cette habitude, qui choque d'abord tous les étrangers, et qui nous paraît si insolente.

Quand il fait sec, on marche à travers les nuages permanens d'une poussière très-déliée, très-pénétrante et qui passe pour être fort malsaine. Si quelque vent souffle, il n'y a plus moyen d'y tenir. C'est pourtant peu de chose auprès de la poussière qui s'élève sur les routes. Les chemins de Provence, même aux environs de Marseille, sont comme des promenades sablées, arrosées, en comparaison des chemins qui aboutissent à la Havane. Cette poussière est rouge, et donne à ceux que le vent en a saupoudrés un air d'écrevisses.

Le soleil venant à darder ses rayons verticaux sur la boue des rues, en fait sortir des miasmes fétides. Ce n'est pas tout : des chiens, des chats, des poules, des coqs morts laissés dans les rues, y offensent à la fois la vue et l'odorat des passans. J'ai vu pendant deux jours le cadavre d'un cheval

en travers du chemin, à quelques pas de la porte qui mène au fort de la *Punta*; j'en ai vu aussi

Que des chiens dévorans se disputaient entre eux

à côté du *Paseo*, promenade publique dont nous parlerons bientôt, et tout près d'une statue assez belle de Charles III.

La ville, baignée d'un côté par les eaux du port, est ceinte, de l'autre, par un rempart au pied duquel s'étend un large fossé que protége un chemin couvert. De hautes herbes couvrent un intervalle assez large entre le chemin couvert et le *Paseo*. Cette promenade peut être divisée en deux parties qui forment un angle très-obtus. L'une est ombragée de grands arbres; dans l'autre les arbres sont beaucoup plus jeunes, et d'une moins belle venue, à cause du voisinage de la mer. Au delà de la première, se trouve le jardin botanique, ou, pour mieux dire, le terrain qui, depuis deux ou trois ans, se flatte de recevoir un jour des plantes étrangères. Le long de la seconde partie règnent les *baracones* ou négreries, déplorables marchés où l'on vend des hommes parce qu'ils sont noirs, et parce qu'il nous faut, à tout prix, du sucre et du café.

Après les *baracones* commencent proprement les faubourgs de la Havane, qui sont compris sous le nom général de la *Salud*, et qui présentent à l'œil des observateurs un mélange singulier. Des champs à vivres; une carrière de pierres à bâtir; des maisons en bois qui s'élèvent; d'autres qui sont achevées et dans la construction desquelles on trouve les recherches du luxe analogues aux pays chauds; des huttes, bonnes pour des sauvages; de simples ajoupas formés avec des spathes et des palmes de cocotiers; des jardins soignés, bien palissadés; d'autres tout agrestes et entourés de pierres brutes.

Gardez-vous de porter plus loin vos pas vers le bord de la mer. A un spectacle bizarre succéderait pour vous le spectacle le plus dégoûtant. Là sont portées toutes les immondices, toutes les balayures des maisons; là se sont formés des étangs dont l'eau verdâtre semble menacer de mort quiconque en approche; là des milliers de porcs se vautrent dans une boue noire et pestilentielle. Cependant des cases sont bâties sur la lisière, dans le sein même de ces dépôts épouvantablement infects. Il est vrai que la couleur, et les traits d'un long trépas sont empreints sur

le visage des pauvres blancs, qui, pour élever des porcs à moins de frais, n'ont pas craint d'établir leur demeure dans cet horrible lieu.

N'allez donc pas vers le Nord-Ouest; tournez au Sud. Laissez dans l'horizon, à votre gauche, le plateau d'*Arostegui* dont le revers aride paraît semé de sable très-blanc, et sur lequel s'élève le fort de *San Carlos del Principe.* Ce fort sert à défendre la *Zanja* ou fossé, dont les eaux abreuvent la Havane, et que vous passerez, selon l'endroit où vous aurez abouti, sur le pont de pierre qui fait la communication de ce quartier avec le Champ-de-Mars, ou sur un des petits ponts de planches qui joignent les deux rives; alors vous arriverez à la *Calzada de San Luis de Gonzaga*, rue ou chemin fort large, bordé de maisons assez bien bâties.

Si vous continuez à vous diriger au Sud, vous parviendrez à la *Calzada real.* Ce chemin, sans cesse couvert de voyageurs, mène à toutes les parties de l'île. Il forme à quelque distance deux embranchemens dont l'un conduit au jardin de l'évêque et au *Cerro*, petit village, à une lieue de la Havane; l'autre tourne le fort de *Santo Domingo de Atarez*, bâti sur un morne isolé qui

domine l'enfoncement le plus reculé de la baie. Un double rang de maisons pare les deux côtés de cette dernière route, et s'étend fort loin.

Ce quartier, qu'on appelle *del Horcon*, est assez agréable à visiter, lorsqu'il n'y a ni poussière ni boue; mais quand est-ce qu'il n'y a ni boue ni poussière dans ce pays?

Maintenant, si vous retournez sur vos pas en suivant les voyageurs qui vont à la Havane, et si, avant d'arriver à la *Plaza de los Toros*, vous enfilez une des rues qui se trouveront à votre droite, vous tomberez au milieu d'une population presque toute noire, et dont les misérables cases sont à demi-plongées dans une bourbe éternelle, surmontée par intervalles de rochers aigus, qu'on n'a pas pris la peine de rompre en traçant les rues. Ce quartier, qu'on nomme de *Jésus-Maria*, est le plus pauvre de tous.

Avant de le quitter, et en vous tenant toujours rapproché de la baie, vous pourrez passer devant la factorerie royale de tabac et devant l'arsenal; vous rentrerez ensuite dans la ville par la porte à laquelle ce dernier établissement donne son nom.

Au lieu de prendre la première rue qui s'offrira devant vous, marchez le long du rempart.

Laissez vos yeux errer au loin sur une chaîne de collines qui bordent agréablement l'horizon, et que M. de Humboldt a visitées, non sans utilité pour la science.

Dans les eaux de la baie les plus proches du rempart, et en face de l'arsenal, vous serez frappé du spectacle que présentent cinq à six vaisseaux de guerre ou frégates acculés ensemble et pourrissant de concert. Un peu plus loin sortent de l'eau une suite de petits écueils dont le plus éminent s'appelle *Cayo-Puto*, nom un peu étrange pour nos oreilles, mais que, dans ces derniers temps, un gazetier malin et bouffon a rendu familier aux oreilles havanaises.

Si la mer est belle, si l'heure à laquelle vous serez arrivé à cette partie des remparts vous permet d'y rester à l'ombre, vous contemplerez avec plaisir le riant paysage qui sera sous vos yeux, et vous regretterez que Vernet n'ait pas eu occasion de connaître et de peindre la nature à la fois superbe et touchante des tropiques.

Puis dépassant l'église de *San Francisco de Paula*, vous vous trouverez à l'*Alhameda*, promenade peu fréquentée. Au bout de l'*Alhameda* se présentera un édifice qui, par ses formes

extérieures, a l'air d'un grand sépulchre : c'est le théâtre. Vous serez tenté sans doute de faire quelques tours de promenade, et, en vous retournant, vous verrez devant vous au delà de l'eau, sur une langue de terre qui s'avance dans la baie, un petit édifice tout frais, tout gracieux; c'est l'église de *Regla*, village assez peuplé. Au-devant de cette église, qui forme un point de vue si agréable, se montre, à l'extrémité de la pointe, un terrain clos de murailles blanches. L'heureuse position, direz-vous, pour un jardin! Quel lieu de délices ne pourrait-on pas en faire! De quel doux repos on y jouirait au-dessus de ces eaux paisibles, ombragées de navires qui ont traversé tant de mers, à la vue de cette cité où le commerce imprime tant de mouvement! Quel plaisir de pouvoir se dire dans un lieu si inspirateur : tous ces dangers de la navigation, tout ce tumulte des affaires, toutes ces épines de la vie ne sont plus rien pour moi !..... Vous demanderez peut-être à quel usage est destiné ce terrain qui vous paraît si bien situé, qui est clos de murailles blanches, qui est au-devant de cette jolie église, et dont vous feriez volontiers votre asile, on vous répondra : c'est un cimetière.

CHAPITRE IX.

Les Assassinats. — Scélérat fameux. — Mesures de Police.

Avant l'arrivée du gouverneur actuel, *don José Cienfuegos*, il se commettait à la Havane beaucoup d'assassinats. Toutes les croix en peinture ou en bois qu'on remarque sur les murs extérieurs des maisons n'indiquent pas, il est vrai, la place où un homme a versé le sang d'un autre homme. La plupart de ces croix ont été placées par esprit de dévotion, et peut-être aussi pour préserver le lieu qu'elles décorent des accidens affreux que d'autres croix rappellent. S'il avait fallu en dresser une pour chaque assassinat commis de jour ou de nuit dans les rues de la Havane, on ne marcherait qu'au milieu de croix toutes contiguës, excepté pourtant au détour de certaines rues où, sur des murs privilégiés, elles seraient appliquées les unes au-dessus des autres.

Il y a sur la place des Augustins, en face de l'église, une petite chapelle de *Nuestro Segnor de la Buena muerte* *, ornée de tous les accessoires lugubres dont un pinceau catholique et espagnol ait pu s'aviser. Il s'est peut-être donné plus de cent coups de poignard devant cette chapelle de la Bonne Mort. Je ne pouvais passer auprès sans frissonner.

On a observé que dans les colonies espagnoles les assassinats sont devenus plus communs à mesure que les Andalous les ont davantage fréquentées.

Outre le motif de voler, la jalousie, la fureur des procès et les dénis de justice sont les causes principales de ces homicides, que n'exécute pas toujours la main même de l'offensé ou de celui qui croit l'être; il y a des assassins à gages.

Le 19 avril 1816, fut exécuté *Josè Florentino Ibarra*, mulâtre, qui avait assassiné à mort dix-sept personnes. Son premier crime fut commis à l'instigation d'une femme. La Havane, la côte Ferme, l'Espagne, l'Océan même, furent le théâtre de ses fureurs. Le consul français de

* Notre-Seigneur de la Bonne Mort.

Malaga, au château d'*Alfaro*, et le marquis de *la Solana* ainsi qu'un autre chef, dans l'émeute de Cadix, avaient péri par ses mains. On voit que si l'assassinat a été importé à la Havane par les Andalous, un Havanais à son tour est venu montrer dans l'Andalousie même qu'il n'était pas indigne de ses maîtres.

Ce misérable n'avait pas vingt-sept ans accomplis. Il avait été forçat à l'Arsenal. Ce fut même pour avoir assassiné l'*Alcade del Barrio* ou commissaire de quartier, aux poursuites duquel il avait dû sa réclusion, que la justice se décida enfin à le condamner à mort. Si l'on considère qu'un an s'écoula entre le jugement et l'exécution, si l'on retranche encore de son abominable carrière le temps qu'il avait passé à l'Arsenal, on reconnaîtra avec horreur qu'il était bien jeune pour tant de forfaits!

Des Espagnols m'ont dit qu'il assassinait *con gusto*. On prétend que son parrain, officier supérieur de marine, l'avait sauvé plusieurs fois et de la prison et de la peine capitale. Sa main droite se voit encore clouée à un poteau devant l'Arsenal.

Ce n'est pas sans peine que le vertueux et

brave *Cienfuegos* est parvenu à tenir en crainte les brigands qui infestaient la Havane, et qui en faisaient un véritable coupe-gorge après le soleil couché. La vie de ce bon citoyen a été souvent menacée. Il est des gens qui ont regardé comme un attentat à la liberté les mesures prises pour arrêter et désarmer le crime. Il est vrai que les assassinats sont à peu près la justice du pays.

Dès avant l'arrivée de *Cienfuegos*, les rues de la Havane étaient éclairées pendant la nuit, aussi long-temps du moins que des chandelles peuvent durer. Ces chandelles sont enfermées dans des fanaux adaptés à une barre de fer fixée aux murs. Un pareil éclairage ayant été reconnu insuffisant, on a ordonné que tout nègre et homme de couleur, esclave ou libre, ne pourrait paraître dans les rues, après l'*Ave Maria*, sans une lanterne ou *farol.*

Chaque soir, à tour de rôle, un bourgeois armé monte la garde devant la *cuadra*, ou île de maisons à laquelle sa demeure appartient. Il surveille l'exécution des nouveaux réglemens de police, prêt à demander main-forte en cas de besoin. C'est principalement sur les porte-lumières que l'attention du *celador* ou surveillant

est dirigée. Les nègres et hommes de couleur libres ne sont pas très-flattés de la distinction qui leur est imposée. Il en est parmi eux d'assez riches et de très-orgueilleux, qui font en sorte de n'avoir pas à quitter leur maison après l'*Ave Maria*, préférant cette gêne à l'humiliation d'être confondus dans une mesure commune avec les esclaves.

Les femmes, de quelque couleur qu'elles soient, ont toute liberté d'aller et de venir, tant que l'heure n'est pas indue, c'est-à-dire, jusqu'à onze heures. Il en est ainsi des hommes blancs, qui tous, à quelque classe et même à quelque nation qu'ils appartiennent, ont droit de se montrer avec des armes.

Peut-être blâmera-t-on l'esprit de cette ordonnance; on dira qu'il ne fallait point assimiler l'homme libre à l'esclave; on demandera si la race blanche n'avait aucun reproche à se faire, si elle était innocente des désordres commis? On peut répondre que le système des colonies n'est qu'un système d'oppression; que, dans les colonies, tout ce qui n'est pas blanc ne peut être traité qu'en bête noire; que si des mesures

rigoureuses, des distinctions humiliantes deviennent indispensables, ce n'est pas sur les blancs qu'elles doivent peser; que l'autorité enfin, ne pouvant pas toujours être juste, est pourtant tenue ici comme ailleurs de réussir; et les mesures dont nous parlons ont été couronnées de succès : quand une fois les mains de tous ont été embarrassées, ou d'un *farol*, ou d'un glaive, il s'est commis beaucoup moins de crimes.

Dans les faubourgs il n'y a pas de lanternes, et le service de la garde bourgeoise ne s'y fait pas avec autant de zèle que dans la ville.



CHAPITRE X.

Personnages des rues. — Mendians. — Les Boutiques. — Les Femmes. — Le Palais du Gouvernement.

Il n'en est pas des rues de la Havane comme de celles de Paris et des autres grandes cités d'Europe. Ici point de musiciens, de chanteurs ambulans, point de marchands d'élixir, de panacée, de baume universel, de thé suisse, point d'arracheurs de dents à pied, à cheval, en litière, point de vielles organisées ou non organisées, point de lanternes magiques, point de tireuses de cartes, point de jeux d'arbalète, point de crieurs de journaux; on n'y voit pas même de ces dégoûtantes créatures dont la rencontre révolte quiconque sait embellir encore, par quelque réserve, le penchant le plus doux de l'humanité.

Les seuls personnages qui vaquent à leur profession sur le pavé sont des *caleseros*, des *carreteros*, des *carretoncilleros* *, des porteurs d'eau, qui ne crient point, parce que le peuple n'est pas logé dans des greniers, des marchandes de fruits, des colporteurs et colporteuses de tout genre, quelques mendians noirs ou blancs et des frères quêteurs.

Les mendians ne sont point importuns. Ils vous saluent en général par ces mots : *Ave Maria purissima.* Les dévots qui donnent répondent : *Sin peccado concebida.* Si l'on ne veut rien donner, on dit : *Perdona usted por Dios*, ou bien *Dios le ampare à usted, hermano* **, et le mendiant va demander ailleurs.

Un Lavater, un Gall, feraient des observations piquantes dans les rues de la Havane. Là, ils passeraient en revue des individus non-seulement de tous les peuples européens, mais encore de presque toutes les nations d'Afrique; ils suivraient avec intérêt les croisemens de la

* Cochers de cabriolets, conducteurs de charrettes et de brouettes.

** *Pardonnez pour Dieu*, ou bien : *Dieu vous assiste, frère.*

race blanche avec la noire, et de ces deux avec la race américaine de la Terre-Ferme.

La rue la plus fréquentée est celle de *Ricla*, improprement dite de la *muralla*. Ce nom de *Ricla* était celui du gouverneur à qui on doit la *muralla* actuelle, ou rempart. Une espèce d'ingratitude populaire a fait conserver le nom de l'œuvre, et désapprendre celui de l'auteur. C'est la rue la plus commerçante, la plus animée; elle correspond à la porte principale de la ville.

Des deux côtés se présentent des boutiques ou *tiendas de ropas*. Elles sont petites, mais élégantes et propres. Toutes sont ornées d'une inscription et d'une peinture ou enseigne analogue. C'est LE BON AMI, LE NAVIRE, LA TOUR D'ARGENT; c'est LE GÉNÉRAL BALESTEROS, LE GÉNÉRAL CUESTA, LE SIÉGE DE SARAGOSSE. Il en est une qui porte le nom de *Paris cerrado;* on a voulu y représenter notre capitale assiégée par une armée espagnole toute seule : le peintre rêvait.

Dans la rue de la *Muralla*, le petit trottoir destiné aux piétons est toujours envahi par des chevaux de campagne, dont les maîtres sont entrés dans les *tiendas*. C'est un abus intolérable contre lequel sévissent les réglemens, et qui n'en

existe pas moins. Je dirai en passant que les commissaires de quartier sont par la loi solidairement responsables des délits de simple police qu'ils n'ont pas prévenus ou punis, et qu'ils encourent les mêmes amendes auxquelles les délinquans eussent été condamnés.

Ces jolies *tiendas* sont visitées le matin par les belles dames qui sont assez riches pour sortir en cabriolet ou *volante;* le soir, par les beautés qui ne peuvent aller autrement qu'à pied. Les dames qui arrivent en *volante* à la porte d'un marchand reçoivent un accueil bien plus aimable : c'est naturel. Souvent elles se dispensent de mettre pied à terre ; on leur porte à examiner, dans leur *volante* même, les étoffes entre lesquelles leur goût doit décider. Cependant quoique les belles dames qui entrent dans les *tiendas* soient les mieux accueillies, les marchands ont pour elles des regards plus attentifs encore que gracieux : ils prétendent que les mains de ces dames sont quelquefois sujettes à des distractions sur la propriété des choses qui se trouvent à leur portée ; encore faut-il avoir l'air de ne pas s'en apercevoir, parce que de belles dames ne peuvent être traitées comme

de petites friponnes. Je ne sais à quel point ce dire un peu grossier des marchands de la Havane est calomnie ou médisance.

Quoiqu'il en soit, la rue de la *Muralla* présente, le soir, quand il fait beau, un spectacle très-agréable dans cette foule de beautés qui viennent y faire leurs emplettes. Aux éclats bruyans des jeunes personnes, à leur ton folâtre, à l'enjouement qui les anime, on les prendrait pour des écoliers en vacances. Il n'est pas permis aux femmes blanches, qui ne sont pas tout-à-fait misérables, de se montrer à pied durant le jour, si ce n'est pour aller à la messe. Aussi, que la soirée promette du calme, de la sérénité, et l'on verra sortir de leur prison mille joyeux essaims, tout impatiens de respirer un air plus libre, et qui se sentent attirés vers les *tiendas de ropas*, vers les magasins d'étoffes et de nouveautés, comme les papillons vers des jardins de fleurs.

L'habillement national des femmes se compose de la *basquina* ou jupe, et de la *mantilla* ou voile; le corset fait une seule pièce avec la *basquina*; le tout est de couleur noire. La simplicité de l'habillement, la couleur de l'étoffe,

semblent avoir été destinées à mettre une sorte d'égalité entre toutes les femmes de conditions diverses, qu'un même devoir appelle aux temples; car elles ne peuvent s'y présenter que dans le costume national. Eh bien, l'intention de ce réglement somptuaire est complétement éludée. Les blondes les plus riches sont employées à la *mantilla*. Il n'est pas défendu de porter une jupe blanche et légère sous la *basquina*, ni de la laisser entrevoir; et le bas de cette autre jupe, condamné à traîner dans la poussière, est garni de dentelles du plus haut prix. Pour le plus grand bonheur des riches Havanaises, il faudrait, je crois, qu'on trouvât de l'or et des diamans couleur de charbon, et qu'on pût en faire des tissus pour leur *basquina*, ou tout au moins pour les houpes et les franges dont elle est ornée.

Les jeunes filles portent, dès l'âge le plus tendre, la *basquina* et la *mantilla*. Pour peu qu'elles soient naturellement jolies, ce costume les fait paraître ravissantes. C'est une élégance, un art, une grâce toute particulière. Il y a surtout dans la manière d'ajuster la *mantilla* un degré de coquetterie auquel nos Françaises même seraient flattées d'atteindre.

Taille svelte, souplesse dans les mouvemens, démarche noble et légère, tels sont les attributs d'un corps bien *espagnolé*, comme dit Montaigne. Quant aux visages, le teint brun y domine. On en remarque pourtant qui ont la blancheur des lis, mais sans nuance aucune de roses : ces derniers visages, pour l'ordinaire, ne sont pas toujours tels que la nature les a faits. Au reste, quelle que soit la teinte naturelle ou artificielle de la peau, il y a dans les traits beaucoup d'expression et de finesse.

Grave et même un peu triste au premier aspect, si une Espagnole ouvre sur vous ses grands yeux noirs pleins d'âme et de feu, l'insensibilité, l'apathie la plus stoïque tombent à ses genoux.

Mais toutes les Havanaises n'ont pas le corps *espagnolé*. Les femmes grandes et belles ne sont point rares; et si les unes ont toute la grâce des nymphes les plus agaçantes, tous les attraits qui promettent le plus au désir, les autres étalent une dignité qui rappelle ce petit tableau de Virgile, *et vera incessu patuit Dea* *.

* Et sa démarche révéla une Déesse.

Cette noblesse remarquable dans la démarche, ce port de déesse ou de reine se retrouve chez les négresses espagnoles : c'est un trait caractéristique de la nation, trait qu'elle communique à ce qui lui appartient. Telle négresse espagnole avec sa *mantilla* blanche, copie si parfaitement l'allure de sa maîtresse, que de loin et par derrière on y serait trompé. Les négresses françaises ont l'air plus enjoué, plus vif; mais elles sont en même temps trop *dégingandées*.

Nous voilà un peu loin, ce semble, des *tiendas de ropas?* Pas autant néanmoins qu'on le croirait d'abord. La plupart de ces femmes blanches qui ont passé sous nos yeux, et quelques-unes des noires y vont ou en viennent.

L'arrangement des *almacenes* ou magasins de fayences, porcelaines, cristaux, etc. flatte la vue autant peut-être que l'aspect des magasins de Paris les plus élégans.

J'ai déjà dit un mot des places publiques dans mes premières excursions. Outre le marché de la *Plaza Vieja*, il y en a un autre à côté de l'église de *Santo-Cristo*. Celui-ci abonde plus que l'autre en fruits. Pour tout le reste, le marché de la *Plaza Vieja* est mieux approvisionné.

J'ai observé que les *monteros*, ou paysans, qui viennent à ces marchés sont moins rustiques, ont une physionomie moins dure, un visage moins fatigué, si l'on peut dire, que la plupart de nos paysans de France.

Au milieu de la *Plaza Vieja* est une fontaine récemment construite, et qui n'est pas sans mérite : elle est consacrée à Ferdinand VII. Autour de la place règnent des portiques où sont établis les *barretilleros*, ou quincailliers : si ces gens-là ne descendent pas des juifs en ligne directe, ils sont faits pour en reproduire spontanément la race en Espagne : que l'inquisition y prenne garde ! Quelques belles maisons dominent ce marché ; du reste il n'est pas assez grand.

La place d'armes serait belle, si tout son pourtour était occupé par des édifices tels que le palais du Gouvernement et l'hôtel des Postes, lesquels à peine en remplissent le quart. Le palais du Gouvernement est bien nommé ; tout est là : le gouverneur, les gens de plume ou *scribanos*, les tribunaux, les prisons. On dit que le gouverneur est logé entre le paradis et l'enfer. Cet enfer se compose immanquablement des prisons, et peut-être aussi des *études* mena-

çantes où les gens de plume se partagent les dépouilles de la veuve, de l'orphelin et des sots. Ces antres de la chicane sont rangés sous le péristile et des deux côtés de la porte principale; quelques-uns même partagent, avec les écuries du Gouverneur, le rez-de-chaussée de la façade latérale qui regarde le nord.

A la façade latérale du sud, on voit la porte et l'escalier qui mènent à la *scribania del gobierno*, un corps-de-garde, le tribunal de police et l'entrée des prisons; le tout au rez-de-chaussée. Quand les membres du tribunal de police sont en fonction, une chaîne de fer tendue arrête les *volantes*, et leur fait prendre une autre route. Deux factionnaires sont placés à la porte, qui reste ouverte. Les passans ôtent leur chapeau, et quelques-uns deviennent auditeurs, non pas dans la salle, mais dans la rue. C'est ainsi que les jugemens sont publics.

De nombreux pigeons habitent les combles du palais. On les en voit sortir par des ouvertures pratiquées à dessein. C'est apparemment ce vaste colombier, séjour d'innocence, que les plaisans regardent comme le paradis du palais.

CHAPITRE XI.

Les Cafés. — L'Ave Maria.

Eu égard à la population, le nombre des cafés est bien petit. Il est telle ville en Europe qui, avec dix fois moins d'habitans, compte dix fois plus de ces lieux publics. Il n'y a d'ailleurs aucune guinguette hors de la ville.

Les cafés les plus fréquentés sont ceux de la *Paloma* et *del Comercio*. Le premier est le rendez-vous des Américains et de la plupart des navigateurs du nord; c'est un lieu très-décent, quoique sans décoration. Il se compose de deux parties, dont chacune a son entrée particulière. D'un côté, l'on trouve des tables de billard, et l'on vous sert des rafraîchissemens au comptoir; dans l'autre, on vous apporte du chocolat ou du café, et l'on est assis devant de longues tables d'acajou qui ont appartenu à quelque réfectoire de moines, et qui datent

peut-être des premiers temps de la colonie. Au demeurant, on y rencontre des visages honnêtes.

Mais vous sentez-vous le courage et la force d'attacher, pendant quelques momens, vos regards sur une réunion de figures toutes plus dégoûtantes, de physionomies toutes plus sinistres, d'habillemens tous plus sales ou plus déchirés? entrez au café *del Comercio*. Là, du matin au soir, on joue au loto; un petit garçon crie les numéros sortans, et met dans sa voix une espèce de psalmodie qui tient du moresque. On dirait d'un *marabout* * appelant les fidèles à la prière.

Dans une vaste cour et sous une tente immense règnent quantité de tables, devant lesquelles sont installés de nombreux misérables, travaillés par les remords ou par le besoin, et qui ont l'air d'avoir commis un crime ou de le méditer. Ils marquent sur leurs planchettes, avec un morceau de craie, ceux de leurs numéros que vient de proclamer le jeune interprête du Destin.

Mon ami B....., avec qui j'étais entré en ce

* Prêtre musulman.

lieu, me fit remarquer, à leur petit collet bleu liseré de blanc, quelques ecclésiastiques tenant une place dans cette sentine impure de tout ce que la Havane renferme d'êtres plus avilis.

Attenant à ce rendez-vous de réprouvés et dans sa dépendance, on trouve un salon que d'honnêtes gens fréquentent, parce qu'on y sert de bon café, chose rare en pays espagnol.

Le propriétaire actuel de l'établissement a fait en peu d'années une fortune considérable. Il possède tout vis-à-vis un superbe magasin de faïences et de cristaux, où peuvent se reposer sur les brillantes couleurs, sur les formes élégantes, sur les contours gracieux d'une nature morte, les imaginations délicates et tendres que vient d'ébranler, d'une manière si désagréable, le hideux spectacle des rebuts de la société.

Le café *del Léon d'Oro*, à la *Plaza de San-Francisco*, est le plus riant de tous; mais on le fréquente peu. C'est là que j'ai vu, pour la première fois, une suite de fort bonnes gravures représentant les faits principaux de la dernière guerre, ainsi que les portraits des plus illustres chefs qui ont dirigé les efforts de la nation, dans la mémorable lutte qu'elle a soutenue.

En général, les Espagnols n'aiment pas le café, cette liqueur, dont j'avoue n'avoir connu tout le mérite que dans la tasse d'un Musulman, d'une religieuse ou d'un Français créole. Les Espagnols n'estiment que leur chocolat, et ils le prennent chez eux, où il est bien meilleur que dans les lieux publics.

Un Espagnol ne sort guère de sa maison que pour aller à la messe, aux combats de taureaux ou au jeu ; encore peut-il se ruiner en famille.

Mais tandis que nous cheminons, mon ami et moi, portant un regard observateur sur les lieux, sur les hommes, sur les usages; tandis que l'un ou l'autre de nous remarque, par exemple, que, dans ce pays-ci, l'aspect des haillons, d'autant plus sales que d'origine ils furent blancs ou de couleur claire, est plus hideux qu'en Italie, en Provence, dont le peuple préfère des couleurs brunes ou tranchantes; tandis que mes yeux sont étonnés de voir des enfans de dix à douze ans sortir tout nus des maisons, abus plus commun encore, ainsi que bien d'autres, avant que la colonie fût ouverte aux étrangers; tandis enfin que nous faisons telle autre observation du genre de celles qu'on ramasse

dans les rues, et qu'on peut écrire sur les bornes, quand on veut tout écrire, voilà que se fait entendre le son grave et prolongé d'une cloche, répété bientôt par d'autres cloches. Tout le monde se met à prier dans les rues, dans les maisons, dans les boutiques, dans les cafés, tous les jeux sont suspendus, tous les *volantes* s'arrêtent. L'*Ave Maria* fini, on se souhaite les uns aux autres la *buena noche*, et le mouvement interrompu reprend son cours.

N'y a-t-il pas dans cet usage quelque chose de bien touchant, dis-je à B.....? Cette réunion de tous les cœurs, ces prières adressées, dans un même instant, par une grande population, au père commun de tous les hommes, cette suspension universelle des travaux, des jeux, des plaisirs, ce recueillement, ce silence absolu, tout cela n'est-il pas auguste et sublime? Au même son de cloche, les malheureux peuvent-ils ne pas se rappeler qu'ils ont un protecteur, les grands qu'ils ont un maître? Ceux qui courent après la fortune peuvent-ils ne pas élever leur pensée vers le Ciel, qui seul bénira leurs travaux? Celui qui vole aux plaisirs peut-il ne pas songer qu'ils passeront vite, ainsi que ce

Temps si borné pour nous, et dont le son de l'airain marque la fuite? Oui, tout cela est bien bon, et cet usage est vraiment religieux, me dit B.....; mais, ajouta-t-il en s'approchant davantage de mon oreille, gare aux coups de poignard, après l'*Ave Maria!*



CHAPITRE XII.

L'intérieur des maisons.

Au premier aspect, les maisons de la Havane m'avaient paru tant soit peu bizarres. Cette impression s'est affaiblie depuis ; et quoique les dehors, je parle en général, aient une apparence triste, l'intérieur n'est pas toujours déplaisant. Tout y est disposé pour donner à l'air une circulation facile, et pour obtenir beaucoup de fraîcheur. Quelques-unes de ces maisons n'ont point d'étages, mais presque toutes ont une cour appelée *Patio*, et un vestibule appelé *Zaguan*. Dans celles qui ont un ou deux étages, des péristiles, des galeries couvertes règnent sur les côtés d'une ou de plusieurs cours. Des colonnes, des arceaux d'une architecture souvent très-légère y font un assez bel effet.

Dans plusieurs maisons un petit jardin occupe le centre. Les présens que Flore a faits aux deux mondes y répandent leurs parfums suaves.

De jolis arbustes y réjouissent la vue. Il en est un surtout qui, par ses fleurs purpurines, surmontées de houpes, par son feuillage d'un beau vert, et légèrement découpé, mérite un culte particulier dans une petite enceinte, avec laquelle il se met parfaitement en harmonie; c'est la Poincillade.

J'ai vu quelquefois, avec une sorte de dépit, sur les murs environnans, des fleurs, des arbres, ouvrages de peintres grossiers, braver la présence de fleurs, d'arbustes charmans dont la nature elle-même a dessiné le feuillage, nuancé les couleurs et dirigé le port gracieux. On y voit aussi des héros de la Mythologie ou de l'Histoire. Passe encore pour les personnages mythologiques, grotesquement barbouillés; ils ne sont pas à côté des modèles, et les petits enfans, auxquels d'abord ils font peur, finissent par s'accoutumer à leur vue; mais les grands personnages historiques, soit anciens, soit modernes, pourquoi les présenter aux regards des jeunes gens sous des formes ridicules? Les véritables héros, ceux du moins qui, en contribuant à la gloire de leur patrie, n'ont pas été un obstacle à sa félicité, ne sont pas déjà trop

communs, pour qu'on déshonore si légèrement leurs vénérables images.

Toutes les cours, au reste, ne sont pas aussi propres que les font supposer des peintures, bonnes ou mauvaises. J'en ai vu d'une malpropreté horrible; véritables écuries d'Augias, leurs immondices datent d'aussi loin que les fondemens de la maison.

Dans les appartemens, point de tapisseries, mais des bordures en arabesques peintes sur le mur, et dont plusieurs sont de bon goût; point de cheminées, le climat en dispense; quelques portraits de famille, mais en petit nombre et modernes; quelques gravures, pour la plupart anglaises et coloriées.

Le goût pour les ameublemens de luxe n'est pas bien répandu. Les lits sont très-simples. Des cadres, la plupart sans matelas, avec une moustiquière plus ou moins élégamment drapée. On n'a de lit un peu plus riche que pour les noces et pour les couches. Des chaises, des canapés en bois, fabriqués dans l'Amérique septentrionale, et d'une forme légère, des glaces d'Angleterre communes et étroites, quelques lustres et des tapis, voilà ce qu'on trouve dans les plus beaux appartemens. Ajoutez-y un Calvaire ou une

Nativité que décorent d'abondantes fleurs en cannetille. Il m'a paru que l'une ou l'autre de ces représentations pieuses était un ornement obligé dans les maisons un peu apparentes. Les lieux publics même n'en sont pas dépourvus ; on les y voit entre la salle de bal et les tables fatales où l'aveugle déité des joueurs prononce ses arrêts. Au reste, les maisons de la Havane, qui se rapprochent beaucoup du genre oriental, ont aussi plus d'un rapport avec les maisons des anciens Grecs et Romains, pour qui se ménager du frais était un article important. On peut s'assurer de la ressemblance en lisant la description des maisons exhumées à Pompéii.

Les rues de la Havane ont toutes un nom, du moins je l'imagine ; mais ce nom n'est pas inscrit sur tous les coins, et les maisons étant assez uniformes, on a quelquefois, dans les premiers jours, beaucoup de peine à se reconnaître, quand la nuit vous surprend. Egaré dans les rues, on pense, malgré soi, à tant d'assassinats dont elles furent le théâtre ; mais le zèle de *Cienfuegos* vous rassure, de *Cienfuegos* qui souvent parcourt à pied la ville, à dessein de voir par lui-même si les surveillans sont à leur poste, et si les commissaires de quartier font leur devoir.

CHAPITRE XIII.

Détails historiques sur la Havane.

Nous avons jeté dans les chapitres précédens un coup d'œil général sur la capitale de l'île importante de Cuba. Ces premiers aperçus ne sont pas suffisans pour une cité où l'on compte aujourd'hui près de quatre-vingt-seize mille ames, pour une ville de guerre placée entre la démocratie ambitieuse des États-Unis et les insurrections de l'Amérique méridionale, pour un port de commerce qui peut devenir un jour l'Amsterdam du nouveau monde, pour une population singulièrement mêlée, où d'anciens usages, d'anciens dogmes, d'anciennes maximes de religion et de politique se trouvent en présence de principes nouveaux ; où l'esprit, les mœurs, les habitudes antiques sont heurtées chaque jour par un esprit, par des mœurs, par des habitudes étrangères ; où se font distinguer d'une manière

tranchante et l'ancien édifice moral qui tombe en ruine, et le tracé, les pierres d'attente de celui qu'on voudrait y substituer.

Le port de la Havane fut nommé dans l'origine *Puerto de Carenas*. On prétend que les vaisseaux venaient préférablement se radouber dans ce port, tant pour la sécurité qu'il présente, que pour un ruisseau de bitume ou de goudron minéral qui se trouvait au voisinage, et qu'on a depuis cherché en vain.

Un autre établissement avait été fait, le 25 juillet 1515, à la côte du Sud, sous le nom de *San-Cristoval de la Habana*. L'expédition de Fernand-Cortez y fut préparée, selon quelques historiens. La population de *San-Cristoval de la Habana* fut transférée, en 1519, avec son même nom, au port de Carenas, qui perdit le sien.

Le nom de *Habana* était celui de la province indienne où l'un et l'autre établissement furent formés. Les ignorans du pays assurent aux étrangers qu'une jeune Indienne engagea Colomb à débarquer, en lui criant : *Habana*. Et ils montrent en conséquence la statue de cette femme au sommet d'une campanille qui domine la caserne principale, dont l'entrée est sur la place

d'armes; ils ajoutent que la petite colonne aux armes de Castille, renfermée dans l'enceinte de cette même caserne, entre deux arbres antiques dont elle est ombragée, est un monument érigé à la gloire de Colomb. Mais il se trouve que Colomb n'a point débarqué en ce lieu; du moins plusieurs années après la découverte, le port n'était pas encore connu sous le nom de *Habana;* il se trouve aussi que la statue est celle de la Vierge, et que le monument en question sert à consacrer la place où fut célébrée la première messe, au pied d'un de ces arbres antiques. Cet arbre est connu dans les colonies françaises sous le nom de *Mapou.*

Ne parle-t-il pas au cœur du vrai philosophe un monument semblable? Ce végétal encore debout n'est-il pas pour un historien la plus respectable comme la plus touchante des antiquités?

La première église fut bâtie, non loin de là, sur le terrain où s'élève aujourd'hui le palais du gouverneur. Je dirais volontiers à l'étranger qui débarque : Saluez cet arbre vénérable, saluez-le par le souvenir des principes religieux dont votre enfance fut sans doute nourrie; vous penserez au Dieu qui jusqu'ici vous a protégé; vous pen-

serez à vos parens qui vous ont fait connaître sa puissance : vos premiers pas sur cette terre lointaine seront ainsi consacrés par un hommage religieux et par l'attendrissement de l'amour filial; mais gardez-vous néanmoins de trop vous attendrir; votre âme aura besoin de fermeté contre les perfidies d'un climat qui n'est point le vôtre.

Le motif qui fit transférer le premier établissement, fut l'insalubrité du point d'abord choisi. La découverte du nouveau canal de Bahama, faite en cette même année 1519, par le pilote *Alaminos*, chargé de porter à Charles-Quint les premières nouvelles des succès de Cortez, fut de bon augure pour la ville qui venait de naître. On pressentit dès les premiers jours toute son importance. Les vaisseaux qui se rendaient du Mexique en Europe, et bientôt après ceux qui étaient expédiés de Porto-Bello et de Carthagène en firent leur rendez-vous, et commencèrent à y verser beaucoup d'argent.

En 1536, les maisons de la Havane n'étaient construites qu'en bois, lorsque, se présentant tout-à-coup, un corsaire français menaça d'y mettre le feu, si on ne lui comptait sept cents

ducats sur-le-champ. La somme fut donnée, et le corsaire s'éloigna. Le même jour on voit entrer dans le port trois navires venant du Mexique. Ils mettent à terre leurs marchandises et vont à la poursuite du corsaire : mais telle fut, dit un historien, *la cobardia de los officiales* (la lâcheté des officiers), que le corsaire s'empara des trois navires espagnols. Après cet exploit, il revint à la Havane, et il exigea sept cents autres ducats.

Pour se garantir désormais de pareilles visites, les Havanais construisirent leurs maisons en pierre, et commencèrent à élever quelques fortifications. En 1584 fut bâti, par *J. B. Antoneli*, le fort *del Morro*, qu'on nomma d'abord de *los tres Reyes*. Celui de *San-Salvador de la Punta* est, je crois, de la même époque.

En 1735 il se forma une société particulière et privilégiée pour le commerce de la Havane, avec un fonds d'un million de piastres. Les directeurs malversèrent, et, après vingt-cinq ans d'existence, l'association succomba.

En 1762, arriva pour la Havane l'époque la plus mémorable de son histoire.



CHAPITRE XIV.

Siége et prise de la Havane par les Anglais.



On avait appris dans cette ville que les Anglais préparaient à la Jamaïque un armement considérable. *D. Juan de Prado Porto-Carrero*, Gouverneur et Capitaine-général, refusait de croire que ces préparatifs eussent pour but la place importante dont il répondait. Le lieutenant-général comte de *Superunda* et le maréchal-de-camp *D. Diego Tabarès*, se trouvaient fortuitement auprès de lui. Ils partageaient l'assurance funeste du Gouverneur. Aucune précaution ne fut prise. Deux ou trois mois s'étaient écoulés dans cette confiante et coupable inaction, lorsque, le 6 juin au matin, fut signalée au vent du *Morro* une flotte d'environ deux cent cinquante voiles que tout le monde, excepté le Gouverneur, ne put s'empêcher de prendre pour l'armement

annoncé. Don Juan prétendait, contre l'opinion universelle, que cette flotte n'avait été amenée que par occasion devant la Havane, et qu'elle cherchait à débouquer.

Cependant, soit curiosité, soit condescendance pour l'opinion et les alarmes de tous, le Gouverneur passa cette matinée du 6 juin au *Morro*, d'où il observa l'armée ennemie. Retourné à terre, il trouva la garnison sous les armes, d'après l'ordre donné par le lieutenant de Roi *D. Dionisio Soler*. Il désapprouva cette mesure; l'attribuant à un zèle déréglé, il fit rentrer les troupes dans leurs quartiers. Une telle conduite était plus alarmante encore que l'approche de l'ennemi. La consternation fut d'abord extrême. On pouvait sans calomnier le gouverneur, soupçonner quelque trahison.

Le courage des habitans ne fut point abattu. Ils se montrèrent dignes d'appartenir à cette nation espagnole qui ne paraît jamais plus grande qu'au moment où elle se trouve abandonnée à elle-même. Des milices furent organisées; mais il y avait peu d'armes à distribuer. Le colonel *D. Carlos Caro* avec trois mille hommes dont faisait partie le régiment d'Édimbourg, partit

pour les plages de *Coximar* et de *Bacuranao*, à l'Est du port. On garnit d'artillerie les hauteurs de la *Cabagna*.

Le système de défense n'était pas complet alors comme il l'est aujourd'hui. Ni la citadelle de la *Cabagna*, ni *le Fuerte Principe*, ni le fort d'*Atarès*, ni quelques autres forts moins considérables, qui se lient à ceux-là, n'étaient bâtis. L'entrée seule de la baie était défendue.

Le 7, après avoir démoli les deux petits forts de *Bacuranao* et de *Coximar*, les Anglais débarquèrent au nombre de huit à dix mille hommes, dont une partie s'empara le lendemain de *Guanabacoa*, ville assez peuplée, autrefois village indien, à une demi-lieue seulement de l'extrémité méridionale de la baie. Ce même jour on fit sortir de la Havane les religieux des deux sexes, les femmes, les enfans. Une escorte de cent hommes fut donnée aux religieuses. On mit le feu à toutes les maisons qui étaient hors des murs. Les trois vaisseaux de guerre le *Neptune*, l'*Europe* et l'*Asie* furent placés comme trois citadelles, et dans la position que leurs carcasses occupent encore aujourd'hui sous l'eau; devant eux s'étendit une chaîne de grosses pièces de

bois jointes par des anneaux de fer, et l'entrée du port fut ainsi fermée et défendue.

Le 9, par une précaution superflue et dont le résultat funeste subsiste encore, on coula à fond les vaisseaux le *Neptune* et l'*Europe*, et on le fit avec tant de précipitation que plusieurs matelots furent noyés. Le 11, l'*Asie* subit le même sort. On voulait, par ce moyen, fermer plus sûrement le port à l'armée navale de l'ennemi, et dans cette même journée du 11, ses troupes de terre se logèrent sur les hauteurs de la *Cabagna*, qui commandent et le *Morro*, et le port et la ville.

Du côté opposé, à une distance beaucoup plus considérable de la place, les approches de la *Lloma d'Arostegui* étaient gardées par le fort de la *Chorrera* que défendait vaillamment *D. Luis de Aguiar*, nommé colonel de milice. Mais les Anglais s'étant portés en force de ce côté, y rendirent toute défense inutile, et bientôt ils établirent leur camp principal sur le plateau d'*Arostegui*, d'où ils dominaient la campagne, et pouvaient couper la communication avec l'intérieur de l'île.

Cependant telle fut la valeur, l'audace, l'ac-

tivité des milices formées en troupes légères, que cette communication ne put être tout-à-fait interrompue, et que les assiégés reçurent non-seulement des secours en vivres, mais de nouveaux défenseurs.

Plusieurs chefs de partisans se faisaient distinguer. *D. Luis de Aguiar*, nommé plus haut, *D. Laureano Chacon*, et un autre, connu sous le nom de *Pepe Antonio*. Ce dernier était un de ces hommes qui, sortis des classes inférieures, se forment et grandissent dans le danger comme les vagues de la mer dans la tempête. Il était parvenu à la plus haute considération par son intrépidité heureuse; trois cents braves des plus audacieux le reconnaissaient pour leur chef; presque tous s'étaient armés aux dépens de l'ennemi.

Pepe Antonio se promettait de plus grands succès encore, lorsqu'il fut mandé par le colonel *Caro*, qui occupait *Jesus del monte*, poste important sur le chemin qui, en faisant un assez long circuit au Sud-Ouest de la baie, conduit de la Havane à *Guanabacoa*. Le colonel *Caro* priva *Pepe Antonio* de ses plus déterminés compagnons, et blâma ses entreprises, auxquelles

applaudissaient tous les citoyens. *Pepe*, si ferme quand il s'agissait de braver l'ennemi, ne put endurer des reproches qu'il ne méritait point, ni supporter l'impuissance où on le mettait de combattre pour sa patrie avec autant de zèle et d'ardeur qu'il l'avait fait jusqu'alors : au bout de cinq jours, ce bon patriote mourut de chagrin.

Cent quatre nègres esclaves, plus heureux que *Pepe Antonio*, furent affranchis au nom du Roi, et purent désormais combattre en hommes libres; ce fut la récompense d'un courage éprouvé dès les premiers jours, par *D. Luis de Aguiar* et par *D. Laureano Chacon*, plus capables sans doute que le colonel *Caro* d'apprécier des hommes valeureux.

Une grande faute fut commise dans le principe; on mit des officiers de marine à la tête des troupes de terre : à cette première faute sont imputées la plupart de celles qui suivirent.

Cependant les Anglais, quoique maîtres de la *Lloma d'Arostegui*, de *Guanabacoa* et des hauteurs de *Regla*, ne faisaient pas de progrès considérables. Les *Guérillas* les inquiétaient beaucoup, et leur armée, composée en grande partie de soldats venus de l'Amérique septen-

trionale, éprouvait de grandes pertes par la chaleur du climat et l'intempérie de la saison. Dix mille matelots, quatorze mille soldats, quatre mille nègres pionniers faisaient sa force au 6 juin; le 30 du même mois, dans une revue générale, on ne compta guère plus de sept mille hommes de troupes de terre encore existans.

Tous les efforts des Anglais se tournèrent alors contre le *Morro*. *D. Luis Vicente de Velasco*, dont la mémoire sera toujours chère aux patriotes havanais, avait été chargé de défendre cette forteresse. Long-temps ce brave homme combattit avec sa garnison derrière des brèches, au milieu des décombres; long-temps il déjoua l'acharnement et accrut le dépit des troupes assiégeantes. Le 1er juillet, le *Morro* fut battu par mer. La résistance infatigable de *Velasco* fut toujours la même. Enfin, blessé dangereusement, il se vit obligé de quitter un poste si glorieux pour lui. A peine l'eut-on transporté dans la ville, que les couleurs anglaises flottèrent sur les ruines qu'il avait si vaillamment défendues. Peu de jours après il mourut.

Cependant les Anglais se comportaient en vainqueurs insolens dans les lieux dont ils s'étaient

mis en possession. A *Guanabacoa*, à *San Miguel del Padron*, à *Santa Maria del Rosario*, ils avaient pillé les églises et pris aux particuliers tout ce qui avait pu être emporté à bord des vaisseaux. Le bruit de ces excès prolongeait la résistance des habitans de la Havane. Enfin il fallut succomber, et l'on capitula le 12 du mois d'août.

Le peuple ne pouvait s'accoutumer à ces visages ennemis. Dans les premières nuits qui suivirent la capitulation, plusieurs Anglais furent assassinés à coups de poignard. Le général fit publier que tout Espagnol qui serait rencontré dans les rues après le soleil couché serait pendu. La première soirée il y eut, dit-on, près de 150 bourgeois qui osèrent mépriser cet ordre, et qui portèrent la peine de leur imprudence. Le lendemain il y en eut encore, mais en moindre nombre; le surlendemain presque point. Ce qui déplaisait surtout aux Espagnols, c'était le refus des derniers sacremens fait à ces victimes des rigueurs militaires.

Le lieutenant colonel *Samuel Cleveland*, qui se disait commandant de l'artillerie de l'île de Cuba, s'arrogeant un droit sur les cloches, les fit demander à l'évêque *D. Pedro Agustin Morel*

de Santa-Cruz, ainsi qu'aux différens curés et supérieurs de couvens. On lui offrit mille piastres en compensation ; il en exigeait trente mille : une négociation difficultueuse s'engage. Enfin il se contente de mille piastres, qu'on est obligé, ou qu'on fait semblant d'emprunter.

La demande d'une église pour l'exercice du culte protestant fut un nouveau sujet de scandale et de douleur. L'église de *San-Francisco* fut cédée à cet effet. Bientôt le général anglais *Albemarle* demanda la liste de tous les bénéfices ecclésiastiques de l'île. L'évêque la refusa.

Dans les conférences qui eurent lieu à ce sujet, un officier anglais se comporta d'une manière insolente envers l'évêque. On sera peut-être curieux de voir comment ce dernier raconte lui-même le fait au duc d'*Albemarle*, dans une lettre qu'il lui écrivit, et dont voici la traduction.

« Muy segnor mio,

» Hier, entre quatre et cinq heures du soir, se présenta chez moi, de la part de V. E., une personne dont le nom, la qualité et la patrie me sont inconnus. Je sais seulement qu'il parle

espagnol, quoiqu'avec des tournures un peu étrangères, et qu'il porte des boucles d'oreilles d'or comme une femme. Je m'aperçus que dans la conversation il me traitait de *Usted* *. Je lui rappelai que j'avais droit à une qualification plus distinguée. Il me répondit qu'il me dirait toujours *Usted*. Réfléchissant alors que cet entêtement pouvait avoir pour cause le rang qu'il occupait, et pour lequel peut-être il attendait de moi la *Signoria*, je l'interrogeai là-dessus; il me répondit qu'il n'avait pas d'autre fonction que celle de tirer des bombes au nom de son souverain. Il poursuivit avec la même hauteur de paroles, et comme, en toute cette conduite, il a manqué de respect envers ma dignité, et qu'il mérite d'être puni, j'ai recours à V. E. pour qu'elle m'accorde la satisfaction à laquelle j'ai droit, etc. »

Cette lettre resta sans réponse.

L'évêque pourtant ne cessait pas d'opposer une résistance qui choquait l'orgueil des vainqueurs. Il fut exilé dans la Floride. La contribution à payer pour l'église fut portée à cent

* C'est le plus simple titre accordé par la politesse.

mille piastres, et celle qu'on imposa aux habitans fut de deux cent mille.

Le 6 juillet 1764, la Havane rentra au pouvoir de l'Espagne.

On prétend que le Gouverneur fut pendu à bord du vaisseau sur lequel il s'était embarqué pour aller rendre compte à la Cour de sa conduite. Il est certain du moins que des soupçons de trahison planent encore sur sa mémoire, et même certains membres alors existans, d'une famille très-distinguée, furent associés au sentiment d'animadversion qui s'est attaché au nom de *D. Juan de Prado Porto-Carrero.* Les habitans firent leur devoir; on ne peut pas en dire autant de tous les chefs. La joie des Havanais fut extrême quand le pavillon national flotta de nouveau sur leurs remparts, et que leur ville ne fut plus souillée par la présence des hérétiques.

Ils attribuèrent leur délivrance à l'intercession de la Vierge du Rosaire. Il y avait en effet quelque chose de miraculeux dans cet abandon d'une proie si belle et si importante.

Tous les ans, le 6 juillet, on célèbre, dans l'église de Santo-Domingo, la commémoration de cette heureuse délivrance. J'ai entendu,

en 1819, le sermon prononcé dans cette occasion solennelle. Il fut court, mérite assez général des sermons espagnols; mais il me sembla que, moine, orateur et Havanais, j'aurais dit bien autre chose. Je remarquai trop de réserve dans les invectives obligées dont je m'étais promis d'entendre l'explosion. Il est vrai que, tous les mois, le port de la Havane est visité par un vaisseau, une frégate ou une corvette anglaise. Il est vrai encore que, dans les solennités et pendant les octaves, les divers pavillons britanniques, les couleurs américaines, et je crois même les étendards turcs flottent sur les clochers, sur les tours des églises, et que le drapeau français y est proscrit. J'ai vu toutefois, à l'église de *San-Agustin*, un drapeau qui nous concerne un peu; on y a représenté le lion espagnol qui terrasse l'aigle. Cet emblême politique se retrouve sur quelques enseignes de *tiendas*.

Les plaies de la Havane étaient encore saignantes, quand le gouvernement espagnol, pour prémunir cette place contre les suites possibles d'un regret, se hâta de compléter le système de défense indiqué par la nature des lieux.

CHAPITRE XV.

Admission de nouveaux habitans. — Accroissement de prospérité. — D'où proviennent les grandes fortunes de la Havane.

Le commerce de la colonie fut ouvert dès 1765 à tous les sujets espagnols. Cette admission de nouveaux habitans dut amener quelque modification dans les mœurs publiques. Il se peut toutefois qu'elles n'en aient pas été plus corrompues. L'industrieux Biscayen, le Catalan probe et actif, l'infatigable Galicien, le laborieux et sage Asturien apportèrent des qualités louables. Ils avaient déposé bien d'autres germes tous ces navigateurs, la plupart Andalous, qui avaient séjourné plus ou moins de temps dans ce port, espèce de caravanserail pour toutes les flottes

qui allaient au Nouveau-Monde ou qui en retournaient.

Le besoin d'oublier les privations de toute sorte, qui sont le partage d'une navigation prolongée, un or toujours abondant pour des hommes qui ne ménagent pas leur existence, et à qui chaque voyage semble une vie renouvelée, l'influence d'un climat qui ne porte que trop à la volupté, toutes ces causes réunies firent de la Havane une moderne Cythère, placée au passage des longues navigations actuelles, comme l'ancienne patrie des plaisirs l'était à celui des longues navigations de ce temps-là.

Il faut avouer que la nature n'a pas été ingrate envers les Havanaises. Elles possèdent tous les charmes des Espagnoles, avec plus de vivacité peut-être dans l'esprit, et plus de saillies, plus de feu dans le langage; mais cette vivacité n'est pas en tout à leur avantage; elle donne à leur voix je ne sais quelles inflexions criardes, et un ton querelleur dont l'oreille est d'abord choquée. Malgré ce défaut, je conçois la renommée dont elles jouissent; je conçois qu'elles aient apparu à des Espagnols passionnés, comme ces nymphes marines amenées par l'imagination

voluptueuse du Camoëns au devant des compagnons de Gama; et que leur souvenir soit rappelé dans les chansons vulgaires qui trompent l'ennui et les peines du matelot exilé sur les vastes mers.

L'arrivée de nouveaux admirateurs dut augmenter, chez les femmes, le désir de plaire. Celles qui aspiraient au mariage préféraient un Européen laborieux à un Havanais nourri dans la paresse. Delà une jalousie invétérée entre deux classes rivales d'Espagnols, jalousie alimentée en même temps par quelques distinctions politiques.

Des sobriquets injurieux marquent la séparation, je dirais presque la division et la haine. Les Havanais donnent le nom de *Sicotudos* ou *Aciguatados* * aux Espagnols d'Europe; ceux-ci traitent les Havanais de mulâtres. C'est ainsi que, par les mêmes causes, l'Espagnol d'Europe est appelé *Gatchupino* dans le Mexique, tandis que le *Gatchupino* appelle à son tour *Guachinango* le créole du Mexique. Il était impossible que de

* Maigres, pâles. *Gatchupino* est une altération du mot mexicain *Catzopin*, qui signifie voleur, pillard. Les Péruviens disent dans le même sens *Tchapeton*. *Guachinango*, montagne du Mexique.

telles animosités restassent infécondes au milieu des révolutions qui ont eu lieu dans l'Amérique espagnole.

Nous avons vu la corruption des mœurs entrer dans la Havane avec les premières richesses. Une autre source de richesses et partant de corruption était dans son arsenal. L'argent consacré aux travaux circulait en même temps que les vices et les passions des employés et des marins. Une somme annuelle de sept cent mille piastres était assignée au chantier de la Havane; on y construisait à meilleur marché qu'en Europe. Cet avantage était dû aux bras des nègres, à l'abondance des cèdres. Les cèdres de la Havane étaient mis en œuvre, même à Cadix. L'île de Cuba en contient encore beaucoup dans l'intérieur, quoique bien des gens, sur l'aspect des côtes, la croient épuisée.

Dans ce temps la Havane tirait presque tous ses vivres de son propre sol. L'usage économique de la cassave y était encore général, et le boulanger *Chaves*, après avoir commencé à vendre du pain français dans les rues, n'avait pas encore acquis des millions, qui ont procuré à ses descendans un titre de Castille, sous la dénomina-

tion de *Visconde de Casa-Chaves*. Cependant la Havane, qui ne tirait presque rien du dehors, mettait à contribution, par son sucre, le Mexique, le Pérou, la Plata et l'Espagne. Aussi les terres dont elle est environnée, et qui ne sont pas à beaucoup près les meilleures de l'île, acquirent-elles en peu de temps une valeur considérable.

D'autres circonstances contribuaient à cette cherté progressive des terres. L'administration de la marine s'opposait à ce qu'on mît en culture les lieux où abondaient les arbres dont elle pouvait un jour tirer parti. La prédilection des premiers Espagnols d'Amérique pour l'éducation des troupeaux, rétrécissait le théâtre de l'agriculture proprement dite. D'autre part, adoptant, dès les premiers jours de la colonie, la forme circulaire dans la délimitation des terres, on avait prétendu fixer la mesure des *hatos* et des *corrales*, en assignant à ceux-là deux lieues, et aux autres une lieue de rayon tout autour d'un point qu'on prenait pour centre. Une méthode si défectueuse avait donné lieu à beaucoup de procès. Elle en occasionne encore; et il est très-difficile d'acheter une terre qui soit tout à fait libre de litige : celles qui jouissent d'un

bonheur si rare, ne sauraient être en conséquence trop chèrement payées.

Maintenant si l'on veut se faire l'idée de l'augmentation survenue, au voisinage de la Havane, dans le prix des terres à pâturage converties en terres à labour, qu'on fasse le calcul suivant :

Un *hato* complet renferme dans sa circonférence plus de mille six cents *caballerias*, à trente-trois acres par *caballeria*, ou soit trente-quatre mille neuf cent soixante-neuf toises carrées. Le *corral* en renferme plus de quatre cents. La *caballeria* de terre en pâturage vaut de dix à vingt-cinq piastres; mise en labour son plus bas prix est de trois cents piastres, en sorte qu'un *hato* qui représentait tout au plus un capital de quarante mille piastres, en vaut plus de quatre cent quatre-vingt mille dans son nouvel état; et qu'un *corral*, primitivement évalué à dix mille piastres tout au plus, s'élève, par la même cause, à cent vingt mille. Il en est de même des emplacemens à bâtir. Telle *caballeria* dans le voisinage des faubourgs peut donner, par sa division en *solares*, une valeur de quatre-vingt-cinq mille piastres; et les richesses de plusieurs couvens

proviennent du prix auquel se sont élevés les terrains qu'on leur avait donnés dans l'origine. Presque toutes les maisons de la ville sont grevées d'une redevance envers quelque monastère.

C'est, pour le dire en passant, de ces concessions primitives de terrains qu'est résulté le privilége dont jouissent plusieurs propriétaires et tous les couvens d'empêcher qu'on élève autour d'eux des maisons au-delà d'une certaine hauteur; privilége assez précieux dans une ville où la circulation de l'air ne saurait jamais être assez libre.

Les considérations précédentes feront paraître moins extraordinaires les fortunes immenses de certaines familles havanaises. La sobriété des Espagnols, le peu de recherche et de luxe qu'on remarque dans leurs demeures et dans leurs ameublemens, une balance de commerce toute favorable aux produits de l'agriculture, auraient fini par concentrer en un petit nombre de mains des richesses égales à celles des Rois, si les profusions du libertinage, la fureur des procès et celle du jeu n'apportaient dans les fortunes cette instabilité nécessaire dont une morale sévère voudrait avoir obligation à d'autres moyens, qui peut-être ne sauraient se trouver.

CHAPITRE XVI.

Des Moines.

Après avoir montré les sources diverses de l'opulence havanaise, nous allons passer aux moines, sans que la transition paraisse trop brusque. On sait bien que les pays pauvres n'ont pas d'aimant pour eux.

B...... pouvant compter enfin sur la place qu'on lui avait promise, et devant, sous peu de jours, partir pour *Guañajay*, nous résolûmes de mettre à profit le peu de temps que nous avions encore à passer ensemble, et nous visitâmes de nouveau des lieux plus ou moins intéressans sur lesquels jusqu'alors nous n'avions jeté que des regards furtifs.

Nous retournâmes, par exemple, à *San-Francisco*, malgré l'horreur que ce couvent m'inspirait, et dont bientôt je ferai connaître la cause. Une espèce de mappe-monde, dont l'objet n'est

pas de faire connaître la géographie, mais d'étaler aux yeux les accroissemens et la gloire de l'ordre séraphique, nous avait frappés dans une première visite. Toutes les régions où cet ordre compte ou a compté quelque établissement sont enlacées par le cordon du saint fondateur. Presque tout le globe terrestre est ainsi embrassé. Différens cartouches enferment le récit des exploits de l'ordre, et ses principaux titres à l'admiration des fidèles. On y lit, entre autres choses, un relevé curieux des confesseurs, des martyrs, des docteurs, des évêques, des patriarches, des papes, des Rois même et des Empereurs qu'il a donnés au monde. Ce n'est pas tout. Il est sorti de son sein fécond vingt mille cinq cents écrivains, bien comptés sans doute, oui vingt mille cinq cents écrivains : c'est pour mieux nous assurer du nombre que nous sommes retournés au cloître. Les mots dont se compose le dictionnaire de notre langue sont à peine deux fois plus nombreux. Quelle biographie à faire !

Si l'on considère que ce relevé date d'un siècle environ, et que la démangeaison d'écrire a dû faire quelque ravage parmi nos moines

dans ce laps de temps, l'imagination confondue reculera devant cette horde prodigieuse. Il faudrait maintenant savoir combien de cette foule immense il reste d'hommes connus; il s'agirait en outre de fixer le sens attaché par les bons pères au titre d'écrivain.

Le couvent de *Belen* passe pour le plus riche. Il possède des sucreries considérables. Son local en ville est très-vaste, mais l'église est très-petite; elle n'est pas tout à fait aussi grande que le réfectoire. Une faible portion des revenus est employée à l'entretien d'un petit hôpital où les convalescens, au sortir des autres hospices, peuvent rester cinq jours. B...... me disait : Cela est bien; mais où va le restant des revenus?

Je préférais le couvent de Santo-Domingo. Il y a dans ce monastère des hommes remarquables par leur savoir. Dans l'émeute qui eut lieu en 1809 contre les Français établis à Cuba, les Dominicains arrachèrent plusieurs de nos compatriotes des mains de la populace. La conduite des Franciscains fut bien différente. On prétend même qu'ils demandèrent au Gouverneur le massacre général de ces infortunés, presque tous réfugiés de Saint-Domingue, et à

qui la colonie, comme nous le verrons par la suite, a dû son plus grand accroissement. Quand cette particularité me fut connue, le couvent des Franciscains comme leur habit me devint odieux.

Les Capucins ne sont établis à la Havane que depuis l'année 1784. Ils occupent le couvent de *San-Felipe*, originairement fondé pour les Servites. Les Capucins sont respectés à cause de la régularité de leur conduite, et du zèle avec lequel ils tournent à l'avantage du public leurs obligations spirituelles. Ce sont eux qui font le plus de bonnes œuvres; mais ils sont en petit nombre. Leur vie laborieuse a vraisemblablement peu d'attrait.

Les Franciscains recueillaient autrefois, par leurs quêtes, d'abondantes moissons, que leur popularité avait semées. Il n'en est pas tout-à-fait ainsi aujourd'hui. Le refroidissement des fidèles à leur égard provient, à ce qu'on assure, des excessives et scandaleuses dépenses où les entraîna le désir de signaler leur joie en 1814: leurs fêtes parurent trop éclatantes pour un ordre mendiant. On parle surtout d'un feu d'artifice extraordinaire où, entre autres bizarreries, des anges p....... du feu.

Outre les quêteurs des ordres mendians, il y a plusieurs ermites qui quêtent pour leur compte particulier. B..... me faisait quelquefois remarquer, dans une *pulperia* en face de notre demeure, des frères quêteurs, moines ou ermites, qui se réunissaient pour boire ensemble ou la *magnana* ou *las once*, c'est-à-dire, le coup du matin, ou celui de onze heures.

Les officiers de la garnison pour la plupart sont logés dans ceux des couvens de moines qu'on trouve assez grands pour recevoir de nouveaux hôtes. On raconte qu'un nocturne combat eut lieu, il y a quelques années, dans le couvent de *San-Francisco*, à l'occasion de certain fruit défendu, que les officiers ou les moines auraient introduit, et dont la possession fut bravement disputée; mais B..... pense que les détails de ce combat sont au moins exagérés.

Le couvent de *Nuestra Segnora de la Merced* fut fondé en 1746. Les religieux de cet ordre, à la Havane, passent pour les moins austères; des fonds destinés primitivement au rachat des captifs, au lieu de prendre la route d'Alger, vont à Corinthe.

Un tableau est affiché dans l'église, sur lequel

sont inscrits les noms des esclaves français qui firent partie de la dernière procession de captifs qu'on ait vue à Marseille. Ce fut je crois en 1784 ou 85. J'ai fait sur cette liste une remarque singulière; c'est que la plupart des esclaves rachetés avaient pour lieu de naissance des villages très-obscurs, pour ne pas dire inconnus, de l'intérieur du royaume.

A côté de cette liste, à laquelle les PP. de la Merci espagnols, qui n'ont pas été supprimés comme les nôtres, n'ont pas jugé à propos de donner une suite, on voit la représentation d'un miracle arrivé *en el sitio de la Vega*, dans l'île de Santo-Domingo. Christophe Colomb avait en ce lieu planté une croix. Le 2 mai 1492 *, la Vierge de la Merced, tenant son fils dans ses bras, apparut sur une des branches. Les Indiens accoururent et tirèrent des flèches contre la Vierge. Mais ces flèches respectueuses rejaillirent sur eux, de manière que plusieurs en furent tués. La vue de ce miracle inspira une grande confiance aux Espagnols, qui, le même

* Le 2 mai 1492, l'Amérique n'avait pas encore été découverte; il y a erreur dans la légende du tableau.

jour, remportèrent une victoire signalée sur les infidèles.

A propos d'Indiens, j'ai vu dans quelques églises des hommes de cette race infortunée représentés, soit en bois, soit sur toile, aux pieds de saint François Xavier, qu'ils invoquent. Il paraît pourtant que la protection de l'apôtre des Indes ne leur a été utile ni à Santo-Domingo, ni dans l'île de Cuba. Les nègres n'ont pas de patron particulier, je crois, à moins qu'ils n'aient choisi le Saint-Esprit, dont leur milice célèbre la fête dans l'église de ce nom. J'ai vu pourtant à *San-Agustin* une *Nuestra Segnora de la Candelaria* toute noire. Cela doit flatter un peu les négresses. Notre-Dame d'Atocha * de Madrid, ainsi que plusieurs autres Madones en Espagne et en Italie, sont aussi toutes noires.

---

* *Atocha* signifie genêt.





CHAPITRE XVII.

La Fête de St-Thomas-d'Aquin, ou des Docteurs. — Encore un mot sur les moines.

Le 7 mars, nous entrons par hasard, B...... et moi, dans l'église de Santo-Domingo. Nous voyons des apprêts. Des tapis sont étendus entre les stalles, vers le maître-autel. Sur ces tapis sont des carreaux de velours, et sur une partie des stalles, des draperies de soie. On attend d'illustres personnages. A côté du maître-autel s'élevait l'Ange de l'école, Saint Thomas, dont l'église en ce jour célébrait la fête. Nous nous asséyons au bout d'une des stalles, près de la porte. Des moines de différens ordres arrivent, tombent lestement à genoux, dépêchent quelques prières, font coup sur coup des signes de croix avec grâce et prestesse, s'asséyent et jasent.

Les *frères chapeaux* sont relégués au bas bout ; ils parlent moins, ils montrent moins de suffisance; leur physionomie annonce même moins d'esprit. De jeunes dames entrent avec dignité ; des femmes de couleur avec prétention. Les moines lorgnent, se parlent à l'oreille, sourient, font des mines; et moi, pauvre chrétien de France, je demeure tout confondu. B....., lui, paraît être moins indigné qu'amusé de ce spectacle. Jamais je n'avais si bien conçu l'idée d'un moine égrillard. Quels yeux licencieux ! Quelles faces de prospérité ! Quel oubli des peines du monde, et probablement des joies du Ciel, sur ces heureuses physionomies ! Quelle santé florissante ! Quel sourire malin !

Précédés de deux massiers, les docteurs de l'Université paraissent. Les bonnets sont posés à terre à côté des carreaux de velours. On fait une petite prière, on s'installe sur la soie et l'on cause. Il faut dire toutefois que cet air de dissipation, qui formait un contraste si choquant avec la sainteté du lieu et l'austérité du costume, allait en se réformant des dernières places aux premières, et que les dignitaires du corps étaient à peu près aussi graves que nos docteurs de

France. Après l'évangile, un docteur en théologie quitte sa place, monte en chaire, et commence un sermon qui m'a paru d'un style élégant et fleuri. En général, les prédicateurs espagnols débitent avec une aisance, avec une rondeur que les nôtres n'ont pas toujours. A peine le prédicateur a-t-il souhaité la gloire éternelle, que tous ces moines défilent et laissent là le service divin. Les uns vont à la rue, les autres passent dans le cloître à côté de l'église, et se mettent à causer ou à fumer. Les docteurs restent seuls. Venir à une cérémonie religieuse, me dit B....., pour n'entendre que le sermon, c'est imiter un peu trop notre coutume italienne, de n'aller à l'Opéra que pour quelques ariettes.

Je voudrais n'avoir plus à faire connaître tout ce qui a blessé les idées religieuses que mon enfance puisa dans une éducation sévère. Pour n'avoir pas osé aborder de front cette question tranchante : Qu'est-ce que la religion dans ce pays-ci?.... j'ai fait, qu'on me pardonne cette comparaison, comme les jeunes filles qui laissent échapper, par de petits aveux partiels, ce qu'elles n'ont pas le courage d'avouer tout d'un coup. Le 27 août, il y avait *jubileo* à *San-*

Agustin. Tandis qu'à l'église on chantait les hymnes du Seigneur, je vis dans une salle même du couvent, à côté de l'entrée des tribunes, bourgeois et moines assis autour d'une grande table et se livrant à des jeux de hasard. A l'église m'attendait un autre sujet de scandale. Un nègre, sans bas ni souliers, ayant des culottes courtes et un habit à longue taille, formait, par son accoutrement, ses gestes et ses grimaces, la caricature la plus bouffonne. On le voyait toujours sur la même ligne que les prêtres, même quand ils montaient à l'autel au nombre de douze environ; car les autels sont fort larges, comme je crois l'avoir dit. Il leur parlait, les poussait même quelquefois, et les prenait par le bras, faisait signe tantôt aux musiciens, tantôt aux célébrans, comme un maître de cérémonies, et s'essuyait à chaque instant le front. Les assistans, les prêtres riaient et le laissaient faire. C'était un fou; d'après quelques autres exemples, il m'a paru que les Espagnols, ainsi que les Musulmans, ont beaucoup de respect pour les imbécilles et pour les fous.

Il paraît aussi qu'ils ont pour les moineaux autant d'égards que les Turcs en ont pour les

tourterelles. Des moineaux ont établi leur domicile dans l'église de Santo-Domingo. C'est un gazouillement continu qui pourtant ne choque point : il n'est pas scandaleux comme celui des moines.

Il faut pourtant que les fous soient Espagnols, pour qu'on les tolère; car il est fou aussi ce pauvre marquis de......., jadis possesseur d'une fortune immense à Saint-Domingue, et qui se montre quelquefois dans les rues de la Havane avec un vieux chapeau à plumes blanches, une épée de bois, un ceinturon de corde, et le reste du costume à l'avenant. Il est à la connaissance de tout le monde que ses malheurs lui ont fait perdre la raison. Toutefois, pour avoir commis je ne sais quelle incongruité dans une église, on l'a tenu dans un cachot plus de sept à huit mois; et il n'a fallu rien moins que la volonté ferme de l'Évêque pour le faire élargir. Mais le pauvre marquis de...... est Français.

Je crois que les indiscrétions dont, en pays étranger, quelques-uns de nos compatriotes se rendent coupables, tiennent beaucoup à la révolution qu'opère en eux le souvenir de ce qu'ils ont vu dans leur patrie, opposé aux spectacles

qui les frappent ailleurs. Nos humeurs sont légères, mais notre religion est grave, nos prêtres sont décens, et les pratiques du culte seraient irréprochables sans l'importunité des loueuses de chaises, et l'insolente hallebarde des suisses. Parmi nous, ceux qui appartiennent au service des autels, du moins dans l'âge présent, alors même qu'ils rapprochent le plus leur costume de l'habillement bourgeois, conservent des dehors austères qui les distinguent des autres citoyens; les ecclésiastiques espagnols, à quelques exceptions près, sont les hommes les plus alertes, les plus gais, les plus joviaux de leur nation. A la bonne heure; mais dans les temples même, cela passe les bornes. Peut-être en se montrant si familiers avec Dieu, veulent-ils faire accroire qu'ils sont en grande faveur auprès de lui.

CHAPITRE XVIII.

Les Combats de taureaux. — Les Caballitos. — Le Théâtre.

Je n'ai pas encore parlé des combats de taureaux, ni du théâtre. Les auteurs qui ont écrit sur l'Espagne s'étendent assez là-dessus. Je bornerai ce que je dois en dire à la citation de quelques faits, de quelques circonstances particulières. Ceux qui n'ont jamais vu de combats de taureaux, ou qui n'ont pu surmonter le premier mouvement d'horreur qu'un spectacle de ce genre excite, ne se font pas l'idée de l'intérêt si vif que d'autres personnes y prennent. Cet intérêt pourtant n'est point factice; la passion qui entraîne toute cette multitude avide de contempler des jeux cruels n'est que trop réelle.

Il y a des scènes variées dans ces combats, des alternatives piquantes, des convulsions d'espé–

rance et de crainte. Le taureau est plus ou moins hardi, plus ou moins irrité; ceux qui l'attaquent sont plus ou moins adroits, plus ou moins courageux. Cela donne des émotions qui se succèdent avec une vivacité quelquefois enivrante. Alors on se passionne ou pour le taureau ou pour l'homme indifféremment. Un *torero* se trouvait en danger; un spectateur dit à côté de moi: je donnerais volontiers quatre piastres pour que le taureau tuât cet homme.

Et cependant la France méridionale voit dans quelques-unes de ses villes, à Nîmes principalement, se livrer des combats de taureaux! Qu'on s'étonne après cela des actes de férocité qui, de temps en temps, viennent nous glacer d'horreur dans les récits de notre histoire! Mais ces jeux barbares sont bien loin d'avoir chez nous la pompe que les Espagnols leur donnent: on n'y trouve pas ces costumes des temps chevaleresques, ces palefrois au harnais si riche, ces *banderillas*, ou stilets garnis de banderoles, dont le cou d'un pauvre animal est bientôt magnifiquement lardé; cette musique guerrière, ces salves de mousqueterie qui rendent hommage aux vainqueurs, ce magistrat des plus éminens qui pré-

side aux jeux, ce vaste cirque, cette affluence de belles dames, à qui l'on procure la facilité d'entendre les jurons le plus énergiquement obcènes, les plus dégoûtans dont puisse s'aviser, dans la chaleur des combats, la grossièreté des spectateurs et celle des *toreros*. Je ne conseillerais pourtant pas au gouvernement espagnol d'abolir, du moins à la Havane, ce genre de spectacle. Une révolution le ferait repentir de sa témérité.

On a proposé depuis peu de consacrer le produit de seize *fonciones* ou exercices de *toros* à l'érection d'une statue équestre de Ferdinand VII. Un particulier a offert 16,000 piastres pour le privilége des seize *fonciones*, à une par mois.

Avant de quitter la *Plaza de los toros*, entrons aux *caballitos*. Là, des écuyers et des sauteurs, la plupart Français, montrent leur savoir faire aux Espagnols, qui aiment beaucoup et les sauts périlleux, et les tours de force, et les jeux équestres. Pour exciter davantage leur curiosité, on exécute quelquefois des pantomimes tragiques où les têtes volent, où le sang jaillit avec un art dont l'escamotage fait tous les frais, mais qui n'en est pas moins déplorable. De pareils jeux

se font aussi en France, et ils procurent beaucoup d'argent à ceux qui les donnent.

Mais vîte, éloignons-nous de ces écoles d'insensibilité, de cruauté; craignons de prendre goût à ces représentations odieuses qui fournissent au philosophe observateur l'occasion de découvrir avec effroi, dans un coin du cœur humain, je ne sais quels germes de barbarie toujours prêts à pousser, quand le jour des grandes convulsions arrive. Cherchons, sur une scène différente, un aliment à ce besoin d'émotions vives qui se fait sentir à tous : là, du moins, et surtout aujourd'hui, ce besoin si impérieux ne sera point satisfait au préjudice des sentimens humains, s'il ne l'est pas toujours au profit d'une morale bien saine et bien pure.

Les pièces de l'ancien théâtre espagnol sont peu goûtées de nos jours. On s'attache de préférence aux traductions ou imitations de nos meilleurs opéra comiques modernes. Les Espagnols, comme tous les peuples méridionaux, sont très-sensibles aux impressions de la musique, et les oreilles havanaises se plaisent particulièrement aux chants de la *Segnora Gallina*.

L'exécution des ballets a ce degré de mérite

auquel on doit s'attendre chez un peuple qui a porté si loin dans la danse l'art de varier les attitudes les plus voluptueuses et l'expression des sentimens les moins équivoques. J'ai lu quelque part que le *fandango* avait été importé de la Havane en Espagne. Je crois plutôt que cette danse est d'origine africaine. Elle ressemble beaucoup pour le fond aux danses des nègres. La différence est dans la broderie que la civilisation ou, si l'on veut, la corruption a introduite.

Les étrangers qui savent la langue verront jouer avec plaisir quelques-unes de ces petites pièces qu'on nomme *saynetes*, mot qui proprement veut dire friandises. Ce sont des tableaux assez piquans de la vie domestique; c'est l'expression assez fidèle des habitudes sociales en Espagne.

A titre de Français et de Provençal, je n'ai pas appris avec indifférence que peu de mois avant mon arrivée, une troupe venue de la Nouvelle-Orléans avait joué *les Templiers*. Cette tragédie, faite pour les grandes âmes, avait produit une vive sensation.

L'intrigue est venue depuis arrêter la troupe française dans ses rapides succès. Nos compa-

triotes ont dû abdiquer la gloire de charmer une ville où la passion pour nos spectacles allait devenir contagieuse, et balancer peut-être l'ascendant des *fonciones de toros*, ce qui certainement eût été le plus grand des triomphes.

Au reste, des Anglo-Américains m'ont avoué que le théâtre de la Havane est de beaucoup supérieur à tous ceux des États-Unis, tant pour l'édifice, dont l'intérieur est assez bien distribué, que pour les acteurs et la musique.



CHAPITRE XIX.

Les Baracones ou Négreries.

J'ai dit un mot des *baracones*, ou plutôt j'ai indiqué leur position. Ils occupent un terrain assez considérable. On les avait construits pour les troupes destinées à reprendre Pensacola, il y a quarante ans. Ils ont coûté au Roi quatre millions ; on les ferait aujourd'hui pour cinq cent mille francs, tels du moins qu'ils étaient dans l'origine. On m'a dit que quelques-uns des entrepreneurs étaient encore en prison au *Morro*. En France, ils brilleraient au moins parmi les électeurs de leur département.

Ainsi des espèces de casernes destinées d'abord à loger des soldats, sont devenues des prisons où l'on renferme les troupeaux de nègres, à mesure qu'on les débarque, et en attendant qu'ils soient vendus.

Ces prisons se composent ainsi : une grande

pièce couverte en chaume et séparée en plusieurs compartimens. Dans le premier sont établis les employés ou geoliers; celui qui vient immédiatement après est réservé pour les femmes esclaves : le fond est pour les hommes. Une grande cour en glacis communique par plusieurs issues avec la pièce couverte, et, dans un coin de cette cour, se voient un ou plusieurs appentis, destinés soit pour la cuisine, soit à d'autres fins. Des lits de camp, élevés à un pied de terre, règnent des deux côtés de la pièce couverte, qui est comme le dortoir des esclaves. Le jour, à moins que le temps ne le permette pas, on les fait passer dans la cour. Des tentes les mettent à couvert du soleil; des bancs de bois ou de pierre sont disposés le long des murs, et le glacis est en cul de chaudière, avec une crapaudine, pour faciliter l'écoulement et l'absorption des eaux pluviales.

Si, en embarquant les malheureux nègres, on les reçut à peu près comme des ballots de coton ou de poivre; si, durant la traversée, on les traita comme une cargaison de pommes ou d'oranges, que l'on jette à la mer quand elles sont gâtées, et dont le déchet, plus ou moins consi-

dérable, fait le sort de la spéculation, dans l'intervalle de temps qui s'écoule entre le débarquement et la vente, on les considère du moins comme des êtres infortunés.

Il faut dire, à la louange du gouvernement espagnol, que, sous ses yeux, on n'oserait violer jusqu'à certain point les sentimens de l'humanité dans le traitement des esclaves. On n'en dirait pas autant de toutes les autres administrations européennes en Amérique.

Les négreries sont au nombre de treize. On peut les visiter, excepté pendant les heures de repos. La nourriture qu'on donne aux esclaves m'a paru saine et assez abondante. On a soin de les faire souvent chanter, danser ou se promener en cadence. Le matin, nègres et négresses de chaque *baracone* se baignent à la mer, qui est tout auprès. Quoique les deux sexes soient nus, rien ne se passe contre la décence. Quiconque a vu la Vénus de Médicis n'a qu'à se rappeler la pose de cette belle statue, dont la nudité ne blesse point la pudeur. J'avais cru apercevoir autrefois quelque recherche, et dans cette pose et dans le placement de la main. Je me trompais. La plupart des négresses nues prennent cette pose,

et tiennent leur main de la même manière, j'ai presque dit avec la même grâce.

Au sortir de l'eau, chacun reprend son pagne ou mouchoir, seul vêtement obligé, tant que l'esclave n'est pas vendu. Quelques-uns doivent à la générosité, soit de quelque matelot, soit du marchand ou du capitaine, un autre mouchoir dont ils se font un turban, ou qu'ils portent en écharpe. Des marchands plus généreux encore font donner à tous les nègres de leur cargaison une couverture de laine.

On appelle nègre *bosale* celui qui est récemment arrivé d'Afrique, et qui ne parle pas encore la langue de son maître. Un nègre né en Afrique, mais qui parle déjà la langue de sa nouvelle patrie, si tant est que l'esclave ait une patrie, et qui sait exercer le métier auquel on l'a destiné, prend le titre de *ladino*, plus noble que celui de *bosale*, mais bien moins que celui de *criollo*, dont les Français ont fait leur mot de créole, et qui se donne aux enfans d'origine européenne ou africaine, nés en Amérique.

Un colon qui visite les parcs à nègres, examine d'abord si les hommes sont vigoureux, s'ils sont jeunes et de bonne race. B..... et moi,

qui n'avions pas d'habitation à faire exploiter pour notre compte, nous étions curieux de trouver quelque femme passable : *passable* n'était pourtant plus le mot pour B....., mais il l'était encore pour moi. Je ne pouvais pas m'imaginer qu'une femme pût être si noire et pourtant jolie. Par quelle transition suis-je arrivé depuis à une opinion plus juste? Il ne m'est guère facile de débrouiller cela : je dirai seulement que dans ces fortes passions excitées quelquefois chez des blancs par des africaines, par de pauvres femmes esclaves, il entre beaucoup de pitié. D'ailleurs la surprise qu'on doit éprouver en trouvant quelquefois un cœur très-sensible, sous cette enveloppe d'abord repoussante, une pureté de formes et de contours assez générale, des traits qui ne sont pas aussi communément laids qu'on se le figure en Europe, tout cela joint au noble désir de venger une infortunée des outrages de la fortune, ne peut-il point servir d'excuse auprès des dames européennes qui trouveraient inconcevable, bizarre, injurieuse, l'indulgence de certains blancs pour la peau noire. J'ai dit auprès des dames européennes, car celles qui vivent en Amérique sont inexorables sur ce point.

On s'est fait en Europe un type banal de la race africaine, et depuis les gens du monde les plus ignorans jusqu'aux disciples de Lavater les plus subtils, on se représente tout animal noir de notre espèce avec un nez épaté, de grosses lèvres, des jambes grêles et mal tournées, de vilains pieds, et un angle facial très-obtus, signe certain de stupidité native. Eh bien, tous les nègres n'ont pas le nez épaté, ni des lèvres si épaisses; presque tous ont la jambe comme nous, quand l'excès du travail et de la misère n'a pas réduit leur corps aux formes d'un squelette; il est même des femmes qui, par la petitesse de leur pied, feraient envie à plus d'une Française, et bien certainement c'est la nature toute seule, ce n'est pas la gêne de la chaussure qui leur a fait ce petit pied-là! Ainsi tomberait cette injure de *pied-plat* qui dut s'appliquer dans l'origine à ces parvenus des deux sexes qui, ayant le pied un peu gros, étaient supposés avoir marché long-temps sans souliers. A l'égard de l'angle facial, je ne sais comment il est arrivé que la nation chez qui cet angle est le plus obtus, la nation congo, soit précisément celle où l'on trouve le plus d'individus capables d'en

remontrer même aux tireurs si pénétrans, si ingénieux d'angles faciaux.

A moins qu'un nègre à vendre ne soit trop malade, on ne souffre pas qu'il se dispense de chanter et de danser avec ses compagnons d'infortune. Il faut bien que les acheteurs soient un peu trompés, s'il est possible, sur la qualité de la marchandise. Un marchand d'esclaves serait-il plus scrupuleux qu'un marchand de draps? Les deux sexes dansent et chantent séparément. Les danses des hommes sont assez insignifiantes: quelques-unes même ne sont que des promenades. Il en est d'autres qui m'ont paru avoir soit un caractère guerrier, soit un caractère religieux. Séparés des femmes, ces pauvres nègres n'ont pas l'air d'être bien inspirés. Leurs compagnes, au contraire, dans leurs yeux, dans le son de leur voix, dans leurs gestes et leurs pas, dans leurs attitudes variées ne respirent que la volupté, semblent ne connaître de culte que celui de l'Amour. Au défaut d'hommes, elles s'en distribuent le rôle, et c'est par elles qu'on peut voir ce que sont les danses dans leur pays.

Le tempérament des peuples nègres est en général très-lascif. Le peu d'obstacles qui s'op-

pose dans leur patrie à la fougue des désirs, pourrait expliquer la différence remarquable de force et de stature qui existe entre les nègres bosales et les nègres créoles. Cette différence est bien visible surtout à l'égard des femmes. Presque toutes celles qu'on voit aux marchés à nègres, bien conformées d'ailleurs, sont de petite taille. B...... me fit remarquer une négresse très-petite et très-bien faite qui était infatigable à la danse. Une sueur abondante ruisselait de tout son corps, et son ardeur ne se ralentissait point : elle continuait d'animer ses compagnes, de les prendre par la main, de les forcer à danser avec elle. Ses gardiens blancs ne lui défendaient pas cet excès qui la rendait heureuse ; mais de temps en temps ils passaient un mouchoir sur ses membres pour essuyer la sueur. En général une bonne danseuse doit tomber morte. Celle dont je parle retrouvait dans ses efforts une vigueur nouvelle.

Pourquoi des négresses bosales seraient-elles exemptes de coquetterie? Capables de sentir des préférences en amour, voudrait-on qu'elles ne fussent pas tentées d'en faire naître? Aussi j'admirais comment des femmes presque nues

pouvaient encore avoir tant de ressources pour se faire distinguer. Il y avait surtout une jeune *mandinga* dont la démarche, les gestes, les regards, les attitudes variées laissaient voir autant de prétentions que peut en montrer la petite maîtresse la plus élégante d'un pays civilisé. Le génie inventif de nos faiseuses de modes n'avait envoyé aucun tribut à sa toilette; elle n'avait que son indispensable pagne, et un schall grossier qu'elle arrangeait de mille façons toutes plus étudiées, non pour couvrir, mais pour dévoiler ses charmes.

Des stygmates variés, et dont nous parlerons plus en détail, servent à distinguer la plupart des nations africaines. Mais les joues, les bras, le sein, les épaules reçoivent quelquefois des stygmates particuliers, qui forment des dessins agréables, et sont l'ornement des individus, comme les autres sont le cachet de la nation; ornement d'ailleurs auquel ne saurait convenir le reproche de n'être point inhérent à la personne.

Je ne conseillerais pas à nos dames de vouloir porter des cheveux tressés comme ceux de telle esclave qui attend un maître; ce serait exposer

à de trop fortes épreuves la patience et peut-être l'art de nos coiffeurs. On ne peut s'imaginer la recherche que des femmes à demi sauvages portent dans l'arrangement de cette laine rebelle dont leur tête est couverte. Des journées entières ne doivent pas suffire pour mettre à fin une pareille coiffure, dont quelques statues antiques de femmes, quelques médailles d'impératrices peuvent seules nous donner une légère idée. Il faut bien que cette toilette prenne un temps fort considérable, puisqu'une fois au pouvoir d'un maître, et même après avoir acquis leur liberté, les négresses, pour qui le temps est désormais plus précieux, font l'entier sacrifice d'un ornement qui donnerait beaucoup de grâce à leur tête.

Au reste, même avant qu'elles soient vendues, on leur apprend que toutes les minutes de leur existence à venir seront rigoureusement comptées. Toutes les nuques, sans en excepter celles que, dans les premiers jours, les curieux ont pu voir si artistement ornées, sont bientôt rasées sans pitié comme on nous rase le menton.

N'est-il pas vrai, me disait B......, qu'une jeune négresse avec un pagne tant soit peu

distingué par les couleurs et par quelque jolie bordure, avec un collier de rassades qui imitent le corail, avec des pendans d'oreilles de même et des cheveux tressés comme vous en voyez là, n'est-il pas vrai qu'une jeune négresse ainsi faite n'est point à dédaigner. Je regardais B...... en haussant les épaules, quand il me parlait ainsi.

Quelques jours après, et l'avant-veille de son départ pour la campagne, nous entrâmes au baracon n° 7. L'indulgence de mon ami pour la couleur noire, était devenue entre nous une matière à plaisanterie. « Vous avez beau railler, me disait-il en entrant, j'aime mieux un teint bien noir, bien approchant du jais que toutes ces teintes obscures des mulâtresses, des carterones si vaines du plus ou moins d'intervalle qui les rapproche de nous. Prenez garde que quelqu'une d'elles ne vous entende, lui dis-je, vous passeriez pour un blanc très-malhonnête, comme cela m'est arrivé, il y a quelques jours, pour avoir émis cette opinion dans une maison où il ne se trouvait que des femmes d'une couleur suspecte. Qu'on m'entende ou non, me répondit-il, je ne saurais aimer ces couleurs indécises, ressemblant à quelque chose de sale qui est sur

la figure, et qu'on voudrait enlever. D'ailleurs, c'est la connaissance même que j'ai de ces sortes de femmes si chères à quelques blancs, c'est leur caractère moral, leur avidité...... — Il y aurait pourtant des exceptions à faire. — En petit nombre. — Madame S...., par exemple? — A la bonne heure, pour celle-là. Quoiqu'il en soit, au reste, si j'avais à faire une maîtresse, je viendrais la choisir ici même. — Vous imiteriez en cela nos anciens habitans de Saint-Domingue qui, pour la plupart, allaient prendre une compagne à bord des navires négriers. — Oui, et par les mêmes raisons qu'eux. Tenez, voyez-vous cette jeune fille aux bras bien arrondis, aux membres souples, à la taille svelte, cette jeune fille qui nous regarde un peu de côté? Eh bien, si je pouvais, je serais son maître.... Son maître! non, ce n'est point cela. Vous ne seriez pas tout-à-fait ma maîtresse, jeune fille qui nous regardez un peu de côté, et qui souriez en ce moment, car on dit que vous êtes esclave; mais si vous ne faisiez pas toutes mes volontés, je ferais semblant quelquefois de ne pas m'apercevoir de vos désobéissances, de vos petites mutineries. Je vous donnerais une jolie robe, de jolis pendans

d'oreilles, car vous êtes femme. Je ferais garnir en or, pour parer vos cheveux, ce dard de porc épic qui vous rappellerait toujours la patrie, mais à condition que vos cheveux ne seraient jamais bien longs, car ils ne sont pas beaux les cheveux d'une négresse quand ils sont longs. Je songerais peu à votre couleur; n'y a-t-il pas dans les beaux palais d'Europe des Vénus en bronze qui sont d'une couleur moins décidée encore que la vôtre, et dont l'œil suit pourtant les formes avec plaisir? Mais, toi, tu n'es pas de bronze; je sais que tu as un cœur, tes yeux me l'ont dit; ton sourire, ta douce voix, ton goût pour la danse me l'ont dit aussi. Ah! si tu as un cœur, prends garde, oui, prends garde, jeune fille qui me donnes la main avec tant de confiance; ce cœur pourrait faire encore le malheur du mien! »

Quand mon ami eut terminé ce petit discours accompagné d'une pantomime tout italienne, la jeune africaine lui dit : *tabaco!* et il lui donna un paquet de cigares. Quelle fête! quels transports de joie! Elle en distribua à ses compagnes qui toutes étaient jeunes et jolies. En un moment, elles nous entourèrent, nous prenant la

main et nous disant : *tabaco.* Mais nous n'avions plus de cigares à leur donner.

Le premier mot espagnol qu'on fait apprendre aux bosales est celui de *Habana*, en l'honneur de la ville où ils doivent être vendus ; le second, qu'ils apprennent d'eux-mêmes, est celui de *tabaco.*

Il y aurait à recueillir des observations de plus d'un genre dans une visite aux négreries ; et d'abord une assez grande variété de nuances dans la couleur d'individus appartenant à la même nation ; variété qui existe déjà d'une manière assez notable dans la couleur générale des diverses nations elles-mêmes. On voit, surtout parmi les *carabalis*, des individus qui sont comme rouges : d'autres Africains sont plutôt jaunes que noirs ; je ne parle pas des nègres blancs ; ils ne sauraient être qu'un objet de curiosité : à ce titre, on n'en ferait point de cas ici ; mais j'ai rencontré plus d'une fois des nègres qui avaient de grandes taches d'un blanc mat et fade, principalement aux bras, aux mains et aux pieds. La paume des mains et la plante des pieds n'ont pas d'autre couleur chez les nègres que ces mêmes parties chez nous. Et des nègres

à cheveux blonds, ou, pour mieux dire, à laine rousse! il en existe, et ils sont tout-à-fait drôles ceux-là!

J'ai vu quelquefois avec attendrissement des négresses *ladinas* prendre part aux danses et aux chants de leurs compatriotes qui arrivaient d'Afrique. La coquetterie des premières, armée des grâces que donne le costume européen, contrastait avec celle des autres, dont les atours n'étaient dus qu'à la simple nature. Les unes, quelquefois très-élégamment habillées, mais le cœur profondément atteint des peines de la servitude, regrettaient sans doute ce temps de leur jeunesse où elles formaient les mêmes danses et chantaient les mêmes airs sous les voûtes verdoyantes et larges qu'étend l'immense Baobab, ce roi des végétaux, ce dominateur des vallées ombreuses de la Sénégambie et de la Guinée; les autres, à la veille de passer sous un joug inhumain, d'être façonnées à de nouvelles mœurs, d'être instruites d'une langue nouvelle à force de coups peut-être et de traitemens cruels, mais un moment rassurées par la présence de ces Africaines qui les ont devancées en ces lieux, enviaient leur parure, et ne songeaient point à leur sort.

Si les gardiens permettent quelquefois aux nègres du dehors de se mêler aux nouvelles victimes de la cupidité européenne, d'autres fois ils les chassent de l'enceinte : c'est que ces négres du dehors ne s'occupent pas toujours de rassurer leurs malheureux compatriotes ; et les marchands d'esclaves ont intérêt que leur denrée soit maintenue toujours gaie, pour qu'elle ne dépérisse point, et qu'elle se vende bien.



CHAPITRE XX.

Le jardin de l'Évêque. — Le Campo Santo. — Les Baigneuses.

Nous n'avions plus qu'une journée à passer ensemble B..... et moi. Nous l'employâmes à visiter le nouveau jardin de l'évêque et le *Campo Santo*. Il y a autour de Marseille plus de cent maisons de campagne qui valent mieux que ce jardin de l'évêque, malgré son faste et tout l'argent qu'il a coûté et qu'il coûte encore. Une allée de manguiers, deux volières, quelques pièces d'eau assez bien ménagées, et un bocage de bambous autour duquel circule un canal limpide, voilà tout ce que présente d'un peu remarquable ce lieu fameux à la Havane, et que les habitans ne manquent pas d'indiquer aux étrangers comme le but d'une promenade agréable.

Pour nous, ce qui nous frappa le plus, ce fut le bocage de bambous : il nous rappela quelque

chose de ces sites charmans de l'Europe méridionale, *ubi pinus ingens, albaque populus*, etc. Ici les bambous sont tout seuls, et les feuilles longues et pointues de ce roseau donnent une certaine impression de mélancolie. Ce n'est pas l'aspect lugubre du cyprès, à qui l'orage même n'imprime qu'un balancement monotone : ce n'est pas non plus la triste verdure du saule; le saule tient ses rameaux penchés vers la terre, et le feuillage du bambou se meut incessamment dans le vague des airs : il semble pousser des plaintes non interrompues; mais son murmure est doux, et l'on dirait de son mouvement que c'est une distraction continuelle. Ainsi devrait être la vie.

Le bâtiment n'est pas considérable : ce n'est qu'un pavillon assez élégant. L'évêque y fait sa résidence habituelle. Ce lieu de plaisance dont le site aurait pu être plus heureusement choisi, mais dont, sans doute, le voisinage d'eaux abondantes a déterminé l'emplacement, est éloigné de la ville d'environ une lieue.

Au retour nous sortîmes de la *Calzada real*, pour longer l'extrémité occidentale de la *Salud*, et nous arrivâmes à l'ancien jardin de l'évêque.

Ce jardin est ouvert au public depuis quatre heures du soir jusqu'à la nuit. Nous traversâmes la *Zanja* sur un petit pont de bois, en face d'une longue allée au-delà de laquelle nous voyions s'élever le temple de la Mort, ou la chapelle du *Campo Santo*, perspective imposée à ce lieu de promenade.

Ce jardin n'est pas entièrement consacré à l'agrément; la culture de végétaux utiles a revendiqué la plus grande partie du terrain. Beaucoup d'arbres étrangers à l'île de Cuba, et dont quelques-uns même appartiennent à l'ancien monde, croissent et prospèrent dans ce lieu. Mon ami et moi nous fîmes une réflexion qui nous émut. Ces arbres d'une autre terre sont accueillis par ce même climat qui dévore avec tant de promptitude les hommes nés sous un autre ciel! Leur jeunesse grandit et s'élève avec pompe en des lieux qui jamais ne virent croître leurs pères, et l'espoir d'une postérité nombreuse s'attache et sourit à leurs rameaux verdoyans. Mais hélas! le même air que ces végétaux respirent avec tant de bonheur tue cette jeunesse humaine, qui toute n'est pas entraînée vers ces bords homicides par une vile et punissable cupidité. Déjà

plusieurs de ceux qui sont arrivés en même temps que nous, à qui nous communiquions nos projets, et qui nous faisaient part des leurs, ont vu se rompre tout-à-coup la chaîne, déjà bien longue, de leurs espérances trompées. Ainsi que ces végétaux, la terre les a accueillis; ils reposent là-bas, au bout de cette longue allée que nous parcourons; ils reposent, et leurs parens les attendront en vain, et cette mer qui borne l'horizon ne les rendra jamais à leur douce patrie, et leur cendre même sera toujours étrangère; leurs os ne se mêleront point aux os de leurs pères, et ceux de leurs descendans ne viendront jamais les trouver.

Le *Campo Santo* est dû à l'évêque actuel *don Juan de la Spada*. Ce cimetière ne serait pas assez grand pour la population de la Havane, s'il était l'unique établissement de ce genre. Les autres sont peu remarquables. Les logemens du chapelain et des employés sont à l'entrée. L'enceinte forme un parallélogramme. Des ossuaires déjà fort considérables occupent les encoignures, dont chacune est couronnée d'un obélisque. Une place où s'arrêtent les *volantes* et où ils arrivent par le chemin qui côtoie le bord de la

mer, forme un court intervalle entre le jardin et le cimetière. L'allée du *Campo Santo* est dans la même ligne que celle du jardin. Une chapelle dont l'architecture est d'un style noble et pur la termine. Je voudrais pouvoir faire l'éloge des peintures. La composition en est assez poétique; mais l'exécution est détestable.

A droite de la chapelle sont des tombes qui attendent les évêques, les prêtres, les religieux des différens ordres, ainsi que les membres des confréries pieuses. A gauche, est préparé un lieu de repos pour les gouverneurs, les magistrats principaux, et les hommes qui ont bien mérité de l'État. Les familles les plus distinguées de la Havane, parmi lesquelles on met en première ligne les *O-farril*, les *Pegnalver* et les *Cardenas*, ont aussi leur tombe en cet endroit.

Le reste du *Campo Santo* est réservé au vulgaire, et les noirs y sont confondus avec les blancs. Là se terminent également et les illusions de la fortune, et les peines de l'esclavage; là finissent les rêves de prospérité qui ont amené les uns du fond de l'Europe, et les souffrances continues qui, des bords de l'Afrique jusqu'à ce petit coin de terre, n'ont pas cessé d'être le

partage des autres; là, un maître altier se trouve à côté de l'esclave qu'il humilia, et plus d'un bourreau y dort à côté de sa victime. Là, ne retentissent plus ni les voix foudroyantes, ni les coups de fouet qui accompagnent les explosions de la colère. Il y règne un silence pareil à celui d'un champ de bataille d'où les vivans s'éloignent et que les morts seuls, amis ou ennemis, ont bien réellement gagné.

Au sortir du *Campo Santo* nous nous trouvâmes assez tristes l'un et l'autre. Nous suivions, mais en sens inverse, pour nous rendre à la ville, la même route que nous avions prise, il y avait environ un mois, pour nous trouver au rendez-vous que mon extravagance avait donné à l'honneur. En tournant la tête je reconnus la carrière à ses parois tout blancs qui de loin présentent l'apparence d'un grand édifice non achevé, ou à moitié détruit. « A quoi pensez-vous, me dit mon ami? — Comment pourrais-je oublier, lui répondis-je, mon abominable injustice? — Quoi toujours la même chose, dit-il! Au moment de nous séparer, peut-être pour long-temps, ne saurions-nous trouver un sujet plus agréable d'entretien? Nous séparer! poursuivit-il, je vou-

drais bien que vous pussiez venir me joindre à la campagne, pour y passer, loin de cette ville empoisonnée, le temps des fortes chaleurs. Elles arrivent à peine, et déjà plus d'une victime est tombée. »

Hélas! je ne devais point aller à la campagne chercher un air plus pur; mais l'infortuné devait retourner à la ville pour y puiser le poison fatal, et il était écrit que dans quelques mois nous passerions l'un et l'autre dans ce même chemin, lui pour se rendre à son éternelle demeure, et moi pour m'en revenir tout seul avec mon souvenir et mes larmes.

Ce chemin est assez fréquenté des promeneurs. Après une journée bien chaude et quand le vent de mer n'est pas violent, on vient en ce lieu respirer un air frais et qui n'est pas insalubre. Le long du rivage jusqu'au fort de *la Punta* se montrent le matin et le soir beaucoup de baigneurs et de baigneuses. C'est surtout dans une petite crique, près de la *casa de beneficencia*, dont nous parlerons plus tard, qu'on voit le plus de femmes se jouer avec les flots, rappelant ainsi aux imaginations poétiques ces tableaux gracieux que l'antiquité nous a laissés,

et Vénus sortant des eaux, et Galathée si belle de grâce et de fraîcheur, mais si dédaigneuse, si cruelle pour Polyphème, et tant de nymphes charmantes à qui la molesse et la volupté n'étaient point étrangères sur des lits d'algue et de mousse marine. Ce ciel d'azur, ces eaux transparantes, ces herbes de mer qui semblent emprunter aux prés leur couleur d'émeraude, ces roches toutes noirâtres, ces formes humaines si délicates et si pures, ces charmes que l'œil croit saisir sans cesse, et qui sans cesse lui échappent, ces longs cheveux qui flottent épars...... Non, il n'est point de tableau plus voluptueux parmi ceux qui sont décens, et même parmi ceux qui ne le sont pas. Des femmes noires sont aussi là, comme pour servir d'ombre au tableau. Leur couleur ne se prête pas aux mêmes harmonies que le teint de nos femmes avec toutes les nuances que la pudeur, les désirs, la passion, les regrets et les craintes lui donnent.

Ce n'est pas que tous ces mouvemens de l'âme n'aient aussi leur expression correspondante sur le visage rembruni d'une Africaine. B..... prétendait même que telles de ces expressions qui, chez nos femmes d'Europe, et pour

des yeux délicats, se montrent quelquefois trop vives, trop étincelantes, trop brûlantes, trop effrontées, si l'on ose dire, ne paraissent que tendrement passionnées chez la femme la plus sensible des bords du Zaïre. Il voyait dans cet avantage assez précieux une des causes principales de l'intérêt profond qu'inspirent ces femmes à l'homme qu'elles ont une fois ému. Supposez deux bacchantes, me disait-il, l'une Européenne et l'autre Africaine. Parvenues au même période de frénésie amoureuse, je suis sûr que la physionomie de la première vous révoltera; mais la couleur uniforme de l'autre deviendra pour elle comme un voile, artifice aimable de la nature qui, chez les femmes les plus ardentes peut-être qui soient au monde, a réduit l'expression des sentimens les plus désordonnés au langage plus ou moins vif du regard et du sourire, qui jamais ne choque et ne révolte.

Les Espagnols ne regardent pas les nudités comme un attentat bien grave contre la pudeur; autrement, verrait-on de jeunes moines, au bord de la mer, déposer sans façon leur froc, et se mettre entièrement comme Dieu les fit, tandis

que, près d'eux, de pauvres nègres n'osent pas se baigner sans un pagne?

Il était encore grand jour, quand nous arrivâmes à l'extrémité du *Paseo*, vers le fort de la *Punta*. Nous fîmes une apparition au baracon nº 7. Elle était déjà disparue cette jeune fille qui, la veille, avait attiré nos regards : ses compagnes n'y étaient pas non plus, ses compagnes qui paraissaient être ses sœurs, car elles étaient jolies aussi, mais bien moins, oh! bien moins qu'elle. Sans doute elle avait déjà trouvé un maître. Pouvait-elle manquer d'être distinguée? Mais ce maître, disions-nous, quel est-il? que lui ordonne-t-il? est-il digne de l'avoir pour esclave? Quoi! serait-elle destinée aux rudes travaux des champs! Quoi! ces traits délicats seraient inondés de sueur; cette peau si douce se couvrirait de poussière! Si elle était tombée au pouvoir d'un de ces hommes qui jamais ne sentirent palpiter leur cœur à l'aspect de la beauté! Non, je me rassure, ajoutait mon ami, les mains les plus impitoyables seraient désarmées par une seule de ses larmes; eh! qui résista jamais aux larmes d'une jolie femme! Comme son sourire était doux! Par quel hasard

s'est-elle donc trouvée dans une peuplade africaine? Comment, lorsqu'on la vit si belle, osa-t-on former sur ses joues ces trois petites entailles verticales qui sont le signe de sa nation! La plus belle femme des nations *mandingas* était assez remarquable par elle-même; ses compatriotes ne se connaissent donc point du tout en beauté!

C'était ainsi qu'une figure peu commune nous intéressait en faveur d'une infortunée, tandis que des milliers d'autres, envers qui la nature s'était montrée moins libérale, avaient à peine fait sur nous une impression de pitié. Pauvre humanité!.....



CHAPITRE XXI.

Tombeau de Colomb. — Histoire de l'île de Cuba.

Après le départ de mon ami, je me trouvai dans un triste abandon. Je continuai de fréquenter quelques marchands avec qui nous avions eu, l'un ou l'autre, des relations d'affaires; mais leur conversation en général se ressentait trop des agitations du siècle, et bien que la Havane ait eu le bonheur de se trouver toujours en dehors de la grande scène, les convulsions de la tempête expirante sont parvenues jusqu'à elle, et le calme des esprits y a été troublé comme partout ailleurs. Puissent les ennemis d'une sage liberté n'être pas ici comme ailleurs les plus habiles, ou pour mieux dire, les moins délicats sur les moyens! Puissent-ils ne pas détourner à leur profit l'élan des âmes généreuses!

Je résolus de consacrer à l'acquisition de connaissances plus étendues sur l'île de Cuba,

le temps que je ne pouvais plus donner à l'amitié; et de quelques observations recueillies dans les auteurs espagnols, jointes à des notes que B...... avait prises lui-même sur les lieux, je composai les descriptions qui vont suivre. Mais auparavant jetons un coup d'œil sur le tombeau de Christophe Colomb.

Combien de gens, même parmi les personnes instruites, viennent à la Havane et en partent sans savoir que les restes du grand homme infortuné qui découvrit le Nouveau-Monde, se trouvent aujourd'hui dans cette ville! Il était dans sa destinée que le repos dont il n'avait pu jouir pendant sa vie fuirait jusqu'à ses cendres. Mort à Valladolid, ses restes furent confiés pour quelque temps aux chartreux de Séville, puis transférés à Santo-Domingo, d'où, par suite du traité de Bâle, ils vinrent à la Havane. M. Moreau de Saint-Merry, dans sa description de la partie espagnole de Saint-Domingue, rapporte que de son temps on avait beaucoup de peine à reconnaître, dans l'église métropolitaine de Santo-Domingo, le tombeau de l'illustre Génois. L'épitaphe en était effacée, et la tradition seule pouvait indiquer la place que ce monument

occupait. Dans l'église cathédrale de la Havane l'inscription est bien lisible ; mais personne ne la lit. Elle est gravée sur le mur à droite du maître autel *.

Christophe Colomb en se dirigeant au Sud,

---

* D. O. M.
claris. heros Ligustin.
CHRISTOPHORUS COLOMBUS
à se rei nautic. scient. insign.
nov. orb. detect.
atque castell. et legion. regib. subject.
Vallisol. occub.
XIII Kal. Jun. a. MDVI.
Cartusianor. Hispal. cadav. cust. tradidit
transfer. nam ipse præscrips.
in Hispaniolæ metrop. ecclesi.
hinc pace sancit. Galliæ Reipub. cess.
(in hanc V. Mar. Concept. Imm. Cath.
ossa transl.)
maxima omn. ord. frequent. sepult.
XIV Kal. Feb. a. MDCCXCVI mand.
Hav. civit.
tant. vir. meritor. in se non immem.
Prætios. exuv. in optat. diem tuitur
hocc. Monum. erex.
Præsul. ill. DD Philipo Joseph
Tres Palacios
civic. ac milit. rei gen. Præf.
DD Ludovico de Las - Casas.

après avoir quitté l'île de *Guanahani*, qu'il avait nommée *San-Salvador*, découvrit une terre qui paraissait être d'une étendue considérable, et qui était plus élevée que les îles d'où il venait; des ruisseaux nombreux l'arrosaient; une succession agréable de montagnes et de vallées se disputait son sol, et de tout côté la plus riante verdure attirait et charmait les regards. Incertain si c'était une grande île ou une portion d'un continent nouveau, Colomb demanda aux naturels de *Guanahani* qu'il avait pris à son bord, le nom de cette grande terre. Ils lui répondirent qu'on la nommait Cuba: mais en l'honneur du Prince de Castille, fils aîné de Ferdinand, il lui donna le nom de *Juana*, qui n'est point resté. Un peu plus tard cette île fut nommée *Fernandina* par le Roi Ferdinand. Ce nom n'a pas été plus heureux que l'autre. Celui des Indiens a seul prévalu.

Quelques Espagnols, emmenant avec eux un homme de *Guanahani*, s'enfoncèrent à près de vingt lieues dans les terres. A leur retour, ils dirent avoir rencontré une peuplade d'environ mille habitans, presque absolument nus et d'une taille plus avantageuse que ceux de *Gua-*

nahani, mais dont les attentions et le respect n'étaient pas moins excessifs envers les Espagnols, dont ils venaient baiser les pieds, et qu'ils regardaient comme des êtres envoyés du Ciel. On trouva, dans l'île, du maïs, des chiens qui n'aboyaient pas et d'énormes lézards. On croit que ces lézards, dont parlent les premiers historiens, sont de l'espèce qui est connue aujourd'hui sous le nom de *Hutias*.

Les insulaires avaient de l'or : ils firent entendre à Colomb qu'ils le tiraient de *Cubanacan*. Ce mot dans leur langage signifiait le milieu de l'île. Mais le Génois, qui avait toujours dans l'idée les contrées asiatiques, vers lesquelles il avait cru se frayer un chemin, s'imagina qu'ils parlaient du grand *Kan*, et que l'opulent empire, dont Marc-Paul a fait la description, ne devait pas être loin de là. Il visita quelques ports de la côte septentrionale, un entre autres où il planta une croix, et qu'il nomma *Puerto del Principe*. Ensuite navigant à l'Est, il vit celui de *Baracoa*, nommé par lui *Puerto de los mares*. Il donna au cap de *Maysi* le nom d'*Alpha y Omega*. Toutes ces dénominations n'ont pas été respectées.

Après avoir doublé le cap de Maysi, Colomb

releva une partie des côtes méridionales. Il avait dépassé déjà ce groupe assez considérable d'îlots et d'écueils auquel il donna le nom, conservé depuis, de *Jardin de la Reyna*, lorsqu'il rencontra un canot de pêcheurs indiens qui l'étonnèrent par le flegme inconcevable dont ils lui semblèrent doués; ne montrant ni crainte, ni curiosité à la vue des Espagnols, et ne suspendant pas un instant leur occupation : mais leur pêche finie, ils se rendirent à bord des navires, où ils entrèrent avec autant d'assurance que dans leurs propres maisons. Colomb ne fit pas le tour de l'île; il paraît même que jusqu'à sa mort, arrivée en 1506, il considéra cette grande terre comme faisant partie du nouveau continent.

Ce ne fut qu'en l'année 1508 que *Nicolas de Ovando*, gouverneur de l'Ispaniola, appelée par nous Saint-Domingue, expédia *Sébastien de Ocampo* pour examiner entièrement les côtes de Cuba, et vérifier si c'était une île. *Sébastien de Ocampo* fit le premier caréner ses vaisseaux dans la baie de la Havane, qui porta quelque temps, comme nous l'avons dit, le nom de *Puerto de carenas*.

Diego Colomb, qui se trouvait gouverneur de

l'Ispaniola en 1511, fit partir, avec 300 hommes, pour faire la conquête de l'île de Cuba, *Velasquez*, un des compagnons de son père dans le second voyage de celui-ci aux Indes occidentales; car c'est ainsi que dès les premiers temps, et, par suite de l'erreur de Colomb, furent désignées en général les terres nouvellement découvertes. *Velasquez* débarqua au port de *Palmas*, près de la pointe de *Maysi*. Non loin delà, s'était réfugié, avec quelques-uns des siens, le fameux chef ou cacique *Hatuey*, dont les historiens parlent d'après *Las-Casas*, témoin oculaire de sa résistance et de sa mort.

Ce généreux Indien avait fui la persécution des Espagnols de Saint-Domingue. Il ne s'attendait pas que ces infatigables conquérans viendraient sitôt l'attaquer dans son dernier asile. Excités par lui, les naturels de Cuba les plus voisins, se joignirent à sa troupe, et tentèrent de s'opposer à l'invasion de *Velasquez*. Vains efforts! *Hatuey* fut pris, et porta la peine de son héroïque résistance. Le récit de ses derniers momens est trop connu pour le rappeler ici.

L'histoire cependant ne donne pas à *Velasquez* les traits d'un méchant homme. Le sup-

plice d'*Hatuey* lui avait paru nécessaire pour soumettre les Indiens par la terreur; affreuse ressource et digne résultat d'une injustice première. *Velasquez*, par la douceur de son gouvernement, attira auprès de lui beaucoup d'Espagnols distingués. L'île de Cuba lui doit la fondation de ses plus anciennes villes; d'abord en 1512, celle de *Baracoa*, qu'il nomma *Nuestra Segnora de la Asuncion de Baracoa*, et en 1514, celle de *Santiago* et de la *Trinidad* au Sud, de *Bayamo*, de *Santa-Maria del Puerto Principe* et de *Sancto-Espiritus* dans l'intérieur du pays; *San-Juan de los Remedios* s'élèva peu de temps après. Nous avons parlé déjà des premiers temps de la Havane.

L'expédition de Cortez dans le Mexique avait été projetée et préparée par Velasquez. Il la favorisa constamment. Mais la Cour oublia les services de cet habile administrateur, et sa part de gloire se perdit dans les rayons éclatans qui entourèrent le nom de Cortez. On prétend qu'il fut très-sensible à cet oubli, et que le chagrin amena promptement le terme de ses jours.

Velasquez, dès le commencement de la conquête, avait donné commission de visiter l'île à

deux hommes d'un caractère bien différent; Barthélemy de Las-Casas, qui fut depuis évêque de *Chiappa*, et *Panfilo de Narvaez*, personnage intrigant et ambitieux, qui, sur le bruit des premiers succès de Velasquez, était accouru de la Jamaïque auprès de lui avec un renfort de trente hommes. Ce Narvaez avait une humeur hautaine, qui ne s'accordait pas avec les intentions de Velasquez, sur l'esprit duquel toutefois il avait pris de l'ascendant, ni avec les vœux pacifiques de son compagnon, le vénérable protecteur des Indiens opprimés.

Tandis que les Espagnols employés à cette reconnaissance des lieux, à cette prise de possession, marchaient tous à pied, l'orgueilleux Narvaez, disent les anciens narrateurs, montait une jument superbe, et si ardente, qu'à peine avait-elle senti le noble poids de son maître elle prenait sa course, et, par sa vîtesse, pareille à celle de la foudre, portait l'effroi dans le cœur des pauvres Indiens, qui n'avaient jamais vu de quadrupède si grand, si beau, si audacieux, si terrible.

On raconte même le fait suivant :

Les Espagnols s'étaient arrêtés dans une bour-

gade pour y passer la nuit. Des Indiens s'attroupèrent en grand nombre pour les surprendre et les voler. Déjà, par une attaque imprévue et tumultueuse, au milieu des ténèbres, et par la terreur que leurs cris inspiraient, ils avaient réussi à disperser la plus grande partie des Espagnols. Mais la jument de Narvaez était là. Narvaez est parvenu à la faire seller; on attache à l'arçon un collier de sonnailles, ou *cascabeles;* il saute à cheval tout en chemise, se jette au milieu des Indiens, fait trois ou quatre caracoles, et répand une telle épouvante parmi les assaillans, qu'ils fuyent, éperdus, à plusieurs lieues de distance.

Des branches d'arbres grosses et petites, la paille du maïs, les spathes des coçotiers servaient à construire les cabanes grossières dont se composaient les bourgades; pour siéges, des pierres ou des troncs d'arbres; pour lit, un filet tissu de coton, et qu'on appelait *hamac.* Il est même aujourd'hui dans l'intérieur des terres, et même dans les faubourgs de la Havane, tels malheureux Espagnols qui n'ont pas de meilleur logement ni de plus beaux meubles.

Le gouvernement de Velasquez fut en général

aussi doux pour les Indiens que favorable aux Espagnols. Jusqu'à sa mort, arrivée le dernier jour de l'an 1524, on ne vit point chez les Indiens, ces révoltes partielles, ni ces émigrations qui eurent lieu sous le gouvernement de *Manuel de Roxas*, son successeur immédiat, ni ces innombrables suicides que le désespoir leur conseilla pour se soustraire au joug de fer d'un *Gonzalo Nugnes de Gusman* et de ceux qui le prirent pour modèle.

Cependant on n'avait pas attendu, pour se procurer de l'or, que de découverte en découverte on fût arrivé à l'empire du grand Kan. Dès l'origine de la colonie, ce métal fut tiré de plusieurs mines, principalement sur les limites du territoire de *Jagua* et aux environs de *la Trinidad*, c'est-à-dire au centre de l'île à peu près; et la réponse faite à Colomb par les Indiens s'était trouvée exacte.

Les maux dont on accablait les Indiens, en les forçant d'arracher aux entrailles de la terre un métal dont ils ne connaissaient le prix que par leurs larmes, devinrent bientôt si intolérables que, par un accord unanime, ils résolurent de mettre fin eux-mêmes à des jours trop mal-

heureux. Mais un de leurs tyrans, nommé *Vasco Porcellos*, les empêcha, par un moyen singulier, de suivre l'impulsion de leur désespoir. Il les menaça de se pendre lui-même avec eux, afin d'avoir le plaisir de les tourmenter encore dans l'autre monde, et bien plus cruellement qu'il ne l'avait fait dans celui-ci. La menace de *Vasco Porcellos* produisit son effet. Les Indiens préférèrent leurs maux actuels aux maux plus grands qu'un Espagnol leur paraissait capable d'inventer.

Cependant la race de ces infortunés diminuait de jour en jour. *Las-Casas* et *Narvaez* en avaient évalué le nombre à deux cent mille. Au bout de deux ou trois générations, il n'en resta plus. Raynal dit que la petite vérole fit beaucoup de ravage parmi eux. Quelques-uns durent passer dans les Florides. Tout le reste périt de misère et de douleur. Les Espagnols en ont-ils exterminé un grand nombre par le fer ou à l'aide des chiens, comme dans l'île Saint-Domingue? je ne le pense pas; j'aime à croire, comme Raynal, aux ravages de la petite vérole importée par les Européens, ainsi qu'aux migrations dans les Florides.

On prétend même que parmi les sauvages

floridiens s'est conservé le souvenir de ces migrations. Il y a vingt-cinq ans, trois sauvages qui se prétendaient issus des anciens naturels de Cuba, débarquèrent à l'Est de *Matanzas*, commirent toutes sortes de ravages dans les petites habitations isolées, massacrèrent, incendièrent et répandirent bien au loin la terreur; on fut obligé de faire courir sus quelques troupes. Ils furent tués enfin, mais après une longue poursuite, et leur rage ne s'exhala qu'avec leur dernier soupir.

M. Bourgoing, auteur d'un voyage en Espagne, a fait un de ces jolis projets qui réussissent fort bien dans les livres. Il voudrait que dans le jardin botanique de Madrid on réservât un lieu divisé en autant de compartimens que l'Espagne a de peuplades, au moins principales, sous sa domination. On y établirait, dit-il, une famille de Péruviens, une de Mexicains, une de Californiens, une d'habitans du Paraguay, une *d'insulaires* de Cuba, etc. Chacune d'elles y conserverait son costume, sa manière de vivre; chacune y construirait sa demeure sur le modèle du logis paternel; chacune y cultiverait les arbres, les arbustes qui auraient ombragé son berceau,

les plantes qui auraient fourni à ses premiers besoins. Ce projet est fort poétique ; il a même des prétentions au philanthropisme, tout en assimilant des créatures humaines à des bêtes curieuses ; mais on voit bien qu'il est inexécutable à l'égard des insulaires de Cuba.

Après la disparition de ces infortunés, les historiens de la colonie n'ont plus rien d'important à dire jusqu'au siége de la Havane, dont nous avons déjà présenté le récit. Il est à présumer que, durant ce long intervalle, les Espagnols de Cuba furent assez heureux. L'histoire ne rompt d'ordinaire le silence que pour proclamer des malheurs.

Le premier capitaine-général de l'île, qui ait joint à ce titre celui de gouverneur de la Havane, est don *Pedro Valdès*. Nous observerons en passant que ce nom de *Valdès* est très-commun parmi les Espagnols. On le donne en général aux enfans naturels dont l'État a pris soin, et qui sont regardés comme nobles, soit parce que le libertinage est plus répandu dans les hautes classes, soit parce que le sang des nobles est si précieux qu'on ne veut pas en perdre une seule goutte, au risque de recueillir

cette goutte avec un mélange plus ou moins considérable de sang plébéien.

L'île de Cuba n'eut long-temps qu'un seul évêché, dont *Santiago* était la métropole. Le premier évêque fut, en 1528, *don Fray Juan de Ubite*. Dans la suite, les évêques résidèrent à la Havane, qui était devenue le séjour du capitaine-général et la capitale de l'île. En 1788 on créa un siége particulier à la Havane, et l'on fit la circonscription des deux diocèses. En 1804 *Santiago* fut érigé en archevêché.

Dans la liste des personnages qui ont occupé les premières places, j'ai distingué un homme né à Malte, mais originaire de la même commune * où l'illustre abbé Barthélemy reçut le jour; il se nommait D. *Juan Bautista* Bonet; il était lieutenant-général, et commandant-général de marine pour la Havane, l'île de Cuba, les îles de *Barlovento* ou du vent, et les Indes occidentales : c'était beaucoup pour un étranger sorti de la marine marchande. Il remplit ces fonctions éminentes depuis 1772 jusqu'en 1781.

* Cassis, petit port entre Marseille et la Ciotat.

Les curieux seront peut-être bien aises de trouver ici le relevé des bâtimens de guerre construits à la Havane de 1724 à 1796. Le nombre total est de cent neuf, parmi lesquels on compte quarante-neuf vaisseaux et vingt-deux frégates. Eh bien, c'est à la vue de ce port d'où sortirent tant de vaisseaux de guerre, dont plusieurs ont soutenu des combats glorieux sur toutes les mers; c'est à la vue de ce port redoutable autrefois, que de misérables pirates, soi-disant insurgés, viennent insulter aujourd'hui le pavillon espagnol, et causent trop souvent au commerce des pertes considérables!

La mise à l'eau de ces bâtimens de guerre coûtait dans les premiers temps un travail immense : des attelages de bœufs, des chaloupes à rames et à voiles, l'emploi de nombreux leviers et crics de fer suffisaient à peine pour les faire flotter au bout de cinq à six jours. On employa depuis la méthode actuellement usitée pour les navires de commerce; mais on s'aperçut que les gros vaisseaux étaient sujets à s'arquer au moment où la terre venait à leur manquer. La construction de bassins écarta cet inconvénient. C'était un grand spectacle pour les Havanais,

un spectacle vraiment national que la mise à l'eau d'un vaisseau de guerre. Ce spectacle leur rappelait avec une sorte d'éclat la puissance de la mère-patrie. Depuis vingt-deux ans, les chantiers sont déserts.

Des établissemens toujours remarquables par l'influence qu'ils exercent et par l'opinion qu'ils donnent de l'état actuel des esprits et des mœurs, les couvens, ne sont point en rapport avec l'accroissement progressif de la population. L'île entière ne compte que 24 couvens et 496 religieux des deux sexes. Les Franciscains sont les plus nombreux : ils ont sept couvens et deux hospices; les Dominicains, trois couvens et un hospice. Quatre asiles pieux seulement sont ouverts aux femmes, et tous se trouvent à la Havane. Le dernier qu'on y ait vu s'établir est celui des Ursulines. Les vicissitudes de cette congrégation ne laissent pas d'être singulières. Dans le 17e siècle, des Ursulines françaises passèrent au Canada. Mais le climat de cette contrée étant trop rigoureux, elles descendirent à la Nouvelle-Orléans, et y bâtirent un monastère en 1727. Dans le mois de juin 1803, elles vinrent s'établir à la Havane, fuyant non le protes-

tantisme des Américains, qui n'étaient pas encore les maîtres de la colonie, mais les nouvelles lois françaises dont elles se virent menacées dans ce peu de temps où la Louisiane parut être enfin retournée sous notre domination. Aucun logement n'était préparé pour ces pieuses filles : on leur céda, en attendant mieux, la maison de Saint-Jean-Népomucène, destinée jusqu'alors à renfermer des prostituées.

CHAPITRE XXII.

Histoire naturelle de l'île.

Si la possession de Cuba fut long-temps assez paisible pour n'offrir qu'une histoire politique, sèche et aride, un recensement fastidieux de capitaines-généraux, de commandans de marine et d'évêques, l'histoire naturelle, dont l'étude est si importante, quand il s'agit d'établissemens coloniaux, présente cette île sous un point de vue plus intéressant et plus vaste. C'est en effet par la considération des avantages que peut offrir la nature des lieux, et par la connaissance non moins essentielle des mœurs et du caractère des peuplades naissantes, que l'esprit philosophique peut s'élever jusqu'à leur promettre un avenir plus ou moins prospère, une destinée plus ou moins glorieuse.

Les côtes de l'île sont presque généralement basses. En quelques parties, la mer semble se confondre avec la terre. C'est ce que l'on

observe surtout au voisinage de ces rescifs que les Espagnols nomment *cayos*, et qui forment autour de l'île comme une ceinture coupée par un petit nombre d'intervalles où les navires peuvent aborder.

Une remarque à faire, c'est que les îles de Cuba, de Saint-Domingue et de la Jamaïque, placées comme aux trois sommets d'un triangle, sont beaucoup plus hautes dans les parties qui se rapprochent le plus de ces trois sommets que dans le reste de leur étendue. Ainsi le diocèse de *Santiago* renferme, dans ses limites, un pays beaucoup plus montagneux que le diocèse de la Havane, et la *Cordillera* ou chaîne qui traverse l'île dans toute sa longueur, depuis la pointe de *Maysi* jusqu'au cap *San-Antonio*, est beaucoup plus déprimée et plus souvent interrompue à mesure qu'elle s'alonge à l'Ouest.

Quelques-unes des montagnes dont se hérisse la partie orientale, entre autres les *Cuchillas* et les *Turquinas*, ont jusqu'à une lieue d'élévation. Leur accès est presque impossible; leurs flancs escarpés ressemblent à des murs perpendiculaires. Au contraire, la montagne de *Guajaybon* à l'Ouest de la Havane, de même que celle du

cap *Corrientes*, au Midi, sur laquelle en temps de guerre on place une vigie qui correspond avec la capitale, sont des collines très-douces en comparaison des premières.

C'est dans la partie orientale que la nature se montre avec toutes ses richesses, avec tous ses contrastes, avec toutes ses beautés. Là se trouvent les mines, là coulent des eaux plus abondantes, là des paysages ravissans de fraîcheur se dessinent à côté des horreurs les plus pittoresques; là se déployent d'immenses forêts de cèdres que la cognée n'atteignit jamais : leurs troncs énormes s'élèvent comme autant de colonnes irrégulières soutenant une voûte immense de verdure, et l'homme peut se promener dans ces basiliques de la nature, sans avoir à lutter contre ces inextricables lianes qui rendent impossible l'abord des forêts secondaires; là, des vallées ombreuses se prolongent et s'étendent parmi des monts superbes et menaçans, tandis que d'humbles vallons se glissant avec leurs bocages solitaires entre des rochers noirâtres, ressemblent de loin à des rubans de verdure qui serpenteraient avec grâce sur une terre brûlée du soleil.

Ici pourtant les lieux arides sont rares; des pluies fréquentes entretiennent une fraîcheur continuelle; les endroits les plus escarpés rarement sont inaccessibles à la végétation; la fécondité de la terre ne s'y dément jamais, et l'on n'a point à craindre ces désastreuses sécheresses qui, en avril, en mai, et dans une partie de juin, n'affligent que trop souvent les campagnes de l'Ouest.

Ces fraîches vallées, qu'une végétation continuelle engraisse de ses débris, attendent des plants de cacaoyers, dont l'amande est un aliment si agréable; sur les côteaux exposés à l'Orient le caféyer d'Arabie se plairait à élaborer dans ses gousses de corail cette sève inspiratrice, qui, selon l'expression d'un poète, est une émanation des rayons les plus purs du Soleil; vers le bord de la mer, au Midi, le cotonier couvrirait de ses flocons de neige les champs du Tropique, et les côtes du Nord réserveraient leurs herbages pour ces troupeaux nombreux qui errent aujourd'hui en liberté dans toutes ces régions incultes et délaissées.

La partie de l'Est fut la première à recevoir des habitans, non parce qu'elle est la plus fertile,

la plus variée, et qu'elle jouit en général d'un air plus salubre, mais parce que l'or s'y montrait aux regards des Espagnols avides. Nous avons déjà parlé des mines qu'ils exploitèrent. Le métal, à ce que dit *Herrera*, dans ses Décades, en était plus pur et plus doux que celui du mont *Cibao*, dans l'île de Saint-Domingue, et il fut d'abord si abondant, que le quint réservé au Roi, s'éleva en certaines années, à 6000 piastres. Quelques rivières charient des grains d'or. *D. Antonio Lopez*, qui a parcouru toute l'île et qui a laissé des observations manuscrites, assure avoir vu des *monteros* qui, en séparant l'or de la terre et du sable auxquels il est mêlé, gagnaient en quelques heures de quoi se nourrir toute une semaine. Ces grains de métal, ajoute le même voyageur, sont ordinairement comme des grains de sénevé, et quelquefois aussi gros que du poivre de Hollande. La pureté de la matière s'élève à 22 carats. On trouve de ces grains d'or dans les ruisseaux qui tombent des mornes de l'*Escambray* et dans ceux qui baignent les murs de *Villa-Clara*, de *Santo-Espiritus*, de *Puerto Principe*, de *Bayamo*. Les eaux de la rivière d'*Holguin*, qui se jette dans la

baie de *Nipe* à la côte du nord, sont les plus précieuses en ce genre.

On a cru pendant quelque temps qu'il existait de l'argent et de l'or dans les collines qui s'élèvent derrière *Regla* et vers *Guànabacoa*. Un particulier a même dépensé quarante mille piastres en fouilles.

Le fer est plus ou moins répandu dans toutes les parties de l'île. Il y a des mines d'aimant à *Juragua* et à *Dajaguayabo*. Un filon de *ferrum attractorium* s'étend l'espace de six lieues dans la direction de l'Ouest à l'Est, près de la ville de *Santiago*. Les hautes montagnes où on le distingue vont se joindre à des montagnes moins élevées où le minérai n'abonde pas moins. Cent parties de gangue donnent quatre-vingts ou quatre-vingt-dix parties d'un fer pur, qui, à peu de frais, se convertirait en acier d'une qualité supérieure. Il y a aussi des mines de cuivre à l'Ouest de *Santiago*. Elles furent exploitées autrefois; mais on les abandonna bientôt. En effet, va-t-on en Amérique pour du fer ou du cuivre?



CHAPITRE XXIII.

Les Monteros, ou Paysans. — Leurs mœurs. — Leurs usages.

Au reste, il n'est pas facile de comprendre d'abord ce que tant d'Espagnols sont venus chercher dans le nouveau monde ; car les mines d'or et d'argent ne pouvaient pas être pour le compte de tous.

B.... un jour s'était égaré dans la campagne ; il s'approche d'une hutte pour demander son chemin, avance la tête et recule d'horreur. Jamais plus étrange misère n'avait frappé ses yeux. Une femme d'environ vingt-quatre ans, toute nue, avec des cheveux longs et pendans, des enfans tout nus aussi et couchés avec elle sur une peau de bœuf ; pas plus de meubles que de vêtemens ; des visages hâves et plombés ; une peau sèche et livide, toute dégoûtante de saleté ;

une odeur qui repoussait au loin. La surprise, l'effroi même qui se peignit sur ces tristes figures à l'aspect imprévu d'un étranger, ne contribuait pas à les rendre plus avenantes. Ces pauvres gens ne comprenaient point ce que leur disait B..... La femme se mit à siffler, et bientôt se présenta un homme d'assez grande taille, n'ayant qu'un caleçon tout déchiré pour vêtement, la barbe noire et hideuse, avec une hache à la main. Ce fut alors à B..... d'être saisi de peur. Cet homme pourtant comprit ce que mon ami demandait, et s'empressa de le remettre sur la voie avec une complaisance que la dureté de sa figure et la sauvageté de sa personne ne promettaient guère.

Tous les habitans de la campagne ne ressemblent pas à ce portrait; mais on peut dire qu'en général c'est un type duquel ils approchent plus ou moins. Le *far niente* est le vœu commun des Espagnols créoles. On est étonné quand, après avoir vu dans l'histoire du nouveau monde cette extrême agitation des premiers conquérans, ce tumulte extraordinaire de toutes les passions, cette lutte effrayante de haines et de cupidités, on vient à jeter les yeux sur la constante apathie

de ceux pour qui tant d'excès et de crimes furent commis. On dirait d'autant de fous qui ont fatigué le monde de leurs fureurs pour mener ou faire mener à leurs descendans une vie d'ermite. On ne trouve pas en effet d'ermite plus sobre, plus accoutumé aux abstinences que ces *monteros* ou campagnards espagnols.

Il se regarde comme un homme à son aise et en état d'entretenir une famille, celui qui possède quatre vaches avec un petit coin de terre pour subvenir à la nourriture de ces animaux, et qui peut planter une bananerie tout à côté de sa cabane, et semer un peu de riz ou de maïs; son bonheur est au comble si, habitant au voisinage de quelque rivière ou de la mer, il est possesseur d'un esclave qui l'approvisionne de poisson, et qui, par ses travaux, lui permette de rester tout le jour dans son hamac à fumer des cigares, et à voir passer le temps.

La manière de se vêtir bannit les frivolités du luxe. Un caleçon de toile peinte qui descend jusqu'à la cheville; quelquefois des souliers de cuir cru, sans talon et d'une seule semelle; une chemise très-courte de même étoffe et de même couleur que le pantalon, et dont le bord, qu'on

n'enferme point, flotte sur les hanches; un sabre ou machète qu'on ne quitte jamais, et qu'on porte à la ceinture ou sous le bras; un mouchoir qui serre la tête, et par-dessus, un grand chapeau de paille avec un ruban noir, ou de feutre avec un galon d'or, tel est le costume d'un *montero*. Quand il trouve que le temps est un peu froid, il met sur ses épaules une redingotte légère qu'il drape à l'antique.

Les femmes portent une cotte d'indienne ou de toile peinte, une chemise blanche fort échancrée, et dont l'ampleur excédente sert à former de larges plis longitudinaux; un bracelet au-dessus du coude retient les manches, qui sont également plissées; un fichu enveloppe leur tête. Quand elles vont à la messe, elles se coiffent en cheveux, mettent la *mantilla*, et poussent quelquefois le luxe jusqu'à porter des souliers, et à les couvrir d'une large boucle d'argent. Vont-elles à la danse ou montent-elles à cheval, leur tête est ornée d'un chapeau rond, tissu avec des feuilles de latanier préparées à cet effet, et entouré de rubans de toute couleur: quelquefois aussi elles mettent un chapeau noir avec un galon d'or.

Les femmes blanches et celles qui sont un peu riches emploient à leur habillement des étoffes et des toiles très-fines. Elles portent au cou une chaîne d'or à laquelle est suspendu un médaillon de même métal, ou un scapulaire.

A l'égard de l'ameublement des cabanes, il est presque nul. Des hamacs, quelques fauteuils de maroquins, un ou deux bahuts supportés par de petits tréteaux, des calebasses et quelques vases grossiers d'argile. Autrefois une bouteille de verre était si rare, qu'un père la léguait par testament à son fils le plus chéri, comme quelque chose de précieux.

Ainsi que les hommes, les femmes aiment, si l'on peut dire, à savourer le temps dans une longue oisiveté : elles ne filent point, ne tricotent point, et passent leur vie à rouler des feuilles de tabac en cigares, ou à fumer couchées dans leur hamac : les travaux du ménage ne sont que pour les esclaves. La loi rigoureuse de la nécessité impose toutefois quelques exceptions à cette paresse générale des femmes.

Une façon d'exister si indolente couve pourtant de redoutables passions; et le goût pour les exercices violens révèle le secret de ces âmes en

apparence inactives. La passion des *monteros* pour courir à cheval devient en eux très-vive. Les petites filles même s'en donnent le plaisir; un cavalier les tient sur la selle. Dans quelques lieux de l'intérieur, certains jours de fête sont spécialement consacrés à cet exercice périlleux. Les cavaliers, quoique le cheval coure ventre à terre, ne touchent point aux rênes, qui sont attachées à l'arçon de la selle, et, les bras croisés sur la poitrine, le cigare à la bouche, ils attaquent de propos piquans ou badins les personnes qui sont aux fenêtres, ou celles qui courent avec eux dans la rue. Les femmes, assises de côté sur une selle à la genette, qui n'a qu'un étrier, se tiennent à cheval avec autant et même plus d'aisance que les hommes. Elles font usage ainsi qu'eux de l'éperon et du fouet pour redoubler la vélocité de leurs coursiers, qui souvent tombent morts sans avoir laissé paraître d'affaiblissement durant leur course, et qui pour le moins restent estropiés, et de long-temps ne peuvent rendre aucun service : il est vrai que pendant toute l'année on les traite avec un soin particulier pour les faire paraître avec éclat dans ces jours solennels.

La danse est un divertissement non moins agréable pour nos campagnards. Celui qui veut donner le bal prévient ses principaux amis. La nouvelle circule dans tout le canton, et les danseurs arrivent par centaines, quoique tous n'aient pas été invités. Pour commencer la fête, ceux qui ont reçu l'invitation se placent devant la porte avec des sonnailles, des trompes de terre, des buccins, des guitarres. Ils chantent, au son de ces grossiers instrumens, certaines louanges banales qu'ils appliquent au maître de la maison. Celui-ci, quand il le juge à propos, se présente sur le seuil de la porte, fait accueil aux personnes qu'il a invitées, ainsi qu'aux autres, et les presse d'entrer. Alors on s'embrasse, on se salue, on se complimente, comme s'il y avait longues années qu'on n'eût pas eu le plaisir de se voir. Les femmes s'asseyent sur de petits sacs ou sur des hamacs empaquetés. Les hommes sont debout, ou s'accroupissent sur leurs talons, ou restent en dehors. La scène n'est jamais occupée que par un personnage ou deux. Chaque danseur choisit sa danseuse. Quand celle-ci n'a pas de souliers, ce qui arrive plus d'une fois, une amie, qui ne danse point, lui prête les

siens. Elle s'élance avec son chapeau sur la tête, et se met à tourner dans la salle avec tant de célérité que tout son être paraît bientôt dans un état d'exaltation complète. Le cavalier est à un bout de la salle, son chapeau mis de côté, son sabre derrière la tête, et tenu des deux mains entre les deux épaules. Il ne change point de place, ses pieds seuls remuent, mais avec une agilité, une force étonnante. S'il peut avoir sous lui une planche mobile, il montre le plus haut degré de son talent par le bruit qu'il fait avec ses pieds presque toujours nus; bruit qui doit empêcher d'entendre la musique et les chants.

Le danseur, ou quelqu'un des assistans, veut-il montrer à la danseuse combien il est satisfait d'elle, il ôte son chapeau et le lui met sur la tête. Quelquefois une danseuse reçoit tant de chapeaux, qu'elle est obligée de les tenir à la main, de les mettre sous le bras; quand elle a fini sa danse, elle rend les chapeaux d'un air gracieux, et on lui donne en retour un demi-*réal* : c'est ce qu'on appelle *le gala*. Si quelqu'un désire pour sa danseuse celle qui a déjà dansé avec un autre, il faut qu'il en demande la permission à celui-ci. De pareilles prétentions

ne sont pas toujours accueillies; des querelles s'engagent, et comme chacun porte en main de quoi appuyer ses raisons, il est rare qu'un bal finisse sans quelque scène sanglante.

Les *monteros* sont aussi très-passionnés pour les combats de coqs, dont le goût est général dans l'Amérique espagnole. Tel homme travaille toute l'année afin d'amasser quatre ou cinq cens piastres qu'il ira jouer dans une *feria de gallos* *, et chez lui il n'aura pas un vase pour offrir à boire à son ami; ses enfans seront toujours nus, sa femme sera toujours sale et déchirée; son buffet restera toujours vide. Eh bien! cette femme elle-même, le jour de la fête, suit son mari, soit au lieu du combat, soit à la table de jeu, et, un cigare à la bouche, elle met, de concert avec lui, sur une carte le fruit de leurs fatigues et de leurs sueurs, la subsistance qu'attendait leur famille.

Ceux-là du moins travaillent, car tous n'ont pas reçu de leurs pères, ou n'ont pas su conserver un champ, une propriété quelconque. Le métier qui expose le moins au mépris, et

* Fête de coqs.

qu'un *Hidalgo* même peut exercer, est celui de *tabaquero*, ou faiseur de cigares. On y gagne ordinairement douze réaux, ou près de huit francs par jour. Les plus laborieux peuvent gagner jusqu'à dix-huit réaux; mais ceux-là sont rares. Quand un *Islegno* * a ce qu'il faut pour tuer la faim, comme ils disent, pour jouer quelques parties de billard et ne point paraître le gousset vide devant sa maîtresse, il n'en demande pas davantage, et il cesse de travailler, pourvu toutefois qu'il ne se dispose pas à figurer dans une *feria de gallos*. L'habillement et la chaussure, surtout à la campagne, car à la ville c'est autre chose, il les tire on ne sait d'où. Cet habillement à la vérité n'est pas bien coûteux. Quant au blanchissage et à la couture, il s'en repose sur sa mère, sur sa sœur, ou sur sa femme, quand il en a une. Celle-ci, lorsque son époux ne songe point à elle, comme il n'arrive que trop souvent, tresse des chapeaux de paille, occupation la plus ordinaire des femmes dans les bourgs et dans les campagnes; mais à peine, par ce travail, peuvent-elles gagner de

* Insulaire.

quoi vivre. Quand le besoin les presse, elles envoyent leurs jeunes garçons à la porte des habitans les plus riches; et les petits malheureux, tout nus, un doigt à la bouche, demandent *una cosita*, une petite chose, pour *la mamita*, la petite mère, ou *la hermanita*, la petite sœur, qui est malade au lit.

Celui qui peut se passer d'un douloureux travail, et dont l'habitation n'est pas trop isolée, ne reste pas toujours étendu dans son hamac; quelquefois il selle de grand matin son coursier, donne leur tâche aux deux ou trois nègres qu'il possède, laisse à sa femme le soin de veiller à ce qu'ils la remplissent, et va dans le voisinage traiter d'un poulain, d'une jument, d'un cheval, cherchant toujours quelque prétexte qui le tienne jusqu'à l'heure du déjeûner. Il déjeûne et se remet en course. Le voilà arrivé devant l'habitation de son compère *Pancho**; il s'y arrête pour faire boire son cheval; il aide son compère dans quelque petite besogne champêtre; il demande à voir la couvée de poules anglaises, la nouvelle couple de bœufs, etc. Il dîne avec son compère,

* Nom en l'air.

et quand la chaleur du jour est un peu tombée, ils vont tous les deux chez le voisin qui a des coqs assez renommés dans le pays, et distingués même par des noms particuliers. Quelquefois on fait battre ces animaux. Notre homme parie et il se retire avec un coq, un porc, ou quelques piastres de moins. Arrivé de nuit à sa demeure, il donne quelques coups de fouet au nègre, parce que la vache aura rompu sa corde, ou pour tel autre cas aussi grave; il fait quatre caresses à ses enfans, soupe avec un morceau de *tasajo*, un peu de riz et de café, et se jette incontinent sur le lit, à moins que sa femme ne le retienne pour réciter ensemble le rosaire et rendre grâces à Dieu d'avoir ainsi passé la journée, elle à travailler, et lui à se promener.

Ce penchant à muser ainsi d'un lieu à l'autre est favorisé par la force qu'on a donnée aux liens de compérage. Un compère est plus qu'un frère. Un frère ou une sœur qui tient un autre frère ou sœur sur les fonts baptismaux, perd son titre primitif, pour celui de parrain et de compère, ou de marraine et de commère.



CHAPITRE XXIV.

État de l'Agriculture. — Exportation.

Les progrès de l'agriculture, arrêtés par la paresse, par l'esprit de dissipation et par l'amour du jeu, le sont encore par la disposition au vol, qui est une suite, une conséquence de ces vices. Le propriétaire honnête qui sème son champ ou qui élève des animaux, compte toujours sur un dixième de moins pour la part des voleurs.

Nous parlerons plus tard de la fureur des procès, autre obstacle à l'avancement de l'agriculture.

Aussi long-temps que l'île de Cuba n'aurait pas eu d'autres habitans que ceux dont nous avons essayé de peindre le caractère et les mœurs, elle eût été condamnée à languir. L'admirable position de la Havane donnait seule une valeur aux terres du voisinage. Là seulement on cultivait la canne à sucre, et le commerce ne tirait ses plus importans objets d'exportation

que du sol le moins fécond de la colonie. Partout ailleurs on ne connaissait que l'éducation très-mal suivie des troupeaux, et la culture de quelques arbres à fruits, parmi lesquels il faut donner le premier rang au bananier.

En général, les Espagnols ont, dès l'origine, attaché plus d'importance que les autres nations aux fruits qui croissent dans les colonies, et qui, offrant une nourriture facile, quoique peu agréable, secondent le penchant à l'oisiveté.

Quelques auteurs pensent que le bananier est indigène de l'Amérique. Mais, selon *Oviedo*, il fut apporté en 1516 de la grande Canarie, qui déjà l'avait reçu du continent africain, à l'île de Saint-Domingue, par le P. François-Thomas de *Berlanga*, de l'ordre des Frères prêcheurs. Ainsi une production végétale, qui, en quelque sorte, a servi à fonder l'indépendance des nègres français, serait venue de la même terre que les malheureux esclaves dont elle devait un jour favoriser l'émancipation!

Après l'exportation des métaux précieux, celle des cuirs fut, dans l'île de Cuba, comme dans les autres colonies espagnoles, le premier soin du commerce, le premier objet d'échange dont

il s'occupa. L'île entière en fournissait autrefois de dix à douze mille par an.

Le nombre des esclaves en ce temps-là n'était guère au-dessus de 25,000. Les blancs, les métis, les mulâtres et les nègres libres formaient à peine une population de 30,000 âmes.

La culture du tabac vint accroître les faibles ressources de la colonie : de 1748 à 1785, elle en versa, chaque année, dans les magasins de la métropole environ 18,750 quintaux.

Des familles espagnoles que la guerre avait chassées de Saint-Augustin en Floride, apportèrent à *Guanabacoa*, quelques ruches qui ne furent d'abord qu'un simple objet de curiosité. Les essaims multiplièrent avec une rapidité prodigieuse. Chaque ruche en donnait ordinairement un par mois et quelquefois deux; alors le dernier était moins considérable que l'autre. Tous les mois on enlevait le produit des abeilles, et ce produit n'était pas moins abondant que dans les ruches d'Europe, où l'on ne fait cette opération qu'une fois ou deux l'année. La cire et le miel sont de bonne qualité. En 1803 l'importation de la cire, soit au Mexique et au Pérou, soit dans la métropole, s'éleva à 3,150,000 francs.

M. de Pradt dit, je ne sais d'après quel auteur, qu'on s'est vu forcé de réprimer la multiplication excessive des abeilles. Des mesures de rigueur n'étaient pas nécessaires contre ces insectes précieux. S'ils nuisent aux cannes à sucre quand elles mûrissent, la punition de leurs dégats les attend dans les chaudières où l'ardeur du butin les précipite et les fait périr. Ainsi la multiplication long-temps progressive des abeilles, est devenue rétrograde à mesure que le nombre des sucreries s'est accru; et les *colmenares*, ou ruchers, du moment que les plaines ont été envahies par les cannes à sucre, n'ont pu prospérer que dans les montagnes les plus écartées.

L'extraction du sucre, un peu avant le siége de la Havane, ne s'élevait pas à 21,000 arrobes par an. On ne sait point quand et par qui fut introduite la canne créole ou *de la tierra*. Les uns disent qu'elle est venue d'Espagne; d'autres, que c'est un présent de l'Afrique. La canne d'*Otaïti*, qui s'est tellement propagée depuis quelques années, que la moitié du sucre récolté dans l'île en provient, est due au hardi, mais infortuné Bligh, qui la transporta à la Jamaïque,

d'où elle se répandit promptement dans les îles de Saint-Domingue, de Cuba et de la Trinité. Cette canne est plus abondante en suc que la canne créole. Sur un terrain d'étendue égale, la canne d'*Otaïti* fournit un tiers de plus en sucre; mais ses tuyaux donnent un bois plus épais et plus dur. Une *caballeria* produit 870 quintaux de sucre, quand on y plante des cannes d'*Otaïti*. On les reconnaît aisément de loin à leur feuillage d'un vert beaucoup plus agréable et plus clair que celui de la canne créole.

Long-temps la culture du cafeyer fut presque nulle, pour ne pas dire inconnue dans l'île de Cuba. En 1794, à peine la consommation du café qui se faisait dans toute l'île s'élevait à 20,000 arrobes, que les colonies étrangères fournissaient en grande partie. En 1800 on ne comptait encore que 60 cafeyères, presque toutes naissantes.

En 1806, les progrès de la colonie étaient déjà considérables : la jurisdiction de la Havane comptait 480 *ingenios*, ou sucreries, 326 cafeyères, 2439 *vegas* ou champs de tabac, et 1223 *colmenares*, ou ruchers.

En 1816, il est sorti de la Havane 200,487 caisses de sucre, pesant l'une dans l'autre 15 arrobes; 370,229 arrobes de café; 22,365 arrobes de cire; 26,797 boucauts de mélasse et 1860 pipes de tafia. Les droits royaux et municipaux se sont élevés à 3,197,972 piastres.

En 1817, les exportations ont été plus considérables encore, excepté celle de la cire.

217,009 caisses de sucre; 709,351 arrobes de café; 21,315 arrobes de cire; 30,759 boucauts de mélasse; 2013 pipes de tafia : les droits royaux et municipaux se sont élevés à 371,098 p. 3 r. et demi.

On n'a pas compris dans les objets d'exportation le tabac, les cuirs, les *dulces*, ou confitures, et autres denrées.

Cet accroissement de prospérité a eu plusieurs causes : essayons de les développer.

CHAPITRE XXV.

Réfugiés français de St-Domingue!

Tandis que la colonie espagnole de Cuba se traînait dans les langueurs d'une existence moins agricole que pastorale, la colonie française de Saint-Domingue était en possession d'une prospérité à laquelle on ne pouvait pas encore assigner de terme. Mais si le canal des richesses n'y coulait pas dans toute son abondance, dans toute sa plénitude possible, le torrent de la corruption, de l'injustice, de la mauvaise foi, des mauvaises mœurs y était depuis long-temps débordé. Cette colonie, plus que les autres, portait l'empreinte d'un vice originel, et l'on s'apercevait d'abord que sa population première avait été ramassée dans les fanges de la métropole. Il fallait beaucoup de morgue, d'arrogance et d'orgueil aux descendans des boucaniers et des prostituées qu'on leur avait amenées à diverses

époques, pour déguiser la turpitude de leur origine. Il eût été plus beau de la faire oublier par des vertus; mais le commun des hommes ne calcule point ainsi.

Autour de ce noyau venaient se débattre sans cesse une foule d'aventuriers avides, poussés dans le Nouveau-Monde par la misère, par le désespoir et quelquefois par le crime; envieux de leurs prédécesseurs qu'ils trouvaient déjà en possession; habiles à profiter de l'indolence où plonge l'habitude des richesses, et cherchant à s'élever à leur tour par des gestions infidèles, par les fraudes du commerce, par les chances du jeu. Les intempéries du climat fournissaient encore une ressource à ces oiseaux de proie; et l'art de dépouiller les morts n'était pas le moins profitable ni le moins en vigueur dans les colonies.

Des hommes honnêtes accouraient aussi; mais ceux-là, quand ils n'étaient pas victimes du climat ou de la mauvaise foi, se hâtaient de retourner dans leur patrie, et d'y porter le fruit de leurs honorables travaux. En général, les honnêtes gens ne comptent point parmi les rouages politiques : on les regarde comme des

pivots sur lesquels tournent les ambitieux, les intrigans de toute espèce, de toute couleur : sans cesse froissés, ils n'impriment point le mouvement, ils ne le transmettent point, ils le facilitent tout au plus forcément et malgré eux. Aussi dans le coup d'œil rapide que nous jetons sur l'île Saint-Domingue, nous les regarderons comme n'existant point, et si nos yeux les retrouvent quelque part, ce ne sera que parmi les victimes.

Pour servir d'instrumens à l'ambition, de jouets aux caprices, d'entourage à l'orgueil, arrivèrent successivement des cargaisons d'hommes que la loi voulait envain faire considérer comme des malheureux, et qu'on s'obstinait à regarder comme un objet purement mobilier qu'une sage économie ménage, qu'une avarice mal entendue détériore, qu'on laisse périr par incurie, ou qu'on brise dans un accès de colère.

Cependant c'était dans cette classe méprisée sans motif que des hommes justement méprisables pour leur orgueil, cherchaient l'aliment de passions quelquefois effrénées; et la jeune esclave, en inspirant des folies à son maître, vengeait quelquefois, par le ridicule dont elle

le couvrait, l'opprobre injustement attaché à la couleur qu'elle tenait de la nature.

Cette couleur blanche si fière, du moment qu'elle se mêlait ainsi avec la couleur opposée, aurait dû adoucir la rigueur de ses proscriptions pour les nuançes provenues du mélange. Mais non : l'homme blanc, déjà si coupable envers la nature pour avoir acheté son semblable, pouvait bien se placer plus en dehors encore de l'humanité, en mettant un prix à son propre sang.

Pitt a dit que le principe de l'esclavage dans les colonies renferme une masse énorme de vices et de crimes. Eh bien! c'est dans cette masse énorme de vices et de crimes que la révolution jeta ses premiers germes. Ils furent accueillis et fécondés comme en France par les ambitions jusqu'alors déçues, par les cupidités impatientes, par les vanités long-temps blessées.

Le colon qui était aussi fier de ses barriques de sucre qu'un noble ancien le serait de ses seize quartiers, ne se trouva plus seulement un objet d'envie, mais un but d'aversion, d'inimitié pour l'habitant qui n'avait que des boucauts de café. L'un et l'autre se trouvèrent opposés au marchand du port voisin dont ils payaient mal les

fournitures, et qui avait l'insolence de vouloir les contraindre à plus d'exactitude et de mémoire.

Plusieurs circonstances porteraient à croire que l'Angleterre ne fut point étrangère aux premiers mouvemens de Saint-Domingue; et le projet de rendre cette colonie indépendante, projet qui fit faire tant de fausses démarches aux principaux habitans, pourrait bien avoir été suggéré par un esprit de représailles.

Les premières irritations se manifestèrent chez les blancs; les hommes de couleur parurent ensuite avec la prétention d'être les égaux de leurs pères. Cette prétention, qui paraissait juste en France, ne le parut point dans la colonie à ceux même qui figuraient naguère parmi les plus chauds partisans de l'égalité entre les blancs. Mais les hommes de couleur, d'autant plus hardis qu'ils connaissaient mieux les faiblesses de la classe privilégiée, d'autant plus méchans qu'ils étaient plus humiliés, présentaient une ligue redoutable. Par une fatalité étrange, ils avaient toujours été repoussés par les deux castes extrêmes. On mit en jeu l'aversion des noirs pour les mulâtres, et l'on fit intervenir comme auxiliaires dans cette seconde querelle, ceux qui bientôt

devaient en élever une troisième plus longue, plus terrible, et dans laquelle succomberaient les blancs, les mulâtres et les armées de la métropole.

Nous ne parlerons pas des torts de l'assemblée constituante, qui d'abord ne connut pas bien l'état des choses, et dont les mesures contradictoires envenimèrent la plaie, loin de la guérir. Les mesures machiavéliques de quelques-uns des agens qui furent envoyés par les assemblées suivantes, les brigandages que plusieurs d'entre eux commirent, les horreurs qu'ils autorisèrent n'entreront pas non plus dans notre récit.

Du moment que l'esclavage avait été franchement aboli, les noirs, en général, s'étaient montrés dignes de la liberté. Quelques-uns engagèrent d'eux-mêmes leurs anciens maîtres à revenir, et se présentèrent à eux, non plus comme esclaves, mais comme ouvriers associés aux produits de l'exploitation. Un régime colonial assorti aux circonstances, et qui était susceptible d'amélioration, s'introduisait avec assez de bonheur, et ne déplaisait point aux colons raisonnables. Ils s'estimaient heureux de se retrouver sur leurs domaines, et de recueillir une part encore assez abondante de richesses.

Le nouvel ordre de choses promettait des avantages au commerce, et la colonie allait peut-être, sous une autre forme, suivre un autre cours de prospérité, quand l'homme à qui il fut donné de pouvoir régénérer la politique européenne, et qui ne sut que traîner et souiller sa gloire dans les ornières du despotisme, s'imagina de remettre sous l'ancien joug des hommes qu'on avait rendus libres.

Son expédition fut mal combinée, parce qu'il méprisa trop ceux qu'il voulait soumettre. Les noirs, un moment étonnés, s'accoutumèrent bientôt à ces soldats, vainqueurs de l'Europe; et quand Toussaint leur eut dit : *Compagnons, soleil là pour nous*, ils se crurent invincibles à leur tour, et ils le devinrent en effet.

Les représailles qu'ils excercèrent furent horribles; mais leurs ennemis s'étaient-ils donc montrés si humains! Et les blancs devaient-ils s'attendre que tant de fausses mesures, tant de perfidies, tant de froides atrocités, tant de sottises barbares, dont ils étaient chaque jour agens ou témoins, semassent pour eux tous autre chose que la mort!

Le courage des nègres et la fièvre jaune ne

furent pas les seules causes du désastre des blancs : on a vu des officiers français vendre aux nègres mêmes des munitions de guerre, et trafiquer ainsi du sang de leurs soldats.

Les blancs qui purent échapper à cette épouvantable explosion de vengeances long-temps défiées, cherchèrent un asile soit aux États-Unis, soit à la Jamaïque, soit dans l'île de Cuba. D'autres colons, pendant la durée des troubles, les avaient précédés dans ces diverses contrées, et quelques-uns y avaient apporté assez de capitaux pour former des établissemens avantageux.

Ces premières migrations de colons français avaient donné l'éveil à l'Industrie dans la colonie espagnole dont nous traçons l'histoire. Les migrations subséquentes en développèrent les prodiges. Les plaines au Sud-Est de la Havane, les environs de *Matanzas*, les mornes de *Santiago*, les terres de *Baracoa* virent remuer leur sein fécond par une race d'hommes active qui cherchait à réparer ses malheurs. Les efforts de culture qui furent faits en peu de temps sont à peine croyables.

Quelques-uns des derniers venus avaient amené un petit nombre de noirs qui n'avaient pas su

ou n'avaient pas voulu profiter de la liberté à laquelle on les avait appelés ; mais d'autres n'avaient apporté que leurs bras. Des chemins de communication furent ouverts par les colons eux-mêmes dans les mornes de *Santiago* et dans d'autres cantons où on leur avait permis de s'établir.

La prospérité croissante de ces étrangers industrieux ne déplaisait point aux Espagnols de bon sens ; mais les plus adonnés à la paresse, loin de voir, dans cet exemple des heureux effets du travail, un sujet d'émulation, ne surent y trouver qu'un objet d'envie. Cette envie, hélas ! devait goûter bientôt les honteuses jouissances que le sort lui réservait ; et, par de nouveaux attentats politiques, celui qui présidait alors aux destinées de la France amena une crise violente, dans laquelle les malheureux réfugiés de Saint-Domingue, victimes déjà des erreurs d'un ambitieux, furent rendus encore responsables de ses torts envers la nation espagnole.

Un soulèvement général eut lieu dans l'île contre les Français. Ils eurent beaucoup à souffrir partout où ils se trouvèrent en petit nombre. Presque tous furent volés, plusieurs furent assas-

sinés; des femmes, des enfans périrent. Le marquis de *Someruelos* était alors gouverneur. On s'accorde à louer le zèle avec lequel il se hâta d'envoyer des troupes dans les campagnes les plus voisines, et d'expédier des ordres pour protéger nos infortunés compatriotes.

Les hommes de couleur Espagnols se faisaient surtout remarquer dans cette populace avide de sang et de pillage. En vain les habitans honnêtes de la Havane se réunirent-ils en compagnies, formées d'individus originaires des mêmes provinces d'Espagne pour agir avec plus de concert, ils ne purent empêcher que des excès odieux ne fussent commis. A côté même du gouverneur, un vieillard fut assassiné. C'était un orfévre établi à la Havane depuis plus de quarante ans. On voulait qu'il s'embarquât avec les autres Français; il ne pouvait pas s'y résoudre. Les cris, les menaces d'une populace furieuse l'effrayaient moins que l'injonction d'abandonner sa maison, et en quelque sorte sa nouvelle patrie. Je ne sortirai d'ici que mort, s'écriait-il. Un cadet, aide-de-camp du gouverneur, eut l'atroce infamie de le prendre au mot, et lui plongea son épée dans le sein.

L'action de ce jeune homme fut regardée avec horreur, et la bourgeoisie redoubla de soins et de courage pour qu'elle ne fût point imitée dans la Havane, où cette mort fut, je crois, l'unique.

Cependant les Français eurent ordre de quitter l'île; on leur donna quarante jours pour vendre leurs propriétés et partir. Ce délai fut prolongé en quelques endroits. On accorda même la permission de rester à ceux qui, au jugement de juntes convoquées à ce dessein dans le lieu de leur résidence, seraient jugés dignes de faveur par la conduite qu'ils auraient tenue jusqu'alors, et par les opinions qu'ils auraient professées.

En cette occasion, plusieurs Français portèrent la peine de cette légèreté funeste avec laquelle trop souvent nous ne craignons pas de fronder les usages et les habitudes des nations au milieu desquelles nos intérêts nous conduisent à vivre.

Le tort que faisait à la culture l'absence de nos compatriotes fut bientôt apprécié. En 1813, c'est-à-dire, avant que la guerre fut terminée, un écrivain, D. *Antonio J. Valdès*, eut le courage de rappeler, dans son histoire de l'île de Cuba, les services importans que le séjour des

Français avait rendus à la colonie. A la paix, on les vit avec plaisir reprendre leurs occupations, et chercher de nouveau à réparer leurs malheurs. Le retour de ces infortunés se lie aux nouveaux progrès de la culture dans ces dernières années.



CHAPITRE XXVI.

La traite des Noirs. — Leurs différentes races. — Leurs caractères particuliers.

Une autre cause des accroissemens progressifs de la colonie, c'est l'importation directe des nègres, de laquelle, jusqu'en l'année 1809, les Espagnols s'étaient abstenus. Ils recevaient leurs esclaves principalement de la main des Anglais. Ayant pris part les derniers à cet infâme commerce, il était dans l'ordre qu'ils fussent aussi les derniers à l'abandonner. L'époque où cet échange criminel de l'argent contre des hommes sera puni en eux comme un délit politique, approche. Déjà, sous les peines les plus graves, ils ne peuvent plus s'approvisionner que dans les marchés au Sud de la Ligne. On a jugé que les marchés situés au Nord étaient trop épuisés.

Peut-être sera-t-on bien aise de trouver ici

quelques notions sur cette matière. Espérons que les détails de ce genre seront bientôt pour toutes les nations européennes ce que sont pour nos érudits les documens de l'antiquité.

La troisième des races d'hommes classées par Moyse et par les Hébreux était représentée comme la postérité de Cham ou Ham. Ce nom signifie en hébreu ou la couleur foncée de ces peuples, ou l'extrême chaleur du climat sous lequel ils vivent. C'est déjà une chose à remarquer que les descendans de Cham, lequel était un des fils de Noë, peuvent, d'après nos écritures, se regarder comme provenant de la même souche que nous. La race de Cham fut maudite par Noë : il est probable que la différence de couleur qui existe entre elle et nous a seule prolongé l'effet de cette malédiction : du moment que les Juifs, les descendans immédiats des patriarches, eurent été maudits à leur tour, il eût été naturel, ce nous semble, que la malédiction prononcée contre les fils de Cham eût été révoquée ; car c'est trop de proscriptions entre les enfans d'un même père !

Quoiqu'il en soit, l'Afrique, dès les temps les plus reculés, fit commerce de ses enfans. Il

est vrai que des hommes blancs étaient vendus aussi, et la voix des philosophes anciens ne s'éleva jamais contre cet odieux commerce, quoiqu'il fût arrivé à plusieurs d'entre eux de figurer dans les marchés. Quelques raisonneurs plus fameux qu'intelligibles ont paru de nos jours approuver l'esclavage personnel; je ne pense pas néanmoins qu'ils voulussent avoir d'autres traits de ressemblance que le génie et l'esprit avec les Platon, les Epictète et autres philosophes de cette trempe qui furent esclaves.

Le commerce des esclaves noirs se faisait de temps immémorial en Egypte, sur les bords de la Mer-Rouge, et dans les ports de la côte orientale les plus proches de cette mer. Les Portugais, dans les ports de l'océan occidental, s'en occupèrent les premiers. Leurs comptoirs les plus anciens sont les forts *de la Mina* et de *San-Thomé*. Ils trafiquaient avec les Maures, et servaient même d'intermédiaires entre les marchands nègres de diverses nations, chez qui les hommes avaient des prix divers en raison de leur nombre et de leurs qualités.

Les Français eurent aussi de bonne heure un comptoir sur cette côte. Peut-être même leurs

établissemens avaient-ils précédé ceux des Portugais : on les voit du moins commercer à la côte d'Afrique dès les quatorze et quinzième siècles; mais ils mirent peu d'activité dans leurs spéculations, dont la poudre d'or et l'ivoire furent d'ailleurs les objets principaux.

En 1510, Ferdinand-le-Catholique, roi d'Espagne, envoya, pour son compte, un certain nombre de nègres en Amérique. L'année 1516 vit accorder la faculté exclusive de cette exportation à un nommé *Chevris*, qui, pour une somme de 23,000 ducats, rétrocéda son privilége à une compagnie de négocians génois, qui, en 1517, firent un premier transport d'esclaves à l'île Saint-Domingue.

Las-Casas avait-il conseillé de remplacer ainsi par d'infortunés Africains, les malheureux sauvages d'Amérique, dont il s'était fait l'ardent défenseur? Plusieurs écrivains regardent cette particularité de sa vie comme douteuse. Si elle était vraie, que faudrait-il en conclure? Que de nombreuses inconséquences pénètrent dans l'esprit de l'homme, dès l'instant qu'il donne à ses opinions, à ses sentimens même les plus désintéressés, le caractère des passions.

Une question bien naturelle se présente : on voudrait savoir quel est en général l'état politique des nègres dans leur pays. D'après le témoignage des voyageurs qui ont le mieux observé la partie de ces contrées accessible aux européens, il paraît que les différentes aggrégations d'individus se composent de maîtres et d'esclaves. Ces derniers sont classés en esclaves nés dans le pays, et en esclaves acquis par droit de conquête, ou achetés de l'étranger, ou condamnés à la servitude pour crimes. Le pouvoir des maîtres a des bornes sur les esclaves nés. Ils peuvent leur infliger des punitions corporelles; mais ils ne sauraient, dans aucun cas, les priver de la vie, ni même les vendre à l'étranger, sans les avoir traduits, au préalable, devant un tribunal composé des principaux de la ville ou bourgade. Il existe même, dit-on, des avocats de profession qui s'empressent d'offrir leurs services à la partie accusée.

Cette faculté d'être jugés par un tribunal avant d'être vendus à l'étranger, ne s'étend point aux esclaves de la seconde classe. Au reste, cet ordre de choses n'est probablement aujourd'hui qu'une espèce de forme ancienne, faussée,

brisée par la plus infâme de toutes les cupidités. La traite a, si l'on peut dire, entièrement décivilisé les côtes d'Afrique. Les notions de morale y étaient grossières ; elles sont devenues tout-à-fait nulles. On y vole les hommes comme on volerait des pièces de bétail. Les enfans sont enlevés à leur mère par force ou par ruse. Le père lui-même porte ses enfans au marché, et quelquefois le fils vend son père. On suppose des crimes pour faire condamner des malheureux.

Quelques sacs de piastres viennent incessamment alimenter des guerres acharnées entre les nations. De mauvaise poudre, des fusils de rebut payent les esclaves qu'on amène, et servent à en faire d'autres. Ceux à qui l'on donne le titre de Rois, ne sont que des marchands de bestiaux humains.

Non, Raynal ne fut pas toujours un déclamateur ; non, ses pages brûlantes d'humanité, foudroyantes de justice, n'ont point causé les maux de Saint-Domingue, ainsi que l'ont avancé des hommes à pensées étroites. Savez-vous à qui sont dus les désastres de nos colonies? à tous ceux qui ont fait la traite. Ils sont responsables de ces affreux malheurs, tous ceux qui

ont acheté des hommes leurs semblables, tous ceux qui les ont ravalés au-dessous des plus vils animaux, tous ceux à qui les accens prophétiques d'un philosophe n'ont pas inspiré, je ne dirai point des remords, mais des craintes, des alarmes qui auraient mis des bornes salutaires à leur âpre cupidité. Et si le philosophe lui-même, comme on l'en accuse, participa du fond de son cabinet, sans péril comme sans fatigue, à ce commerce infâme, que sa mémoire soit livrée à l'exécration des siècles ! Que son éloquence, dont il devait être si fier, n'ait pas plus de mérite réel que n'en avait par elle-même la voix d'une pythie, quand elle proférait des paroles commandées, et qui ne partaient ni de son esprit ni de son cœur !

Mais, dira-t-on, puisque ce trafic avait lieu depuis la plus haute antiquité, pourquoi en imputer particulièrement les horribles résultats à l'arrivée des européens sur les côtes d'Afrique? Pourquoi? parce que les demandes de nos européens insatiables sont devenues chaque jour plus fréquentes, parce que la denrée a été d'autant moins ménagée qu'on a pu se la procurer plus facilement.

L'exportation annuelle était de 80 à 100 mille victimes; et l'on a calculé qu'au bout de vingt ans toute la population noire de l'Amérique était renouvelée; la diminution ordinaire étant de 5 pour cent par an.

Nous avons eu déjà occasion d'observer soit dans les traits, soit dans la couleur des nègres, soit dans leurs stigmates caractéristiques, des différences notables. En général, les habitans de l'intérieur ont le teint moins foncé que les riverains de la mer; ce qui provient, dit-on, de l'élévation des terres. On prétend même qu'au centre de l'Afrique il est des contrées où cette élévation et la température qu'elle donne sont telles que la couleur des montagnards n'est pas autre que celle des européens. Comme aucun voyageur n'a pénétré jusque-là, on peut croire, sauf des renseignemens plus certains, que la dégradation de la couleur noire s'arrête au jaunâtre dans les lieux les plus éloignés des deux mers.

Les caractères nationaux de ces diverses peuplades ne diffèrent pas moins.

Les Sénégalais, parmi lesquels on distingue les Jalofs, les Foulahs, les Mandingos sont en

général les mieux faits, les plus aisés à discipliner, et les plus propres au service domestique.

Les Mandingos sont instruits, hospitaliers et pacifiques, pleins d'activité, de grâce et de finesse. Leurs femmes sont vives et bonnes, ardentes et agréables. La religion de Mahomet dispute la foi de ce peuple aux erreurs du paganisme, qui cependant compte de plus nombreux sectateurs. Adonnés au commerce, et aimant les étrangers, leur langue s'est répandue dans toute la Sénégambie.

Les Foulahs, peu noirs, sont intelligens et industrieux, mais trop accoutumés à mener une vie errante. Cependant ils sont encore plus pasteurs que nomades.

Les Jalofs, grands, beaux et bienfaits, se distinguent encore par une couleur très-unie et très-luisante. Ils ont des traits réguliers; leur physionomie ouverte inspire la confiance.

Les Minas passent pour la nation la plus capricieuse et la plus résolue. Ils sont malins, envieux et dissimulés; ils ne regardent jamais en face.

La côte d'Or fournit de bons cultivateurs: on y distingue surtout les Aradas et les Nagos.

Mais ils sont peu nombreux. Les Gangas abondent davantage; on apprécie la bonté de leur caractère. Les Lucumis et les Fanties sont moins recherchés.

Après le cap Formose s'étendent les nations de Carabalis. Ils sont en général robustes et laborieux; mais leurs manières sont moins polies et leurs mœurs beaucoup moins douces que celles des Sénégalais. Les Brichis, qui en font partie, passent même pour anthropophages. Les autres nègres les accusent de piler leurs vieillards dans un mortier et de les manger, ce qu'ils n'ont jamais fait parmi les européens. On peut même croire que c'est une calomnie à laquelle ils invitent peut-être, et par leur orgueil taciturne, et par la dureté que donnent à leur physionomie des scarifications larges et profondes, qui occupent les deux côtés du front. C'est, je crois, cette race qui est connue dans nos colonies sous le nom de Mondongues. Presque tous les porteurs d'eau, à la Havane, sont Brichis. Les Iboos, autre nation de Carabalis, sont encore plus taciturnes; ils sont enclins au suicide : on les estime peu.

Les Congos étaient communs à St-Domingue.

On préférait ceux qui venaient des bords de la mer. Ils sont plus noirs, plus spirituels, plus vifs que les Loangos, et fort habiles pêcheurs. On reproche aux Congos, en général, d'aimer à s'enivrer, et de déserter aisément.

Les peuples qui habitent le reste de la côte occidentale jusqu'au pays des Cafres, n'ont guère fourni d'esclaves; mais dans ces derniers temps, il en est venu beaucoup de la côte orientale. Quelques années avant la révolution, on en exportait aussi de la même côte à St-Domingue avec assez d'avantage.

Les noirs qu'on préfère dans cette partie de l'Afrique, sont les Macquois, plus gais, plus industrieux, mais aussi plus entreprenans que les autres noirs. Il faut les surveiller avec soin. C'est d'eux que partent presque toujours les révoltes, soit à bord, soit dans les habitations où il s'en trouve. Ils méprisent toutes les autres castes de noirs, et ne veulent pas même manger avec elles. On est obligé dans la traversée de les mettre à part. Ils ont sur les tempes des scarifications qui ressemblent à celles des Brichis.

Les Monjavas sont l'espèce de noirs la plus commune à Mozambique. On les reconnaît à

l'aide des étoiles qu'ils se font sur le corps et sur les joues. Leur humeur est douce; mais ils sont portés à la mélancolie. Ils s'attachent beaucoup à leurs maîtres, pourvu qu'ils n'en soient pas maltraités. Mieux faits en général que les Macquois, ils sont bien moins robustes. Ce peuple aime la musique à l'excès. Ses airs sont courts comme ceux de toutes les nations africaines, et on les répète plus d'une fois. Il s'y trouve des accords qui plaisent même à des oreilles exercées.

Les Jambanas sont aussi dangereux que les Macquois. La marque de leur caste est une rangée de points depuis le haut du front jusqu'au bout du nez.

Les Sofalas ressemblent aux Jambanas. Ils méprisent beaucoup les Monjavas, qui n'osent jamais les approcher. Les femmes de cette caste sont les plus belles de toute la côte. Les Sofalas sont reconnaissables à des lignes courbes qui descendent du front sur les tempes, ainsi qu'à des points sur les joues et sur le corps.

Telles sont les principales races de noirs qu'on amène dans l'île de Cuba. Les marchands d'esclaves ont intérêt de connaître ces diverses nations, plus ou moins propres au travail, plus

ou moins faciles à conduire, et dont les unes ont une odeur insupportable, tandis que d'autres n'ont aucune mauvaise odeur.

Une cargaison qui arrive sans déchet procure d'immenses bénéfices. Mais la cupidité se trompe quelquefois d'une manière bien cruelle. On prend plus d'esclaves que le navire n'en peut raisonnablement contenir. Le défaut d'air les étouffe; les vivres manquent, et si les vents ou le calme contrarient la navigation, le fatal vaisseau devient le théâtre des plus épouvantables calamités.

La quotité de nègres qu'on peut embarquer est fixée par les ordonnances royales à cinq individus par tonneau. Les navires qu'on emploie sont généralement bons voiliers. D'ailleurs les Espagnols portent dans leurs opérations commerciales beaucoup de prudence; ils les disposent et les suivent avec mesure et circonspection. Je ne pense pas que leurs capitaines négriers soient autant justiciables envers l'humanité que ceux d'autres nations plus imprévoyantes ou plus avides.

A bord de plusieurs navires, on refuse de laisser boire les nègres autant qu'ils le vou-

draient, dans la crainte de manquer d'eau. Quelquefois le capitaine, réduit à la disette, jette des nègres vivans dans la mer, pour sauver au moins les jours de l'équipage, bien entendu qu'il commence par les moins vendables; et s'il l'osait, peut-être serait-il porté par ses calculs à se défaire par préférence des blancs, qui n'ont rien coûté.

Autrefois la petite vérole faisait des ravages souvent affreux à bord des navires. La vaccination écarte aujourd'hui ce danger. Cette précaution n'est pas la seule dont on s'avise. Après avoir acheté des nègres, on leur donne l'émétique pour leur débarrasser, dit-on, l'estomac, et on les envoie à bord, en ayant soin de faire mettre les plus forts d'entre eux aux fers. Mais voici une pratique moins heureuse. A dessein de les apprivoiser, on fait succéder tout à coup une nourriture abondante aux racines qu'ils ont mangées pendant un long voyage par terre; ce qui occasionne chez eux un dérangement d'humeurs, principale cause des dysenteries qui en font périr un grand nombre.

On part; le mal de mer, le peu d'air qui circule dans le cachot où ils passent la nuit,

les vapeurs fétides qui s'exhalent soit de la cale, soit des bailles, qu'on ne change que tous les quarts; la persuasion où sont la plupart d'entre eux que les blancs les emmènent pour les manger : que de maux se compliquent dans leur horrible situation!

Pour obvier aux révoltes, les femmes sont rigoureusement séparées des hommes; on empêche même que les deux sexes ne se voient; mais ils s'entendent : l'imagination s'allume; les sens parlent avec impétuosité, avec fureur; dans l'espèce de délire qui l'agite, et pour arriver jusqu'à la voix qui l'appelle, un nègre oserait tout affronter; mais des espingoles chargées à mitraille sont là....

Les vaisseaux négriers arrivent. Une quarantaine plus ou moins longue les attend. Ils n'apportent pas seulement des hommes, mais des germes de maladies morales et physiques. On ne redoute que ces dernières. Les observateurs s'accordent à imputer à l'arrivage trop considérable de nouveaux nègres la malignité du *vomito negro* dans ces dernières années. L'emprisonnement insalubre de ces infortunés se prolonge par la quarantaine; ils ne commencent à respirer qu'aux négreries, et, là même, le besoin d'un

changement dans leur position les tourmente. Les malheureux! souvent ils aspirent avec impatience au moment d'être vendus.

Je ne sais si la figure de B...... et la mienne présentaient quelque chose de plus particulièrement humain, mais nous n'entrions pas une fois aux *baracones*, sans que des infortunés ne vinssent nous engager à les acheter; ils roidissaient leurs bras pour nous montrer la force de leurs muscles, puis faisaient le signe de tailler les herbes avec le sabre ou *machete*, et prononçaient le mot *chapli*, *chapli*, qui, dans leur jargon, signifie cette opération.

La traite des nègres a d'autant plus favorisé l'essor de l'agriculture que jusqu'en 1818 on accordait aux colons agricoles de grandes facilités pour les paiemens. L'affluence des navires étrangers et le haut prix des denrées coloniales qui en est la suite, n'ont fait qu'ajouter encore à la prospérité de la colonie. Aussi les Havanais désirent-ils que l'ordre de choses actuel subsiste, et que le commerce de Cadix ne parvienne point à ressaisir, par les réclamations qu'il ne cesse de faire, un monopole fructueux pour lui seul, et qu'il exerça trop long-temps en Amérique.

CHAPITRE XXVII.

Comment se pratique le commerce à la Havane.

C'EST en 1788 que la cour d'Espagne ouvrit quelques-uns de ses ports du Nouveau-Monde aux navires étrangers. Les Anglais et surtout les Anglo-Américains profitèrent les premiers de cette faveur. Les Français n'y ont pris part que dans ces dernières années; mais on peut dire que c'est avec moins d'avantage pour eux que pour les habitans. Le vil prix auquel sont tombées les marchandises d'Europe est à peine croyable. Les comestibles seulement se soutiennent un peu.

Tout navire étranger doit être consigné à une maison du pays. Des Américains, des Anglais, des Français, naturalisés, sont les principaux commissionnaires. Ils ont un crédit ouvert à la douane; et comme ils ne sont tenus d'acquitter les droits que par semestre, et que, d'autre part,

les ventes se font avec rapidité, et presque toujours au comptant ou à des termes très-courts, ils ajoutent au prix de leur commission, qui est de 5 pour cent, l'agio des sommes considérables dues à la douane, et que leur payent par anticipation les capitaines, dont ils se hâtent pour cette raison de terminer bien ou mal les affaires et de régler les comptes. J'ai vu plusieurs Français se plaindre de l'extrême légèreté avec laquelle ces commissionnaires traitent les intérêts qu'on leur confie.

Des capitaines ont voulu ouvrir des magasins et détailler leur cargaison; mais toujours sous la protection d'une maison du pays, à laquelle on ne peut se dispenser de payer une commission. Cet expédient n'a pas réussi. Il vaut donc mieux ne pas faire tant d'expéditions pour la Havane, ou se résigner aux chances que présentent les coutumes commerciales de la place.

Quoiqu'il y ait beaucoup de personnes occupées du commerce de détail, le nombre des concurrens à l'achat en gros des cargaisons n'est pas considérable. Les marchands forment entre eux diverses associations ou compagnies qui ont chacune leur directeur et leur caissier. La *Feuille*

du Commerce, dont il paraît deux numéros par jour, a-t-elle annoncé l'arrivage des marchandises, leur quantité et le nom du consignataire? Aussitôt les membres d'une compagnie mercantile font leurs calculs, et ils députent l'un d'eux pour mettre un prix. Celui-ci examine la marchandise, fait son offre par écrit et se retire. D'autres députés font de même. Quand le commissionnaire juge qu'il ne se présentera plus personne, il fait appeler celui qui a fait l'offre la plus avantageuse, et le marché se termine.

Si le paiement n'a pas lieu sur-le-champ, la compagnie en répond. Tous les samedis, le caissier passe dans les *tiendas* ou *almacenes* qui dépendent de l'association, et ramasse des fonds pour faire face aux engagemens. Jamais banqueroute n'a éclaté parmi ces marchands détailleurs. Mais quelques commissionnaires, quoique rarement, ont manqué à leurs obligations.

Un marchand éprouve-t-il de l'embarras? L'association vient à son secours. Les marchandises qui ne trouvent pas de débit dans une *tienda*, sont transférées dans une autre mieux située. Le défaut de conduite peut seul faire exclure un marchand de la compagnie à laquelle

il appartient. Par l'effet de ces associations, les bénéfices du commerce de détail sont assurés, et la fidélité aux engagemens n'éprouve aucune atteinte.

Les marchandises que les compagnies ont dédaignées, ou pour lesquelles les capitaines ont attendu en vain un meilleur sort, sont vendues aux encans publics. Là se pourvoient de petits marchands qui n'appartiennent point aux compagnies, ou des personnes qui font colporter dans les rues par leurs esclaves. Il y a tel spéculateur en Europe qui aurait besoin d'assister à quelques-unes de ces séances d'encan.

Le goût des Havanais est devenu très-dédaigneux. Il leur faut du plus beau et à bon marché. Les négocians d'Europe mettent beaucoup d'émulation à les satisfaire sur ce dernier point. J'ai remarqué avec plaisir que les produits de l'industrie française obtiennent chaque jour plus de faveur. Les Anglais abusent trop du talent qu'ils ont à faire, ce qu'on appelle des marchandises de pacotille, de véritables toiles d'araignée. Nos manufacturiers leur sont de beaucoup supérieurs en conscience.

Le premier conseil que j'aurais donc à donner

aux négocians de mon pays, ce serait de ne pas tant multiplier leurs envois; le second, de n'envoyer que du beau et du bon; le troisième, de recommander aux capitaines ou subrécargues de scruter, dans les comptes des commissionnaires, l'article des droits de douane, non que je veuille jeter quelque nuage sur la probité desdits commissionnaires, qui d'ailleurs s'occupent fort peu des détails; mais parce que de petits commis qui n'ont que de petits appointemens, se permettent de jouer assez gros jeu, et d'avoir pour maîtresses des femmes de couleur qui dépensent beaucoup et qui les trompent. Les droits de douane, à l'égard de certaines marchandises, sont perçus d'après une évaluation faite par des appréciateurs jurés; croirait-on que des comptes de douane ont été réduits par des commissionnaires sur des observations faites par les parties intéressées! Il semble pourtant que de pareils comptes doivent être irréprochables.

CHAPITRE XXVIII.

Trop grande affluence d'aventuriers. — Quelles professions présentent le plus d'avantages.

Les vaisseaux qui arrivent d'Europe, non seulement apportent trop de marchandises; mais ils débarquent trop de passagers. Si vous êtes maçon, charpentier, menuisier, forgeron, etc., partez pour la Havane ou pour tout autre port de l'île de Cuba, vous êtes certain d'avoir de l'emploi. Le meilleur métier est celui de maçon. Tous les bâtimens des habitations avaient été jusqu'à ces dernières années construits en bois ou en terre, ou avec des spathes et des palmes de cocotiers. Un accroissement rapide de prospérité exige qu'ils le soient aujourd'hui à chaux et à sable.

Tous les métiers qui ont quelque rapport avec la bâtisse procurent de bons salaires. Le plus

grossier Limousin peut trancher de l'architecte. Mais voici deux conseils qu'il est utile de donner. Un marchand vous propose-t-il un ouvrage à faire, soit à sa maison de ville, soit à son habitation, et le prix vous convient-il? Acceptez sans inquiétude aucune. Si c'est un propriétaire qui ne soit pas dans le commerce, prenez quelques informations. Si c'est un noble, arrangez-vous de manière à n'être pas de beaucoup en avance avec lui. Les huissiers ne pourraient pas pénétrer dans son auguste demeure; vous ne pourriez avoir recours que sur ses récoltes; mais on trouverait moyen de les enlever à votre insu, et vos justes poursuites vous donneraient, dans une certaine sphère de gens, l'air d'un malhonnête homme.

Il y a aussi un autre inconvénient que l'amour du travail doit pourtant mépriser. C'est qu'on est obligé de transporter son chantier à des distances quelquefois très-considérables, comme qui dirait à 30, 40 ou 50 lieues. Mais on a des chevaux, et l'on va. Il est d'usage qu'un simple ouvrier emploie ses premières économies à s'acheter un cheval.

Les ouvriers, dont les travaux n'ont pas de

rapport avec l'agriculture ou la bâtisse, feront bien de ne pas tenter le voyage d'outremer. Les hommes de couleur du pays exercent tous les métiers sédentaires; quelques-uns travaillent assez bien, et comme ils vivent très-frugalement, ils peuvent lutter avec avantage, pour le prix de la main-d'œuvre, avec des ouvriers européens qui boivent beaucoup de vin, et dédaignent les patates et les bananes.

J'ai bien ri quelquefois de ces pauvres ouvriers d'Europe qui veulent toujours passer pour les premiers de leur profession. Moins la pratique de leur métier réclame de talent, plus ils prétendent en avoir. Ce sont en général les êtres les plus orgueilleux, les plus vains et les plus sots de tous ceux qui passent aux colonies.

Un boulanger français qui, à la vérité, fait assez bien ses affaires, n'a-t-il pas l'audace d'exiger, quand il veut fumer un cigare, que le nègre ou la négresse à qui il demande du feu, le lui présente à genoux. Ce même homme ne crut-il pas nous donner un jour une preuve de sa toute puissance en faisant metttre culotte bas à un de ses esclaves, et en voulant le fustiger devant nous sans motif et pour s'amuser!

Que ferait-il donc s'il était empereur de Maroc, ou si ses esclaves ne lui coûtaient rien? En général, ces pauvres gens sont très-à-plaindre quand le sort les fait tomber au pouvoir d'hommes qui, en Europe, étaient peut-être de pire condition qu'un nègre.

En pays étranger, on ne peut pas éviter tout point de contact avec ses compatriotes. On espère quelquefois trouver de l'agrément dans la conversation de ceux qui parlent notre langue maternelle; eh bien, ma mauvaise étoile a voulu qu'à la Havane, soit parmi les gens de la langue d'*oc*, soit parmi ceux de la langue d'*oil*, j'aie toujours trouvé, à part quelques exceptions, ou un fat, ou un bavard, ou un ignorant, ou un escroc, ou un ivrogne. Ma santé, Dieu merci, a toujours été parfaite; les seuls maux de tête que j'ai eus m'ont été donnés par l'étrange loquacité de certains compatriotes qui semblent n'être allés dans le Nouveau-Monde que pour y babiller sans fin. On dirait que le Parisien, avec ses calembourgs, le Provençal, avec ses bouffonneries usées, le Gascon, avec ses forfanteries, se sont donné le mot pour outrer les ridicules qu'on

leur reproche. Des individus qui furent toujours très-obscurs et très-peu pensans prétendent avoir quitté la France parce que le nouvel ordre de choses ne s'accorde point avec leurs idées; et la plupart de ces individus sont des garde-magasins ou des infirmiers d'armée : d'autres veulent intéresser en se donnant pour victimes; et certes ni l'air ni le caractère de ces messieurs ne rappellent ces images de proscrits que l'antiquité nous a transmises, et qui nous apparaissent si belles en quelque sorte de malheur et de gloire. Il est vrai que, si, parmi les véritables exilés, tous ne sont pas des personnages notables, ce n'est pas tout-à-fait leur faute. On a trop étendu en ces derniers temps l'illustration du malheur, et l'étranger, en voyant certains hommes, n'a pas dû comprendre pourquoi on les avait craints.

Mais ce n'est pas seulement parmi les nouveaux arrivés qu'on trouve tant de personnages ridicules ou même dangereux; il est des hommes qui ont couru d'une colonie à l'autre, et qui n'ont fait que se corrompre et *s'engueuser* davantage, si l'on peut dire. Combien de fois le

cœur vous saigne d'entendre reprocher à nos compatriotes des faits peu honorables, et dont il est impossible de contredire le récit!

Il serait à désirer que la présence d'un consul de notre nation commandât une réserve salutaire aux aventuriers, et inspirât plus de confiance aux compatriotes honnêtes*.

En attendant, les Français bien établis et jouissant de quelque réputation, se tiennent constamment à l'écart de leurs compatriotes qui arrivent, et n'admettent chez eux que des gens d'un nom connu, ou qui ont à présenter de bonnes lettres de recommandation.

L'ancienne et célèbre hospitalité des colonies ne se trouve plus pour les Français que chez quelques habitans de leur nation, qui, vivant toujours à la campagne, éprouvent le besoin d'entendre les doux accens de la patrie et le récit des grands événemens dont elle a été le théâtre. Il en est même, quoiqu'en petit nombre, dont l'hospitalité, toute de bienveillance, n'a pas même ce motif de noble curiosité; et tous

* Ce vœu a été exaucé depuis.

les Français qui ont fait quelque séjour à la Havane appliqueront surtout cet éloge à monsieur Tourtour, Provençal, de Brignoles ou des environs, très-jovial et très-aimable, dont l'habitation, située sur un des chemins les plus fréquentés de la colonie, est considérée par les voyageurs français et même espagnols comme une espèce de caravanserail.



CHAPITRE XXIX.

Des Créoles françaises. — De leurs mœurs et de leur jargon. — Marie-Claire S.....

Ayant parlé diverses fois des blancs réfugiés de Saint-Domingue, il serait messéant de ne pas consacrer quelques lignes au souvenir des femmes de couleur de cette île, également réfugiées dans celle de Cuba; messéant! plus que cela; de ma part, ce serait ingratitude : non qu'aucune d'elles, pour trois ou quatre piastres par jour, ce qui est un peu cher, ait pris soin de ma santé; non que leur grotesque et détestable jargon ait eu pour moi l'effet de la voix des syrènes; non qu'à leur aspect j'aie senti se placer sur mes yeux ce bandeau mystérieux, admirable et nécessaire précaution de l'amour, mais parce que Marie-Claire S....., une amie,

la meilleure des amies, j'ai presque dit une sœur, m'attendait parmi elles. J'avais déjà distingué Marie-Claire S..... à la beauté de sa taille, un soir qu'elle traversait en canot de *Casa-Blanca* au quai de la douane; mais j'étais loin de penser que cette superbe femme eût l'âme si belle et si bonne. Elle a su depuis me distinguer à son tour, parce que je lui ai paru un homme exempt de préjugés inhumains; et certes, à ce titre, je me sais gré d'avoir mérité son attention. Marie-Claire S..... est griffone, c'est-à-dire qu'au lieu de descendre du noir au blanc, elle est remontée du blanc au noir, étant née d'un mulâtre et d'une négresse. Très-jeune encore, elle avait fait deux fois fortune dans le commerce, soit au Port-au-Prince, sa patrie, soit à la Havane, dans un premier séjour; mais aucun des revers qui ont assailli les malheureux colons de Saint-Domingue ne l'a épargnée. Des malheurs particuliers se sont joints contre elle aux malheurs communs. Elle avait épousé Charles S....., fils d'un de ces Allemands laborieux qui s'étaient établis à Bombarde près du Mole Saint-Nicolas. Après quelques années de l'union la plus douce, Charles S..... avait péri sur mer avec une partie

de la fortune qu'il avait acquise par beaucoup de travail, et en bravant de nombreux dangers. Les larmes que son épouse lui donne encore tous les jours font, à mon avis, son plus bel éloge. J'ai entendu bien des blancs mépriser la mémoire de Charles S...., parce qu'il avait donné sa main à une femme noire dont il possédait le cœur; en d'autres occasions pourtant, ces mêmes hommes se montraient fort attachés aux idées libérales. En vérité, pour voir toujours un peu moins clair dans les mystères du cœur humain, on n'a qu'à fréquenter un plus grand nombre d'hommes, et pour n'y connaître plus rien du tout, peut-être faut-il faire un voyage aux colonies.

L'horreur pour le mélange des couleurs, en *mariage seulement*, est si forte à la Havane, qu'une carteronne française dont la fille, aussi blanche qu'une Circassienne, était recherchée dans des vues honnêtes, par un jeune homme de Bordeaux, ne put faire descendre la grâce du sacrement sur le couple amoureux qu'en reniant la jeune personne pour sa fille.

A la Havane, ce sont les femmes de couleur françaises qui s'entendent le mieux à donner

des fêtes. Aussi leurs fêtes ne sont-elles jamais sans intention. Durant le carnaval, leurs maisons respirent la joie; mais dès que les fortes chaleurs arrivent, ces demeures si gaies se transforment en tristes infirmeries où gisent quelquefois en même temps des malades, des agonisans et des morts. C'est là qu'une infinité de malheureux voient se dénouer le drame de leur vie; c'est là que disparaissent les derniers des écus qu'on a apportés de France: véritable temps de moisson pour ces femmes qui ne ressemblent guère aux sœurs grises, et qui passent pour très-intéressées. Quelques-unes pourtant font exception, et plus d'un malheureux qui leur a dû la vie ne peut leur offrir en retour que de l'attachement, et quelquefois ne leur fait espérer rien du tout.

Au métier de garde-malade, elles joignent celui de blanchisseuse et de lingère. Celles qui peuvent disposer de quelques fonds achètent des pacotilles et les détaillent chez elles, ou les font vendre par les rues. Voilà pour les mamans, ou du moins pour celles qui ont abjuré toutes prétentions.

Quant aux jeunes personnes, elles sont élevées

avec tout le luxe que les gains de l'année permettent. On leur fait entendre de bonne heure que plaire doit être pour elles une spéculation de l'esprit plutôt qu'un besoin du cœur. Aussi connaissent-elles prématurément toutes les ruses de la coquetterie, toutes les ressources de la toilette, et l'on ne dirait pas qu'elles tendent leurs filets à deux mille lieues de Paris, tant elles montrent de savoir faire ! Il n'est pas jusqu'à leurs noms qui ne soient un piége. Ce sont des Zélia, des Délia, des Zutmé, des Zelmire, des Zéphire, et tout ce qu'on peut imaginer de plus harmonieux en ce genre.

Mieux avisées que leurs mères, elles ont deux langages à leur disposition, le créole et le français.

On pense bien qu'un esprit de conquête si général donne lieu à des rivalités, à des querelles, à des guerres sans fin, où les jeunes personnes agissent comme souveraines, et les mamans comme ministres. Jamais le commérage ne s'était montré à moi sous un jour plus odieux. Ce ne sont pas des piqûres d'épingle ; on darde l'aiguillon, on enfonce, on tourne le poignard.

Tu ne seras jamais confondue avec toutes ces femmes, douce et bienveillante Marie-Claire !

Dans ta première jeunesse, tu ne songeas point sans doute à renier tes modestes noms; jamais sans doute des idées de faste ne troublèrent ton esprit; jamais les sottes appréhensions d'une âme envieuse n'empoisonnèrent ton bonheur; car jamais je n'ai entendu sortir de ta bouche aucune parole que la prudence, la bonté, disons même la charité chrétienne, eût pu désavouer. Les pratiques religieuses auxquelles les femmes de couleur sont généralement assez fidèles ne sont pas chez toi de vaines simagrées. On sent qu'elles partent de ton cœur, ces paroles consolatrices de la religion, que tu adresses avec tant de charme aux infortunées qui viennent te demander un conseil ou te confier leurs peines. Combien de fois de pauvres femmes esclaves sortirent de ta maison plus résignées à leur sort! Combien de fois des maîtresses impatientes ou peu modérées apprirent de toi le secret important d'unir la douceur à la fermeté, la prudence à la force!

Le jargon créole ne me déplaisait point dans la bouche de Marie Claire S..... L'amour s'accommode assez bien de ce langage pour ainsi dire enfant : l'amitié serait-elle plus difficile? Il

est pourtant bon de faire connaître aux étrangers certaines particularités de cet idiome. Si une Créole française vous dit par exemple qu'elle vous aime *trop*, ne voyez pas dans cet adverbe l'intention d'exprimer un excès de sentiment; *trop* ne signifie ici que *beaucoup*, et, pour certains hommes et de la part de certaines femmes, ce *beaucoup* souvent n'est pas *assez*. Vous prie-t-elle de lui nouer sa robe, elle vous dit *amarrez-moi*, ou mieux, *marrez-moi*. Veut-elle se débarrasser des mains d'un poursuivant trop vif, elle s'écrie : *Larguez-moi*. Il faut avouer que ces expressions, et bien d'autres que je pourrais citer, sont fort drôles. Cependant quel est le langage si rebelle que le sentiment ne sache adoucir, quel est le terme si baroque dont le cœur ne puisse faire une expression touchante? Cet effet magique du sentiment, on le reconnaît dans quelques chansons créoles que je citerais, si le créole pouvait être lu.



CHAPITRE XXX.

Fragmens de lettres à B.....

Promenades au Campo Santo. — La belle affligée. — Mort d'el buen Nocchiero.

Cependant je recevais quelquefois des lettres de mon ami, et je lui répondais. Un *ariero* * de *Guanajay*, qui venait souvent à la Havane, se chargeait de porter notre correspondance. Dans une de mes lettres, je lui rendais compte de quelques promenades que j'avais faites au *Campo Santo*. Depuis le départ de mon ami, et un peu avant que j'eusse formé une liaison plus suivie avec la bonne Mme S....., le *Campo Santo* m'attirait par je ne sais quel charme de mélancolie mêlé de souvenirs douloureux et d'inquiétude.

* Conducteur de mules.

Je marquais à mon ami l'impression que faisaient sur moi les ravages d'un climat funeste, et les adieux éternels qu'il me fallait recevoir chaque jour; puis je disais :

« Et toi, capitale de ma nation et du monde éclairé, faut-il donc que je renonce à goûter dans ton sein les jouissances que les beaux arts procurent! Je ne verrai donc plus les Français, mes compatriotes, faire oublier, par la délicatesse de leur goût, par l'aménité de leurs mœurs, qu'ils savent être, quand on les irrite, la terreur du monde par leurs armes; je ne reverrai donc plus ces amis occupés d'aimables études......! Mais pourquoi me livrer ainsi à de noirs pressentimens? J'ai franchi l'enceinte funéraire; cette bordure de bambous, saules pleureurs du Tropique, ces obélisques de la mort ont disparu; tous ces emblêmes lugubres, ces ossemens entassés, ces fosses ouvertes et qui auront bientôt reçu leurs hôtes nouveaux, tout ce triste spectacle n'afflige plus mes yeux. Me voilà dans l'ancien jardin de l'évêque, parmi des bosquets de rosiers. La longue allée que je parcours est bordée d'orangers en fleurs; les plus suaves parfums s'exhalent de toutes parts; l'air que je respire

rafraîchit mes sens; le calme le plus parfait règne autour de moi; à peine une brise légère balance les palmes de ces beaux cocotiers : ces palmes, à la porte d'un cimetière, ne semblent-elles pas me dire que la mort est un triomphe?.... »

Voici d'autres fragmens de mes lettres à B....

« Je suis retourné plusieurs fois au *Campo Santo.* Depuis quelque temps, il est devenu le lieu de mes promenades habituelles. J'y ai vu de bonnes gens prier pour des morts dont la mémoire leur est chère. Il est surtout deux femmes que j'y rencontre toujours et qui m'ont fait une impression singulière. L'une est âgée, vêtue de noir; l'autre est jeune, elle est vêtue de blanc et paraît être la fille de la première. Elles prient ensemble soit à la grille de la chapelle, soit devant une fosse que l'herbe nouvelle n'a pas encore recouverte. Une fois j'ai vu la jeune femme apporter une petite bouteille d'eau bénite, et comme la fosse est un peu loin du treillage en bois qui enclôt les compartimens divers du *Campo Santo*, un gros homme qui vient aussi là quelquefois, a franchi l'enceinte et répandu l'eau bénite sur la fosse, en prononçant une courte prière. Il a dit ensuite quelques mots à

ces dames, les engageant à se consoler, et la plus âgée, sortant sa tabatière, la lui a présentée. Cette prise de tabac, offerte tout en priant, m'a choqué un peu, et l'intérêt que je prenais à la vieille dame s'est affaibli.

» Les morts sont amenés dans un char. Quand c'est une personne riche ou distinguée, le char est escorté non seulement des esclaves nègres attachés à l'entreprise des convois funéraires, mais encore des domestiques de la maison en grande livrée. Les parens, les amis, les cliens suivent dans des *volantes*. La marche du convoi est assez grave; mais à peine a-t-on jeté les premières pelletées de terre sur le cadavre, que parens, amis, cliens, tous sont déjà remontés dans leurs *volantes*, et ils retournent avec une vîtesse impatiente à leurs affaires ou à leurs plaisirs.

» J'allai au *Campo Santo* un jour qu'on avait tiré la loterie. Un nègre *bosale*, employé dans l'établissement, me pria d'examiner ses billets : il croyait avoir gagné le gros lot. Cet homme, qui voit tous les jours et si souvent par jour à quel terme aboutissent les grandeurs, les richesses, tient donc à la fortune tout comme un autre....!

» Je suis retourné au *Campo Santo*, en passant

par la *Salud*. Les palmes des cocotiers ont été coupées ; il n'est resté que les flèches. Ces arbres maintenant ressemblent à des candélabres, triste ornement d'un cercueil. Le paysage est devenu sombre et mélancolique. Cet agréable jardin que je traverse, et dont l'allée se prolonge jusqu'à la chapelle du *Campo Santo*, est donc comme la plus belle vie dont l'unique perspective est la mort ! Au-delà du *Campo Santo* se déploie l'immense Océan ; des vaisseaux y naviguent à pleines voiles ; et nous aussi nous navigons à pleines voiles sur l'Océan du monde, mais au moindre coup de vent.... Heureux, heureux ceux qui déjà sont arrivés au port ! De jeunes filles folâtrent dans ces bosquets de rosiers. Hâtez-vous, hâtez-vous, jeunes filles, jouissez des jours de calme qui vous restent encore ; les orages viendront assez tôt ; la mort peut-être, l'impitoyable mort vous traitera comme vous traitez ces fleurs qui vous ressemblent. Ah ! n'effeuillez point ces roses, elles n'ont qu'un jour à vivre, et cette courte existence, vous l'abrégez encore ! Plus loin, des vieillards sont assis sur des bancs ; à leurs pieds, un ruisseau fuit et murmure. Oh ! ceux-là doivent être rassasiés de la vie ; je n'ose-

rais pourtant pas les interroger sur ce point.... Mais je vois déjà les deux dames. Elles ont quitté la chapelle et s'avancent vers la sépulture qui renferme l'objet de leurs regrets. Leur vue a tant soit peu rasséréné mon âme; ma tristesse est devenue plus douce; l'aspect de cette affliction, causée par une perte récente, a dissipé en partie mes vagues douleurs.

» Je ne sais comment cette fois, même avant d'être arrivé plus près d'elles, je me figurai la jeune femme plus belle et plus touchante qu'elle ne me l'avait encore paru. Je me rappelai, en la voyant s'avancer, ces vers du Dante :

A noi venia la creatura bella
Bianco vestita, e nella faccia quale
Par tremolando mattutina stella *.

» En passant à côté d'elle, j'ai cru lire dans ses yeux qu'elle s'attendait à un salut : elle y a répondu le plus gracieusement du monde, par un *bonjour, Monsieur*, prononcé à l'espagnole. Comment sait-elle que je suis Français? Cette

* Cette belle créature s'avançait vers nous, vêtue de blanc et semblable à l'étoile qui paraît trembler dans les vapeurs du matin.

question s'est présentée tout de suite à ma pensée. Vous avez dû vous apercevoir d'ailleurs, mon ami, que le mot à dire n'est pas toujours le premier qui me vient. Ainsi cherchant à la fois une réponse à la question qui s'était élevée dans mon esprit, et deux ou trois mots qui s'assortissent convenablement *au bonjour, Monsieur,* j'ai laissé passer quelques secondes bien précieuses, pendant lesquelles le cortége d'un convoi qui entrait s'étant approché de nous, un Français de ma connaissance, qui en faisait partie, le jeune L..... m'a pris par le bras : je n'ai eu que le temps de dire à la jeune dame, bien sottement sans doute, *adios, Segnorita;* et je me suis avancé vers la chapelle, où, un instant après, on a déposé le corps d'une jeune personne de même âge à peu près que mon inconnue, et presque aussi belle, car la maladie n'avait pas eu le temps d'altérer sa beauté. Je contemplais avec émotion cette fleur moissonnée dans tout son éclat; puis je portais mes regards sur la jeune dame qui priait en ce moment. Quelle douce expression j'ai lue dans ses yeux! qu'ils m'ont paru beaux! et son teint, comme il ressemble peu à celui que le climat donne!

» Après qu'un peu de terre eut été jeté sur le corps de la défunte, je restai seul : j'allais m'avancer vers les deux dames, lorsque je les vis s'éloigner. La mère, en passant devant un rosier, en a détaché une fleur qu'elle a donnée à sa fille. Les voilà hors de l'enceinte funèbre. Elles ont monté dans leur *volante*, et mon roman est terminé.

» Il en est des cérémonies qui ont lieu au *Campo Santo*, comme de toutes les autres cérémonies religieuses qu'on fait ici. Il n'y a point de gravité, j'oserai même dire, de décence. J'ai vu, dans la chapelle, les employés subalternes de l'établissement, rire, chanter, tenir des propos infâmes, en disposant le catafalque où les morts doivent être un instant déposés. On reproche à notre nation d'être légère; mais celle-ci qui passe pour grave!..... vraiment je n'ai pu comprendre encore la religion des Espagnols.

J'ai dit qu'une des tombes particulières est réservée pour ceux qui ont bien mérité de l'État, *para bene meritos del Estado*. Des Espagnols d'un âge mûr, qui avaient accompagné la demoiselle dont j'ai parlé à sa dernière demeure, et qui, par leurs décorations, paraissaient être des

plus distingués de la Havane, s'étaient groupés devant cette tombe. L'un d'eux dit à son voisin: *Quienes son esos?* qui sont ceux-là? Le voisin qui avait la vue basse mit ses besicles, et, après avoir lu l'inscription, en effet, dit-il, ce qu'on donne pour vertu à la Cour est quelquefois un crime, et ce qu'on y punit comme un crime est souvent une vertu. Le *quienes son esos* fut proposé à d'autres Espagnols qui survinrent, et le sens du *bene meritos del Estado*, resta problématique pour tous.

. . . .

» Et moi aussi j'ai accompagné les dépouilles mortelles d'un ami; moi aussi, j'ai prononcé de tristes et derniers adieux. Oui, le vieux Jourdan était mon ami. La différence d'âge, d'état, d'éducation n'avait pas été un obstacle à notre liaison. Cette liaison, la mort l'a bientôt rompue. L'honnêteté de ses manières m'avait attaché à lui. Tour à tour cultivateur et marin, il n'avait rien de la grossièreté qu'on reproche à ces deux professions. Retiré depuis long-temps à la campagne, il avait entrepris, par complaisance pour un neveu, propriétaire du navire, ce voyage qui lui a été si funeste. Ainsi que le vieux pilote *Menœtes*, il avait beaucoup oublié, ce qui l'ex-

posait quelquefois aux railleries des jeunes navigateurs. *Littus ama*, tiens-toi au rivage, aurait-on pu lui dire; mais il n'était plus temps : le doux rivage de la patrie s'était pour toujours éloigné de lui !

« Il me parlait souvent de mon pays, je lui parlais du sien : trois lieues seulement les séparent. Je me promettais, à mon retour en France, de visiter en passant le bon-homme; pour peu que vous restiez dans les colonies, me disait-il alors, vous ne me trouverez plus de ce monde. Hélas! une épouse, une fille l'attendent; en ce moment peut-être elles songent à son retour; elles en supputent l'époque probable : mais cet accueil qu'elles préparent, ces caresses qui déjà font toute leur joie, elles les destinent à un être pour qui tout est fini. Quand la nouvelle de sa mort commencera à se répandre, on évitera cette épouse, cette fille infortunée; on n'osera leur parler, les regarder; alors des terreurs secrètes s'empareront d'elles; alors les pressentimens qu'elles avaient eus avant le départ, les songes sinistres qui les auront assaillies depuis, se retraceront à leur imagination alarmée. Quelquefois un rayon d'espoir viendra dissiper

ces nuages de tristesse, et peut-être au moment où elles se berceront encore de quelque illusion, on leur apprendra sans détour qu'il n'est plus.... J'aimais à l'entendre parler des batailles navales où il s'était trouvé, des généraux sous lesquels il avait combattu. Les Antilles avaient été le principal théâtre de ses campagnes; il avait à plusieurs reprises sillonné ces mers que depuis long-temps il ne croyait plus revoir. Il était venu même à la Havane, mais pour quelques heures seulement, et c'était dans cette ville que la destinée avait marqué son tombeau!

» Après avoir été au *Campo Santo* pour remplir un devoir pieux, j'y suis retourné par un motif de curiosité; mais ni cette dernière fois ni l'autre, je n'ai revu les deux dames. Auraient-elles déjà suivi le conseil que leur donnait le gros homme? se seraient-elles consolées? »



CHAPITRE XXXI.

Lettre de B....

Détails sur les villes de l'intérieur. — Sort des Esclaves. — Lois qui les concernent.

» Je pourrais tout de suite, mon ami, satisfaire votre curiosité sur vos deux inconnues; mais je ne le ferai point encore. Je mets à cela un peu de malice, je l'avoue : cette malice pourtant ne saurait nuire à notre amitié. Parlons d'autre chose en attendant. Les notes que je vous ai laissées ne donnent que des renseignemens incomplets; j'ai retrouvé dans mes souvenirs quelques autres observations qui pourront vous être utiles.

» Le commerce de *Santiago* n'est pas aussi actif que celui de la Havane; mais en ce moment il est peut-être plus avantageux pour les étrangers. En 1814, il entra dans ce dernier port sept

cent soixante navires, dont deux cent quatre-vingt-onze seulement n'étaient pas nationaux; en 1817, il en est entré mille trois cent dix-neuf, dont le plus grand nombre n'appartenait pas à l'Espagne. Le nombre des vaisseaux entrés à *Santiago* de Cuba n'est pas, à beaucoup près, aussi considérable.

»Si le port de la Havane est favorablement situé pour les relations avec le golfe du Mexique, celui de *Santiago* ne l'est pas moins pour commercer avec les différens pavillons qui fréquentent les Antilles. La population de *Santiago* n'est pas aussi méchante que celle de la Havane; du moins les assassinats n'y sont pas aussi fréquens. Mais le bas peuple y est peut-être plus porté au vol. Les campagnes qui environnent la ville sont beaucoup plus riantes que celles de votre voisinage, et, quoique l'air de *Santiago* ne soit guère moins insalubre que celui de la Havane, il y meurt en proportion beaucoup moins d'étrangers, parce que les nombreuses *quintas* éparses sur les coteaux d'alentour offrent aux Européens autant d'asiles où, dans une atmosphère plus pure, ils peuvent braver les intempéries de la mauvaise saison.

»Le port de *Baracoa* n'est pas non plus sans activité. L'agriculture a fait des progrès dans les campagnes voisines. On exporte de *Baracoa* une grande quantité de cire, ramassée dans toutes ces contrées de l'Est où de grandes sucreries ne sont pas encore en vigueur.

»La ville de *Santa-Maria del Puerto-Principe* est la plus considérable après la Havane. Elle est bien bâtie; mais sa population ne répond pas à son étendue. Les loyers de maisons n'y sont pas très-élevés. L'argent y circule peu. Ce n'est pas qu'il n'y soit très-abondant; mais il n'y a aucun luxe, aucune industrie qui le mette en circulation. A cet égard, *Puerto-Principe* est reculé de deux siècles. Les revenus de ses principaux habitans proviennent des nombreux troupeaux qu'ils font élever, et qui servent à l'approvisionnement même de la Havane, éloignée de *Puerto-Principe* d'environ cent cinquante lieues.

»Dans toutes ces plaines immenses au milieu desquelles se trouve *Puerto-Principe*, à peine voit-on quelques *trapiches*, ou petites sucreries d'une vingtaine d'esclaves. Tout le reste du terrain est en *hatos*. Quelques nègres pasteurs suffisent pour avoir soin des plus nombreux trou-

peaux. Les propriétaires n'ont d'autre peine que d'enterrer dans leur coffre-fort l'argent que le majordome apporte, et de l'en exhumer pour le jeu ou pour des procès. Voilà le seul déplacement de fonds qui existe.

» Il y a des procès qui durent ou qu'on nourrit, comme ils disent, depuis plusieurs générations. Un père ordonne par testament à son fils de suivre avec rigueur tous les procès qu'il laisse. On rapporte que les frais de chicane à l'occasion d'une mule se sont élevés à près de quarante-deux mille trois cents piastres. On plaide par écrit. Quatre charrettes ne porteraient pas tout le papier qui a été noirci en certaines affaires. Aussi le métier de *scribano*, ou avocat, est-il le meilleur de tous. Les ecclésiastiques peuvent l'exercer.

» En 1773, la colonie étant encore très-faible, les frais de justice furent portés à cent quatorze mille piastres, sans compter les menues dépenses occasionnées par les jugemens verbaux des alcades ordinaires. En 1792, on comptait dans toute l'île cent six avocats, dont soixante-douze à la Havane. La population totale n'était alors que de deux cent cinquante-quatre mille huit

cent vingt et un habitans, et les exportations ne s'élevaient qu'à cinq millions de piastres. Aujourd'hui, que la population est montée à six cent mille âmes, le nombre des avocats est d'environ cent cinquante, dont soixante-quinze à la Havane. Il y a presque autant de bacheliers qui font des mémoires sans avoir droit de signature; et en y comprenant les officiers de justice, huit cent cinquante individus vivent ou s'enrichissent aux dépens des plaideurs.

» Si l'on considère pourtant que l'audience qui était à *Santo-Domingo* a été transférée à *Puerto-Principe*, et que ce tribunal d'appel étend son ressort sur toutes les Antilles espagnoles et sur les Florides, on reconnaîtra que le nombre des avocats n'a pas augmenté à proportion de ce qu'il était en 1792, et en raison soit de la translation de l'audience royale, soit de l'accroissement de la population. Mais il faut observer que cet accroissement de population est produit en grande partie par les nouveaux esclaves, et que jusqu'à certain point le nombre des blancs n'est guère au-dessus de ce qu'il était autrefois.

» On a senti le besoin d'arrêter la trop grande multiplication des gens de plume, et de sages

mesures ont été prises dernièrement à cet égard. C'est à don *Joaquin Bernardo Campuzano*, régent actuel de l'audience royale, qu'on doit cet esprit de réforme, ainsi que l'érection d'une académie de jurisprudence-pratique à *Puerto-Principe*. Cet honnête magistrat a pensé que si les avocats étaient moins nombreux et plus éclairés, les plaideurs s'en trouveraient mieux.

» Au reste, le génie de la chicane trouble toute l'Amérique. Les États-Unis sur ce point ne sont pas en arrière de l'Amérique espagnole. On prétend que la Louisiane d'une part, et l'île de Cuba de l'autre, sont les deux terres du Nouveau-Monde les plus propres à la reproduction des procès.

» L'établissement de l'audience royale a répandu quelques symptômes de vie à *Puerto-Principe*, mais en y augmentant la corruption des mœurs. Également éloignée des deux côtés Nord et Sud de l'île, et sans communication immédiate avec la marine, cette ville était renommée autrefois pour un certain attachement aux vertus antiques. Le germe des vices y a été apporté par cette nuée d'avocats et de gens de justice qui sont venus s'y établir. Aujourd'hui tout s'y passe comme

ailleurs, avec cette différence néanmoins que la circulation des espèces étant peu rapide, surtout dans les classes inférieures, la débauche y est devenue peut-être d'autant plus active qu'elle occasionne moins de dépense qu'à la Havane. Dans les marchés, la disette d'espèces est au point que plusieurs denrées s'y traitent par échange. Les chandelles sont un des moyens d'échange les plus habituels. Au reste, les petites jouissances de la table y sont bien moins connues que dans les ports de mer; et souvent, par exemple, on serait bien en peine de pouvoir manger une salade, non pas faute d'huile, mais faute de laitue. La grande culture y étant à peu près nulle, on ne doit pas s'étonner que le jardinage y soit inconnu.

• L'arrondissement de *Puerto-Principe* renferme une population de cinquante mille âmes. Ce nombre peut augmenter considérablement, si un projet conçu depuis quelques années, et dont l'exécution fut commencée plusieurs fois, réussit enfin.

• A vingt lieues au Nord-Est de *Pucrto-Principe*, en face du canal de la Providence, que la plupart des navigateurs américains préfèrent au nou-

veau canal de *Bahama*, s'enfonce dans les terres une baie qui ressemble pour la forme à celle de la Havane, mais avec des dimensions beaucoup plus grandes et des localités plus propres à recevoir un bon système de fortifications. Au fond de cette baie, au pied d'un morne qui s'avance dans les eaux comme la pointe de *Regla*, se trouve le hameau actuel de *Nuevitas*, habité par quelques pêcheurs. Dans l'un des deux enfoncemens de la baie, nommé l'*Estero de los Güiros*, on a marqué l'emplacement d'une ville qui peut devenir très-importante, et qui portera le nom de *San-Fernando de Nuevitas*. Ce terrain a été choisi, pour sa situation dans une plaine agréable, pour la facilité avec laquelle les environs peuvent se prêter à d'heureux défrichemens, pour l'abondance qu'on y trouve d'eaux fertilisantes et de matériaux propres à la construction, ainsi que pour l'avantage de communiquer par le pays haut avec *Puerto-Principe*. Le chemin actuel est absolument impraticable, la plus grande partie de l'année, à cause des fondrières sans fin qui s'y forment aux moindres pluies.

» Divers particuliers ont offert de céder du ter-

rain aux nouveaux colons, moyennant un simple *canon*, ou redevance de cinq pour cent, lequel ne commencerait à être exigible qu'après six ans révolus. Il y a dans ce moment environ deux cent cinquante *caballerias* qui peuvent être réparties à cette condition. Tous vaisseaux espagnols ou étrangers seront exempts des droits de tonnelage pendant deux ans. Toutes les personnes qui, des différents points de l'île, viendraient s'établir en ce lieu, seront défrayées par le gouvernement, et on leur allouera pendant deux mois une somme suffisante pour leur nourriture et pour celle de leur famille. Les premières constructions de baraques et de magasins, ainsi que les premiers défrichemens, seront entrepris par souscription. A *Puerto-Principe* on a déjà rassemblé de six à sept mille piastres. C'est au régent de l'audience que le Roi a confié le soin de cet utile établissement.

Par malheur, deux circonstances nuisent ici à cette faveur de l'opinion publique qui doit entourer le berceau d'une colonie. La baie de *Nuevitas* est justement redoutée pour la multitude prodigieuse de moustiques dont on y est assailli. En une minute le visage et les mains en

sont tout couverts. Les défrichemens et la culture font disparaître à la longue cet inconvénient. En second lieu, quand don *Joaquin* partit de la Havane pour aller prendre possession de sa charge, il emmena une commission qui devait, de concert avec lui, visiter les lieux et diriger les premiers pas de la colonie..... Deux ou trois Français, anciens habitans de Saint-Domingue, faisaient partie de cette commission. Ils avaient exagéré d'avance les avantages de *Nuevitas* à quelques-uns de leurs compatriotes qui avaient dessein de s'y rendre. Mais ces derniers n'ont pas été médiocrement étonnés d'apprendre que les commissaires français avaient jugé à propos de s'établir ailleurs. Sans doute on est maître de choisir ce qui convient le mieux; mais une pareille préférence, venant après l'exploration d'une contrée où d'avance on appelait des habitans, ne peut que les en écarter et faire naître des préventions défavorables.

Voici un effet de ces préventions. Un navire frété par le gouvernement, et qui, de la Louisiane menait à *Nuevitas* des colons, anciens sujets de l'Espagne, est obligé, par rapport à des corsaires insurgens qui étaient en vue,

d'entrer dans le port de *Matanzas*. Les passagers n'ont pas plus tôt mis pied à terre, et nommé *Nuevitas*, qu'ils sont dégoûtés de s'y rendre, par les rapports qu'on leur fait, et presque tous se décident à fixer leurs pénates à *Matanzas* même *.

» Au reste, vous connaissez la cédule royale du 21 octobre 1817, et les faveurs notables qu'elle accorde aux étrangers qui s'établiront dans l'île de Cuba. Ces dispositions bienveillantes sont une suite de celles qu'on a déjà prises pour peupler les îles de *Puerto-Ricco* et de *Santo-Domingo*. Ceux des Louisianais qui sont d'origine espagnole ne sont pas seuls à venir en profiter. Les Anglo-Américains commencent à descendre. Si une fois la réputation des terres de l'île de Cuba s'accroît et s'exagère parmi eux, leurs migrations deviendront un véritable débordement.

---

* J'ai appris depuis que l'établissement de *Nuevitas* n'a pas réussi. La plupart des colons, que des promesses exagérées y avaient attirés, après avoir souffert une horrible misère, ont fini par abandonner ces lieux. Ceux d'entre eux qui avaient reçu des secours du Gouvernement ont été considérés comme déserteurs; et l'on m'a assuré que quelques-uns ayant été pris ont été pendus; ce que pourtant j'ai de la peine à croire.

» C'est un singulier peuple à cet égard que les Anglo-Américains ; ils portent, dans la vie agricole, toute l'inconstance et la mobilité qui distinguent les nations nomades. Un père de famille sera établi sur une terre que depuis long-temps il arrose de ses sueurs; il l'aura agrandie, embellie; les cendres d'un père, d'une épouse, d'enfans chéris y reposent; eh bien! s'il apprend qu'à cent lieues, à deux cents lieues de là se trouvent des terres plus fertiles, il n'hésite pas, sur la foi d'une renommée souvent trompeuse, de délaisser les arbres qu'il a plantés, la maison qu'il a bâtie, les sillons qu'il fertilisa, les cendres qui devaient lui être si chères; il vend, quelquefois à vil prix, tout ce qu'il ne peut emporter, et traînant après lui ses bœufs, ses outils de labourage, quelques meubles et sa famille, il va s'établir à cent lieues, à deux cents lieues, prêt à se rendre plus loin encore, selon les nouveaux bruits qui viendront éveiller sa cupidité. Ce caractère est bien digne de remarque.

» C'est ainsi que les bonnes terres de la Louisiane ont été si promptement peuplées, du moment que cette contrée a fait partie de l'association américaine. Et ne croyez pas que la

différence de religion soit un obstacle pour les protestans qui voudront soumettre à leur charrue les terrains incultes de l'île de Cuba. La Havane, *Santiago*, *Matanzas*, *Baracoa*, les campagnes qui avoisinent ces villes peuvent dire ce qui en est. Ici, comme en plusieurs pays d'Europe, au moyen de certificats, un homme devient tout ce qu'il veut paraître, et des quakers, des anabaptistes, des méthodistes, voire même des *chrétiens sérieux*, nouvelle secte que les maux de l'âge présent ne peuvent que fortifier dans son mépris pour le rire et pour les joies de ce monde, ne seraient pas plus inquiétés, dans l'exercice de leur industrie, que les descendans en ligne directe de Pélage. Le gouvernement toutefois, en appelant les étrangers dans cette île, n'a pas prétendu que certains d'entre eux y vinssent comme en avant-garde; et le trop grand concours d'Américains pourrait, par la suite, inspirer quelques appréhensions.

» Les terrains qu'on nomme *realengos*, et dont la couronne peut encore disposer, se composent en général des intervalles que, par suite de leur étendue circulaire, les *hatos* laissent entre eux. Ce sont des terrains irréguliers et sujets, le

plus souvent, à litige. Il faut donc peu compter sur les concessions gratuites de terres.

» Le prix auquel on peut en acheter varie beaucoup suivant les lieux. Dans la partie orientale, ce prix est fort modique. Il n'en est pas de même au Sud-Ouest de la Havane. Là, quoique le sol n'ait pas autant de mérite que dans la plupart des autres cantons, il est à la fois plus cher et fatigué depuis plus long-temps.

» La *caballeria* s'y vend communément trois mille piastres, tandis qu'au voisinage de *Matanzas* on pourrait encore ne la payer que cinq cents. Il est rare que les ventes de terrains aient lieu au comptant; les stipulations ordinaires se font à cens, et le taux du canon annuel ne dépasse guères cinq pour cent. Cette facilité, qui ne doit pourtant pas éblouir sur la validité des acquisitions, plus problématique ici peut-être que partout ailleurs, est un attrait pour les nouveaux colons.

» La culture du cotonnier, qui commence à peine, peut devenir un autre encouragement, par les produits qu'elle donne dès la première année. Il y a un choix à faire dans les variétés de cet arbuste. L'expérience aura bientôt fait

connaître celles qui prospèrent le mieux dans ce pays. Bien des gens prétendent que cette culture sera plus avantageuse, par la suite, que celle de la canne à sucre et du cafeyer.

» Avec cent acres de terre et quarante nègres on peut cultiver cent mille pieds de ce dernier végétal, et récolter de plus tous les vivres nécessaires. Chaque arbre à café produit, l'un dans l'autre, trois quarts de livre de cette fève précieuse.

» La culture de la canne à sucre exige des avances considérables. Il appert d'un calcul très-exact fait, en 1798, par *D. José-Ignacio Echegoyen*, afin de démontrer combien était excessive l'imposition d'un dixième sur le sucre travaillé, que, pour récolter dix mille arrobes de sucre, il faut une dépense annuelle de douze mille sept cent soixante-sept piastres, indépendamment du capital qui ne peut être moindre de soixante mille.

» Il est une culture qui jusqu'ici a été absolument négligée : celle de l'indigo; il croît pourtant de lui-même aux environs de la Havane. On raconte qu'un étranger acquit une fortune considérable en faisant ramasser de l'indigo bâtard dans les champs, et en lui donnant les préparations nécessaires.

»Dans l'état actuel des choses, l'île de Cuba, avec une population qui à peine s'élève à six cent mille âmes répandues sur une superficie d'environ six mille sept cent soixante-quatre lieues carrées, ou soit neuf cent six mille quatre cent cinquante-huit *caballerias*, dont la centième partie est à peine défrichée, produit autant chaque année que le royaume de *Mexico* avec toutes ses mines, avec son agriculture et une population de six millions d'âmes, sur une surface de quatre-vingt-un mille cent quarante-quatre lieues carrées.

»La population de l'île de Cuba, comme vous avez pu facilement le voir, est très-inégalement répartie. Certaines paroisses comme celles de *Macuriges*, de *Consolacion*, d'*Hanabana* ne comptent pas dix âmes par lieue carrée; mais de *Matanzas* jusqu'à *Bahia-Honda*, dans un espace d'environ quatre cents lieues carrées, on compte trois cent mille habitans, c'est-à-dire la moitié de la population entière; vous savez que la Havane et ses faubourgs sont peuplés d'environ quatre-vingt-seize mille âmes.

»Le canton que j'habite est un exemple remarquable de l'extension que l'industrie et le zèle

peuvent donner, soit à la population, soit aux moyens d'existence. Le bourg de *San-Hilarion de Guanajay*, à l'Ouest et à dix-neuf lieues de la Havane, n'était rien en 1781. On n'y voyait qu'une petite église construite en planches et avec des spathes de cocotiers, et trois ou quatre huttes, dont une servait de logement au curé, lorsque la *segnora Leonor de Contreras*, propriétaire de ce lieu, en commença la fortune par les encouragemens qu'elle accorda à ceux qui vinrent s'y établir. Aujourd'hui le bourg de *San-Hilarion de Guanajay* compte près de trois cent cinquante maisons, la plupart assez grandes, maçonnées et couvertes en tuiles, et une église convenable à l'agrandissement de la population, laquelle s'est élevée à plus de trois mille sept cents âmes. Celle de tout l'arrondissement va au-delà de douze mille.

» Cependant les plus belles habitations ne sont pas dans mon voisinage; mais à *San-Marcos*, à *San-André*, à *San-Luis*. A *San-Marcos* surtout il y a du luxe dans les bâtimens, du goût dans les plantations, de la somptuosité dans les clôtures. Là, on commence à embellir la terre avec une partie des trésors tirés de son sein; ailleurs on se contente de la déchirer.

» Vous m'avez demandé, dans une de vos précédentes lettres, quel est le sort des esclaves employés à la culture. Je voudrais déguiser à un ami de l'humanité tout ce que leur condition a de vraiment déplorable. On a dit qu'ils étaient naturellement paresseux, et pour domter ce penchant à ne rien faire, qu'ils tiennent du climat et de la simplicité de leurs goûts comme de la modestie de leurs besoins, on les excède de travail, on les fait mourir à la peine : ils sont naturellement sobres; excellente raison pour les laisser mourir de faim : on a pensé qu'ils étaient les hommes de la nature, et ils vont tout nus, même dans les mornes où la fraîcheur de l'air, à certaines heures et dans certaines saisons, est quelquefois très-vive : on a vu qu'ils dorment peu, et certains maîtres ne veulent pas qu'ils dorment du tout : on connaît leur extrême sensibilité, on sait combien leurs désirs sont impétueux, et le peu de femmes qu'on amène de Guinée servent aux plaisirs de leurs tyrans, à moins que le défaut de jeunesse ou de charmes ne les fasse rejeter au milieu de leurs compatriotes : on sait qu'ils sont vindicatifs, qu'ils s'entendent à couver des projets de vengeance, et

on les irrite comme à plaisir par des châtimens non mérités : ils passent pour être enclins au vol, on dit même qu'il faut regarder à leurs pieds autant qu'à leurs mains, et comme on doit tirer tout le parti possible d'une chose achetée, certains propriétaires se reposent sur ce vice du soin de nourrir leurs esclaves; et pour achever un si horrible tableau, d'autres propriétaires, jaloux de leurs fruits et des vivres de leur habitation, ne peuvent les préserver du pillage qu'en menaçant de tirer sur les nègres du voisin, s'ils viennent à les surprendre dans leur domaine.

» Les sucreries surtout sont le théâtre affreux des abus dont je parle. C'est là qu'un travail excessif est sans relâche, que la douleur est sans adoucissement, et la souffrance sans remède. Aussi regarde-t-on les sucreries comme des lieux de punition pour les esclaves de ville, et même pour ceux des cafeyères. Mais les malheureux qui, sans avoir commis de faute, y sont transportés tout-à-coup; ah! c'est pour ceux-là que la langue humaine n'a point d'expression qui rende toute l'horreur de leur sort.

» Ce n'est pas que les colonies espagnoles manquent de bonnes lois; tout au contraire, et

les réglemens sur les esclaves en particulier y sont plus empreints d'humanité que chez les autres nations chrétiennes; je dis chrétiennes, parce que les Maures et surtout les Arabes traitent leurs esclaves noirs avec une douceur qui nous est peu familière, les regardant comme des frères malheureux, et leur donnant d'ordinaire la liberté après dix ans de service.

» D'après les lois espagnoles, la moindre allégation suffit pour que le maître soit tenu de vendre l'esclave qui ne veut plus le servir; alors on ne peut en demander que le prix d'achat, et si des infirmités survenues ont diminué ce prix, le juge ordonne qu'il soit fait une estimation qui devient le prix effectif. Aucun maître ne peut, sans s'exposer à être repris par le magistrat, infliger à son esclave des châtimens d'où s'ensuive une effusion de sang plus ou moins considérable. Près de chaque gouverneur, la loi a placé un avocat des pauvres, chargé de toutes poursuites nécessaires pour faire rendre aux esclaves la justice qu'ils réclament.

» Une cédule royale qui faisait à l'humanité des concessions plus grandes encore, fut signée le 31 mai 1789; mais elle resta sans exécution,

parce qu'il est des maux qui sont inhérens à l'esclavage, et que la bonté du monarque n'aurait pu arrêter qu'en desséchant tout à fait la source impure dont ils émanent.

» Mais que servent des lois protectrices à des hommes qui ne les connaissent point ou qui n'ont pas le moyen de les invoquer! Des lois protectrices! et il passerait pour un malhonnête homme le blanc qui dénoncerait les abus qu'elles doivent punir! Un maître barbare aura devant vous fait couler le sang de son esclave pour une assiette cassée, ou pour tel autre délit non moins grave, gardez-vous bien d'apprendre à cette malheureuse victime qu'il est des lois pour la défendre contre des caprices inhumains; vous seriez déshonoré pour toujours. Il en est de ceci comme de la contrebande. Ce n'est pas sur celui qui l'exerce que tombe le blâme de l'opinion, mais bien sur ceux qui la dénoncent, la répriment ou la contrarient. Si quelque maître, bourreau de ses esclaves, est dénoncé aux tribunaux, ce n'est point par un cri spontané de l'humanité indignée, c'est par la voix sourde et méprisable de la vengeance et de l'envie.

» On m'a parlé d'un homme qui a vu dévorer

par la justice une cafeyère assez considérable qu'il possédait : il avait maltraité un esclave qui vint à mourir quelques jours après, soit par accident, soit par suite des coups. Des voisins jaloux de sa prospérité naissante, le dénoncèrent. C'était un Français. En général, vos compatriotes ne sont pas heureux dans leurs relations avec les nègres. Si quelques révoltes partielles ont lieu, c'est d'ordinaire dans des habitations françaises. Si on assassine quelque *mayoral*, ou gérant, presque toujours ce *mayoral* est un Français.

» On peut assigner diverses causes à ces choix de la vengeance; et sans parler des irritations secrètes que la jalousie des Espagnols peut exciter contre des rivaux généralement plus actifs et plus industrieux que les naturels du pays, il y a dans le caractère des Français qui passent aux colonies, un mélange de familiarité et de présomption, de facilité et de suffisance, de douceur et d'âpreté, de faiblesse et de hauteur qui les compromet trop souvent. Les habitudes guerrières contractées par la plupart d'entre eux, en donnant plus de roideur à l'expression de leur volonté, exaspèrent des esprits qu'enhardissent

en d'autres momens des complaisances peu réfléchies.

» D'ailleurs on ne saurait l'oublier, les Français, dans leurs colonies, ne se montraient pas toujours très-humains. Le code noir existait moins comme une garantie pour les esclaves, que comme un objet de dérision pour les maîtres. On vous a peut-être fait connaitre à la Havane M. de.... Voici un trait de lui que j'ai entendu citer en France, et qu'on m'a confirmé en Amérique; ce trait donne une idée du respect qu'on avait à Saint-Domingue et pour l'humanité et pour le code noir.

» Il y avait dans les mornes, à quelque distance du Port-au-Prince, une habitation possédée par une bonne dame qui, n'ayant pas besoin d'augmenter rapidement son bien, défendait qu'on tourmentât ses esclaves. Elle mourut, et l'habitation fut vendue. L'acquéreur trouva bientôt que les nègres étaient trop paresseux pour satisfaire promptement la soif de richesses qui le dévorait. Il voulut les forcer au travail, et ne fit que les rendre indociles. L'habitation fut de nouveau mise en vente, et la valeur, comme on peut le croire, baissa. Un second acquéreur se présente.

Il espère réussir mieux que son prédécesseur; il échoue comme lui; les nègres se montrent même plus mutins encore. L'habitation est mise en vente une troisième fois. Aucun acquéreur ne se présentait, tant elle était discréditée, lorsque M. de... l'obtint pour une somme très-modique. Cette somme paraissait comme perdue aux yeux des amis de M. de... ; mais il avait fait son calcul. Il s'établit sur les lieux; il envoie les nègres au travail et les accompagne lui-même bien armé. Leur goût pour la paresse et leur esprit de mutinerie se manifestent bientôt. Monsieur de... tranche la tête lui-même à celui qui paraît être le principal instigateur du désordre. Cet exemple de férocité ne suffit point; une seconde tête tombe. Ce n'est point assez encore. Il fait creuser une fosse profonde et enterrer jusqu'au cou deux ou trois nègres. En cet état, on leur donne de la nourriture assez pour prolonger leur supplice et pour attendre qu'ils soient dévorés tout vivans par les vers. Depuis, l'habitation prospéra, et M. de... était, quand la révolution vint, un des riches propriétaires de la contrée.

» Il faut avouer qu'on ne reproche rien de

semblable aux Espagnols. Le sort des nègres, dans l'île de Cuba, est beaucoup moins à la merci des blancs, avares et cruels, qu'il ne l'était à Saint-Domingue, et qu'il ne l'est de nos jours même à la Louisiane, où se trouve, à ce qu'on m'a dit, un homme d'aussi dure constitution que M. de..., et c'est encore un Français. J'en serais fâché pour vous, mon ami, si les torts pouvaient être autrement que personnels, et si votre nation d'ailleurs n'était pas une de celles qui présentent le plus de contrastes.

» En considérant la conduite diverse des Européens dans le nouveau monde, je crois avoir remarqué chez les Espagnols quelque chose de bien singulier : c'est que leurs torts à l'égard des esclaves viennent encore plus de paresse et d'insouciance que de férocité. Je vois une preuve de cette insouciance native dans un réglement très-ancien, d'après lequel les alcades ordinaires sont obligés de visiter chaque année les habitations, et de voir si on n'y manque pas des ustensiles de cuisine et des instrumens aratoires les plus nécessaires; s'il y a un chat, un chien, un coq et des poules. Ces visiteurs ont droit à un honoraire de quatre réaux ou d'une poule, et leur tournée est appelée *visita de la gallina*,

visite de la poule. Aujourd'hui ils ont une mission un peu plus importante : ils doivent s'informer si les esclaves ne sont pas maltraités, si on les soigne convenablement dans leurs maladies; ils doivent tenir la main à ce que les habitations considérables aient un médecin et une pharmacie; ils doivent examiner si les esclaves sont instruits dans les principes les plus essentiels de la religion. Oh! si tous les réglemens paternels étaient exécutés!...

» Mais je vois d'ici votre impatience, mon cher ami; je vous vois cherchant des yeux les lignes de ma lettre où il doit être question des deux inconnues; je pense même que vous ne lirez tout ce qui précède qu'après avoir jeté plus d'un regard sur ces lignes promises en commençant, et reculées tout au bout. *Dona Dolores*, c'est ainsi que se nomme la *creatura bella, bianco vestita*, a reçu le jour d'un Napolitain comme moi. C'est lui que pleurent et la mère et la fille. Si l'emploi que je tiens enfin ne m'a point échappé, c'est à ces dames que j'en suis redevable. Comme vous je les ai connues au *Campo Santo*; mais je n'ai pas terminé aussi brusquement ma première relation avec elles.

» Le *Campo Santo* était devenu aussi pour moi

un lieu de promenade. J'y portais mes ennuis et d'assez noirs pressentimens, seule nourriture qui depuis long-temps plût à mon âme. Ces dames, en me voyant triste, s'imaginèrent que je pleurais comme elles un objet chéri. Elles s'intéressèrent à moi. Je m'aperçus bientôt de cet intérêt, et j'en fus touché tendrement. J'osai leur adresser la parole ; elles comprirent à quelques mots que j'étais Italien. Cette découverte parut les émouvoir. « Quelle est votre patrie? me demandèrent-elles. — L'heureuse cité de Naples, répondis-je. » Et leur émotion redoubla. « Seriez-vous mes compatriotes, aimables dames? — Non, mais celui que nous pleurons l'était. » Elles voulurent savoir ce qui m'avait amené à la Havane. Je leur fis connaître ma position, je leur parlai des espérances qu'on m'avait données. « L'habitation où l'on a promis de placer ce cavalier n'est-elle pas voisine de la nôtre, dit à sa mère *dona Dolores?* — Oui, répondit l'autre, et je pensais déjà à voir don *Estéban.* » Quelques jours après, la place qu'on ne m'avait encore que vaguement promise me fut définitivement accordée. *Dona Dolores* vous avait vu dans la ville avec moi. Elle me demanda qui vous étiez.

Au reste, je ne sais trop pourquoi je vous avais fait mystère de mes rapports avec ces dames : était-ce de ma part discrétion ou méfiance tant soit peu italienne? Quoiqu'il en soit, *dona Dolores* et sa mère sont venues attendre à la campagne la mauvaise saison, et j'ai l'avantage de leur faire quelquefois ma cour. »

CHAPITRE XXXII.

Les Cigares. — Les Cucuyos.

J'ai déjà beaucoup parlé de la Havane, et j'allais oublier ses fameux cigares. Un tel oubli eût été vraiment impardonnable. Le tabac est ici un objet de première nécessité; on y supporterait plus patiemment la famine qu'une disette de tabac. Cette production, l'une des principales de l'île, y était soumise au même monopole qu'en Espagne. C'était pour les Havanais un grand sujet de plaintes. Les journaux, les brochures qui paraissaient dans l'île, au temps que la presse fut libre, étaient les continuels échos des murmures publics. Enfin les insulaires de Cuba ont obtenu la permission de planter, de fabriquer, de fumer autant de tabac qu'ils pourraient, moyennant un droit de trente piastres par *tabaquero*, et de six piastres par millier de

cigares destinés à l'exportation. Ils usent très-largement de la permission qu'ils ont obtenue.

La consommation de tabac qui se fait sur les lieux est immense. Prêtres, moines, religieuses, jolies femmes, petits garçons, petites filles, noirs et blancs, tout fume. On fume dans les rues, au bal, dans les cloîtres, dans les sacristies. Telle petite maîtresse fume autant qu'un houzard, mais avec plus de grâce : car où les femmes ne peuvent-elles pas mettre de la grâce! On m'a dit qu'à la Côte-Ferme, cette passion pour le tabac est encore plus forte, plus impérieuse. A *Merida*, dans le *Yucatan*, le théâtre est à découvert; tous les spectateurs y fument. Il en est de même dans la plupart des théâtres de la Côte-Ferme. Ce serait probablement une indécence que de s'y montrer sans un cigare à la bouche. Les anciennes créoles de nos îles, les descendantes immédiates de nos vieux Flibustiers avaient aussi un goût très-vif pour le tabac. Plusieurs d'entre elles n'étaient occupées qu'à fumer tout le jour. Une négresse ne pouvait suffire à rouler les bouts de tabac que fumait sa maîtresse. Les mœurs étaient alors bien grossières; mais c'était l'âge d'or de nos colonies.

Les femmes fumaient trop, il est vrai; ce luxe de tabac était bien détestable; mais elles n'en avaient pas d'autre ; elles portaient encore de grandes casaques blanches, et n'avaient pas été élevées en France avec des filles de grands seigneurs.

Les nègres qui n'ont pas autre chose à donner, font présent de cigares à leurs maîtresses. Un petit service, rendu par un nègre qui ne vous appartient pas, se paye par un cigare. Une négresse ne sort pas sans avoir un cigare à la bouche ou derrière l'oreille et quelquefois dans ses cheveux. Que va tirer de son sein cette jeune fille au teint d'ébène, aux cheveux bien nattés, aux pendans d'oreille de corail, aux dents bien blanches? des fleurs? un billet doux? un portrait dont l'aura chargée sa maîtresse? Non; ce sont des cigares qu'elle offre à ses compagnes.

La passion pour le tabac a le privilége de rapprocher toutes les conditions, tous les états de la vie, comme le fait la passion la plus douce du cœur humain. Un cigare entre vos doigts, arrêtez le premier individu que vous rencontrerez dans la rue fumant, et dites-lui *Candela*;

fût-ce un grand d'Espagne de première classe, il ôtera son cigare de la bouche, et vous le présentera; vous allumerez le vôtre, et vous en serez quitte pour une légère salutation. Je n'ai vu refuser du feu qu'à un nègre *bosale* par un nègre créole ou peut-être *ladino*. Il est vrai que la distance entre eux est si grande!

Ainsi que l'éventail, un cigare, dans les mains d'une jolie femme, aide, par des signes convenus, au langage des yeux. Un rendez-vous est quelquefois proposé, accepté au moyen d'un cigare. Cela se fait avec une dextérité charmante.

Si quelque poète havanais vous donne à lire une chanson, une élégie, une idylle, et que le tabac n'y figure point, qu'il n'y ait aucune image empruntée à sa fumée, à son odeur, à sa couleur, dites hardiment que la pièce ne vaut rien, qu'elle n'est point naturelle, locale.

Un autre sujet de comparaisons et d'images se présente naturellement aux poètes du pays. Ce sont les *cucuyos*, espèce de scarabées luisans, plus communs dans l'île de Cuba que dans les autres îles du même Archipel. Cet insecte se montre surtout dans la saison des cannes à sucre, dont il pompe le suc. Il a quatre points lumineux

sur le corps, savoir : aux deux côtés du ventre et aux yeux. Quand il abonde dans les champs, ce qui arrive après les premières pluies, on croit voir pendant la nuit, l'air et la terre semés de diamans. Les petits garçons et les jeunes filles s'amusent beaucoup à les ramasser. Le soir, les femmes s'en font des colliers qu'elles portent à la promenade ; elles en mettent dans leurs cheveux ; et, quand elles jugent que leur sein mérite d'attirer les regards, elles savent le couronner par deux *cucuyos* posés de la façon la plus coquette et dans l'intention la moins équivoque du monde. Voilà du moins un ornement qui coûte peu aux maris.



CHAPITRE XXXIII.

Un Te Deum. — Le Paseo.

POURQUOI tout ce bruit d'artillerie et de cloches? Quelle grande nouvelle est arrivée d'Europe? Une fille est née au Roi à deux mille lieues d'ici. Partageons les transports qu'a éprouvés une famille auguste, il y a quelques mois. Je vais à la Cathédrale, où doit être célébrée une grand'-messe solennelle. On n'y étouffe pas, bien que toutes les autorités y soient réunies, et qu'on ait à entendre un *Te Deum*. Moi-même je n'y serais pas venu peut-être, si j'avais pu me douter du tour perfide qu'on me préparait. La grand'-messe avait été assez bien, à part deux décharges de mousqueterie sur la place de l'église; bruit obligé des cérémonies politico-religieuses. Mais quand ce vint au *Te Deum*, je me crus transporté au mont Ida, lorsque les Curètes y faisaient leur charivari, pour empêcher Saturne d'entendre

les cris de Jupiter, dont Rhéa leur avait confié l'éducation. Les grosses cloches du dehors, des demi-cloches intérieures disposées autour d'un cerceau adapté au mur, et qu'on faisait incessamment tourner, les clochettes qu'agitaient, avec une sorte de fureur, les jeunes acolytes, les basses, les violons, les flûtes, les voix des chantres, les orgues, et puis le canon brochant sur le tout : certes c'était un peu trop oublier que Dieu lit au fond de nos cœurs.

Le soir, il y a eu promenade d'étiquette au *Paseo*. Les corps de musique des différentes troupes qui composent la garnison, blanches, noires ou de couleur, étaient placés à différens intervalles, et jouaient assez bien nos meilleurs airs militaires. La grande allée est destinée aux *volantes*; les deux allées latérales sont pour les piétons. Des dames richement mises passaient en revue devant une double haie de spectateurs. Il est plus aisé aux femmes, chez toutes les nations, de se montrer riches que de paraître belles. La plupart des dames qui n'étaient pas laides m'ont paru trop chargées d'embonpoint. J'avais vu pourtant, le matin même, de bien jolies tailles dans les églises, des minois bien

revenans! A quoi faut-il donc attribuer le médiocre effet que produisent à la promenade les belles étoffes françaises et la parure élégante que, dans les quatre parties du monde, les femmes à la mode empruntent à nos Parisiennes? Est-ce à la trop grande vivacité de l'air, surtout quand le vent de nord souffle et qu'il altère la fraîcheur d'un visage délicat? Est-ce à la manière toujours un peu gauche dont les étrangères copient les poupées qu'on leur envoie de Paris? Dans les Églises, le jour est plus doux; l'habillemeut qu'on y porte est plus national; tous les avantages en sont mieux connus, et doivent être mieux saisis. Disons-le aussi, mais bien bas, la plupart de ces femmes, dont la figure est si commune, ne sont-elles pas des épouses de parvenus? Non que je regarde la finesse dans les traits comme le partage exclusif d'une certaine classe; mais la joie et l'orgueil qu'inspire une fortune subite, décomposent souvent la figure. D'ailleurs un tableau qui était passable devient laid quand on l'entoure d'un cadre un peu trop somptueux.

Quelque chose que je ne puis comprendre, c'est l'obstination de certaines femmes de ce

pays, qui se coiffent toujours en cheveux, bien que ces cheveux grisonnent et attestent les ravages du Temps. Il me semble que partout ailleurs les femmes ne se piquent pas de produire au grand jour une pa.eille marque ou induction de sagesse.

Dans la file de ces *volantes* si jolis quoique simples, parmi ces *caleseros* nègres si proprement vêtus, il se trouvait des *volantes* et des *caleseros* un peu honteux sans doute, un peu repentans d'être venus là. On peut permettre à ce vieux militaire de se montrer dans un antique *volante* avec un chapeau sauvé peut-être de la dernière bataille, et un habit que des galons ternes font paraître plus rapé encore; on excuse son *calescro* de n'avoir pas l'air plus moderne que son maître; mais des jeunes gens dans un misérable *volante* de louage, et avec la mise la plus négligée!

Les premiers fonctionnaires et les marquis peuvent seuls avoir des carrosses; tout le reste ne va qu'en *volantes*. Les cabriolets de construction étrangère doivent même adopter, pour la position des roues, l'usage du pays. Ces roues sont placées en arrière de la caisse; disposition qui présente quelques avantages. Les cahots fatiguent moins, et si les brancards viennent à

casser, on est sûr de ne tomber qu'en avant. Le *calesero*, même en menant un carrosse, est toujours à cheval; l'usage des siéges est inconnu; il en est de même en Espagne, et c'est depuis que le cocher du duc d'*Olivarès* entendit, de son siége, un secret que ce fameux ministre confiait à son ami.

Se promener en voiture, c'est peut-être le signe de mœurs efféminées; cela s'accorde en outre avec la gravité d'une nation peu communicative. Quelques salutations de la main ou de l'éventail, faites avec une prestesse toute gracieuse, qu'un étranger ne saurait imiter, quelques mots jetés et rendus à la volée, c'est tout ce que produit la rencontre de deux amis. Nos femmes se promènent, non-seulement pour être vues, mais pour voir. On dirait que les Espagnoles ne viennent au *Paseo* que pour être vues.

Les Turcs ne se promènent pas du tout; aussi les Turcs et en général tous les peuples non promeneurs sont-ils sérieux et peu lians.

J'oubliais de dire que les Espagnols ne sont point dans l'usage de couper la queue à leurs chevaux ni à leurs mules, ainsi que le pratiquent les Anglais, et les Français à l'imitation de ces

derniers. Il est vrai, pour rappeler un mot de Voltaire, qu'ils ne se sont pas avisés encore de couper le cou à leurs rois, et ne s'en aviseront probablement jamais. Le régicide est inconnu dans leur histoire. Revenons au *Paseo*.

Des arbres du pays, ou des contrées américaines qui s'en rapprochent le plus, ombragent les deux allées latérales. Ces arbres pourraient être mieux soignés; on les mutile, on les arrache même impunément. Ils sont d'ailleurs très-inégaux en taille comme en feuillage, et les allées n'ont pas cet air de grandeur, cette apparence d'infini dont l'âme est charmée dans les belles avenues d'Europe. Trois fontaines, dont deux sans eau, servent de perspective. Deux ruisseaux bordent le cours ou allée du milieu, et donnent la faculté de l'arroser tous les jours avant l'heure de la promenade. Cet arrosement est fait par des nègres forçats, et le bruit des chaînes retentit avant celui des chars élégans. Ce n'est pas le seul contraste que le *Paseo* présente à l'observateur.

Les *baracones*, ainsi que nous l'avons déjà dit, sont alignés à gauche en tirant vers le fort de la *Punta*, et les belles dames voient, en passant, les lieux où leurs maris peuvent s'ap-

provisionner de victimes. Ces belles dames ont, en général, l'air très-ennuyées; en revanche, les habitans des *baracones* paraissent assez gais, s'il faut en juger du moins par leurs joyeux accens et par les sons rapides des instrumens grossiers qui animent leurs danses. Mais qu'on ne s'y trompe pas; ces danses, le plus souvent, sont forcées; cette joie est ordonnée; et l'un des premiers travaux imposés à l'esclave c'est de paraître gai, pour être plus chèrement vendu.

A l'extrémité du *Paseo*, vers l'entrée du port, à droite, se montrent les fourches patibulaires. Quelle perspective pour une promenade! mais on n'y prend pas garde; d'ailleurs on ne pend que des nègres.

L'espace autour duquel circulent les deux files de *volantes* s'alonge graduellement. Le dernier dragon en vedette au milieu du cours, est la borne autour de laquelle tournent les *volantes*. Cette borne recule à mesure que l'affluence augmente. Un petit nombre de dragons exercent la police du *Paseo*. Les *caleseros* ne sont pas aussi insolens que nos cochers. Ils ont la double appréhension de leurs maîtres et de la police; et le *con licenza* est prononcé plus poliment que notre *gare!*

Il faut quitter le *Paseo* avec les dernières voitures, si l'on ne veut y rencontrer des promeneurs dangereux. C'est un coupe-gorge dès que la nuit vient.

Je rentrai chez moi préoccupé d'idées peu riantes. Ce contraste du *Paseo* et des *baracones*, cette opposition de l'extrême richesse avec l'extrême misère, cette profusion de biens due aux sueurs et aux larmes de tant de malheureux, toute cette confusion de plaisirs et de douleurs, d'orgueil et d'abjection, de faste et d'injustice, de mollesse et de férocité, avait noirci mon imagination et rempli mon âme d'impressions sinistres. J'allais écrire une déclamation violente contre la société; mais je me retins : c'est une matière épuisée. J'avais cependant à me débarrasser d'un excès de bile; je me mis à brocher une macédoine d'observations et de remarques la plupart tant soit peu satiriques, pour en régaler mon ami, qui ne voyait pas les femmes blanches avec autant de dédain qu'il avait paru le faire, et qui n'avait pas voulu m'apprendre que *Dona Dolores* avait eu la bonté de s'informer de moi.

CHAPITRE XXXIV.

Macédoine.

La Havane est un Paradis pour les femmes, si du moins c'est être en Paradis que de n'avoir rien à faire. N'y aurait-il pas un commandement particulier de Dieu qui défende aux Havanaises de travailler. On ne trouve à parler, dans les *tiendas*, qu'à des visages barbus. Seules, les femmes de couleur, surtout parmi les Françaises, ont l'esprit assez bas pour enfiler une aiguille. Toutefois le luxe est ici très-insolent, et les demandes de la toilette sont continuelles.

D'un côté, les Havanaises ne font absolument rien, et dépensent beaucoup; de l'autre, les Havanais sont fainéans et joueurs. Les femmes aussi se mêlent quelquefois de jouer à l'excès. On joue en famille, on joue dans les cloîtres et jusque dans les tours de la cathédrale, quand

certaines considérations particulières font rechercher un mystère dont au reste on a rarement besoin. Un frère souvent gagne, sur un tapis vert, toute la fortune de son frère. Les Espagnols perdent noblement; mais enfin ils perdent : et que deviennent les familles? que deviennent les femmes, avec leur goût désordonné pour la parure?

On évalue à plus de dix mille les paquets de cartes à jouer qui, tous les ans, sont importés à la Havane.

Quand une Havanaise, même de celles qui tiennent un certain rang, a besoin d'une *once* d'or, elle charge son *calesero* de lui amener le premier venu qui voudra bien lui avancer cette somme. Mais qu'il ne s'avise point, ce premier venu, quelqu'il soit, de reconnaître et de saluer dans le monde la femme qu'il aura ainsi obligée; ce serait un homme perdu. Des Havanais eux-mêmes m'ont appris cette particularité.

Une Havanaise prendra un de ses compatriotes pour amant; pour époux, c'est autre chose. Il lui faut un étranger, parce que les étrangers sont ordinairement laborieux, et qu'une femme dépensière doit faire cas d'un mari qui

travaille; aussi les enfans du pays sont-ils très-jaloux, comme nous l'avons dit, des étrangers, et un coup de poignard a bientôt puni le téméraire qui, dans des vues honnêtes, ose s'approcher de telle jeune personne que son amoureux est hors d'état d'épouser.

Les Espagnols se marient fort jeunes, et la protection, quelquefois aveugle, que les lois du pays accordent aux femmes, ne contribue pas à rendre les bons ménages fort communs. Une femme qui porte plainte aux autorités, contre son mari, est crùe sur parole. Si le mari occupe un rang dans la société, il subit une forte réprimande; appartient-il à la classe vulgaire? on le fait sur-le-champ mettre en prison, et il y reste tant que sa chère moitié ne demande pas sa liberté. L'Espagnol qui est marié ne peut entreprendre aucun voyage sans le consentement exprès de sa femme, et sans avoir pourvu à sa subsistance pour tout le temps qu'il sera dehors. A la première réclamation de la femme, les autorités du lieu ordonnent au mari de retourner au giron domestique.

Les Havanaises et les Espagnoles en général savent se venger d'un mari infidèle ou qui leur

déplaît, en l'accusant d'avoir voulu les soumettre à des caprices que la nature réprouve et que l'amour ne condamne pas moins.

Autrefois, dès qu'une femme s'avisait de louer une montre, une boîte, un bijou quelconque, le maître de la chose répondait : Elle est à vos pieds, et un refus l'aurait offensé. Les abus ont forcé sans doute à modifier un si noble usage.

Ces femmes, à qui les lois et un reste de mœurs chevaleresques accordent un si grand empire, et qui ne sont pas disposées à le laisser perdre, ont, pour la plupart, le ton grivois, l'accent dur, la voix rauque et nasillarde; point d'éducation, peu de sensibilité morale. Par une suite de leur génie despotique, elles ne veulent pas être choisies; elles se mettent à cet égard à la place de l'autre sexe, et choisissent elles-mêmes. Voilà pourquoi l'homme timide et froid souvent avance mieux ses affaires, auprès d'elles, que l'amant le plus audacieux, le plus passionné. Il n'est pas toujours sûr qu'elles aiment; mais bien certainement elles veulent être aimées. Elles font les avances, mais pour en exiger le remboursement avec rigueur. Les obligations de celui qui a mérité leur choix ne sauraient

être remplies avec mollesse. Le moindre oubli, la plus légère transgression est un crime, et le poignard, dont elles savent armer la main d'un rival, a puni plus d'une fois l'infidélité.

On m'a dit que les Havanaises, à leur toilette, se lavent le visage, devinez avec quoi? Un Esquimaux, ou tel autre sauvage bien dégoûtant, devinerait tout de suite. Cette singularité me fut révélée, comme il arrive à tous les secrets du beau sexe, défendus en masse par la dissimulation et livrés en détail par la jalousie. Je m'étonnais un jour, devant des créoles françaises, que les femmes de couleur espagnoles eussent en général le teint plus uni et moins semé de taches. Cet avantage leur vient, me dit-on alors, d'une ablution qu'elles font tous les matins en se levant, et pour laquelle on n'a point troublé le cristal des fontaines. On sent bien que la vertu de cette eau est un peu chimérique; mais il est de fait que les Espagnoles en font usage, et que même, en certaines maladies, elles en boivent comme remède.

Il est un autre cosmétique plus efficacement employé pour adoucir la peau. C'est la *cascarilla*, coquilles d'œufs réduites en poudre très-

fine, et pétries en forme de trochisques. On s'en frotte le visage, après qu'on l'a toutefois humecté, comme nous avons dit.

M. Lantier, dans son *prétendu* Voyage en Espagne, par le chevalier de Saint Gervais, dit, en parlant d'une certaine Séraphine, qu'elle avait la poitrine peu élevée, ajoutant que c'est un défaut ordinaire aux Espagnoles, et qui peut naître de l'indifférence que les Espagnols ont pour les charmes d'un beau sein. J'ignore ce qui en est dans la Péninsule; mais, en Amérique, les femmes connaissent trop bien le pouvoir de leurs charmes divers, pour en négliger un si puissant. D'ailleurs elles ont plus d'une rivalité à craindre; et les étrangères, soit qu'elles viennent des côtes d'Afrique, soit que l'Europe les ait vues naître, obtiennent des triomphes qui blessent l'amour-propre des Havanaises. Les Espagnols sont d'abord enthousiasmés et de l'*Inglesa* et de la *Francesa muy bonita*, fort jolie, qui est nouvellement arrivée, et ils sont sujets à prendre quelquefois pour la fleur de nos belles, ce qui n'est que l'écume de nos sociétés.

Il suffit au *caballero* créole de savoir que son pays porte les germes du bonheur et des ri-

chesses; il vous dira que la Havane est l'*Amsterdam* du nouveau monde; mais l'idée ne lui vient pas de faire lui-même quelques efforts pour acquérir de la fortune dans une ville si riche. La classe des petits marchands, des commis etc., est composée de Français, d'Anglais, d'Allemands, d'Américains du Nord et du continent méridional.

Un Havanais, homme de métier, est-il parvenu à gagner quelques piastres, il ne donne aucun état à ses enfans; il croirait les outrager en leur inspirant l'idée de travailler comme leur père; et c'est ainsi que la race des mauvais sujets se perpétue. Depuis quelque temps néanmoins, le goût de l'instruction s'est répandu parmi les jeunes gens. Cela préserve de quelques périls. L'Université possède dans le père *Varela*, professeur en droit, un homme de mérite, partisan judicieux de J.-J., dont il invoque souvent l'autorité *. Les jeunes étudians ont com-

* Le P. *Varela*, après avoir été membre des Cortès, s'est réfugié aux États-Unis, où il publie un journal qui paraît tous les mois sous le titre de l'*Havanero*. Ce journal a été dernièrement à Madrid l'objet de sérieuses dis-

muniqué à leurs amis une admiration capable, à certains égards, de produire quelque fruit; et si, par exemple, la lecture de J.-J. leur apprenait à mettre un peu de délicatesse dans leurs amours, qui paraissent être tout physiques, ils jouiraient, dans un autre âge, d'une constitution plus forte, et leur intelligence, ordinairement précoce, leur esprit vif et pénétrant, ne s'amortiraient point avant leur trentième année.

Autrefois les Havanais voyageaient peu. La plupart regardent la Havane comme le meilleur pays du monde, et les femmes n'aiment point à s'en éloigner quand elles se marient; mais, de nos jours, on commence à croire que les pays lointains valent quelque chose.

On se figure tous les Espagnols avec une figure basanée et brûlée par le soleil, les cheveux noirs comme la poix, les sourcils touffus et un aspect rebutant; on leur suppose je ne sais quelle physionomie sombre, sauvage et sinistre; juger ainsi des Espagnols par les Andalous

---

cussions dans le Conseil suprême des Indes. L'Auteur, dans un rapport adressé au Roi par ce Conseil, a été présenté comme méritant la peine capitale, et l'ouvrage, comme digne du feu.

et les habitans des côtes, c'est comme si on faisait le portrait de tous les Français sur celui des marins et des paysans provençaux. L'Espagnol est réservé; c'est qu'il est prudent : au premier abord, on le trouve froid et sec; c'est qu'il vous observe : mais on se fait bientôt à cet extérieur national, qui vaut mieux que les amitiés spontanées de bien d'autres, et l'on se plaît à démêler, dans les paroles qui échappent enfin, l'expression de la finesse et de la générosité.

Quant à moi, qui n'ai point courtisé d'Espagnole, qui n'ai point eu de procès, et qui, par conséquent, n'ai pas eu à craindre les coups de poignard, je n'ai qu'à me louer des Espagnols.

Les grands événemens qui ont agité l'Europe ont donné un vif esprit de curiosité à tous les peuples. On remarque surtout cette disposition parmi les Espagnols. Une fois qu'ils ont cru connaître avec qui ils ont affaire, ils ne cessent pas de vous interroger.

Leur conversation est pleine de sentences, de proverbes; on démêle en eux un grand amour de la justice. Mais l'usage horrible et trop fréquent du poignard, va-t-on me dire! Je vou-

drais bien qu'on se rappelât ce qu'était Paris avant la police de M. d'Argenson. Par le bien que D. José Cienfuegos a déjà opéré à la Havane, on peut prévoir ce que toutes les villes espagnoles deviendraient, avec de bons réglemens et une police rigoureuse.

Il est vrai que cette police espagnole, si insouciante à certains égards, est d'une sévérité excessive à quelques autres. Qu'un homme tombe assassiné devant votre porte, fermez-là tout de suite, gardez-vous bien de porter le moindre secours à cet infortuné; à défaut de l'assassin, ce serait de vous qu'on s'emparerait, et vous deviendriez la proie des *escribanos*. C'est peut-être moins par ce qui leur manque, que par ce qu'ils ont de trop, que les Espagnols restent en arrière des grandes nations policées. En deux mots, moins de moines et d'avocats en Espagne; et ailleurs, moins d'employés et de soldats, les choses n'en iraient que mieux.



CHAPITRE XXXV.

Une vente de Nègres.



Les ventes de nègres sont annoncées par un petit billet imprimé qu'on reçoit avec le *diario.* Les acheteurs arrivent et se tiennent, jusqu'à l'heure indiquée, dans l'avant-salle où logent les gardiens. Les nègres sont tous renfermés dans la grande pièce couverte, et la porte qui doit s'ouvrir pour les acheteurs est assaillie de grand matin par ceux-ci ou par leurs agens. C'est un spectacle singulier que l'ardeur ou pour mieux dire la rage avec laquelle on se dispute une place auprès de cette porte. Tel de ces hommes qui n'a sur le corps qu'un pantalon de toile et une chemise, est tout inondé de sueur. Dans les temps de disette que nous avons vus, jamais queue ne se montra si affamée à la porte des boulangers.

Enfin l'heure sonne, et la porte s'ouvre. Non,

rien ne peut rendre l'étrange horreur de ce spectacle. Les acheteurs ou ceux qui agissent pour eux se précipitent sur les malheureux nègres. Chacun en ramasse le plus qu'il peut, afin d'avoir de quoi choisir. Quand on vient pour faire une emplette considérable, on amène plusieurs hommes, qui serrent contre la muraille le plus de nègres qu'il est possible d'en circonscrire, soit avec leurs bras soit avec leurs mouchoirs. Quels cris! quels gémissemens épouvantables! surtout parmi les femmes, qui, par la position de la pièce qu'elles occupent, se trouvent exposées les premières à l'irruption des barbares. C'est bien alors que se renouvelle dans l'esprit de ces malheureuses l'idée qu'on ne les enleva de leur pays que pour les manger. La fureur avec laquelle on se précipite sur elles ne leur laisse aucun doute. Elles se tiennent toutes embrassées, et donnent les signes du plus violent désespoir. Les acheteurs s'efforcent de les rassurer; mais il en est dont la physionomie est si peu rassurante! On fait ensuite le choix, et l'on rejette du groupe d'abord formé ceux ou celles qui ne conviennent pas, pour en prendre qui ont été rejetés ou négligés par d'autres acheteurs.

Les esclaves qu'on a choisis reçoivent un vêtement, et les femmes dès-lors pleurent un peu moins. La vue d'une grande chemise toute blanche commence leur consolation. Quelquefois sur le derrière de ces chemises, sont écrits le nom du maître et un nom particulier qui deviendra celui de l'esclave. Pour achever la consolation commencée, on leur donne à tous, hommes ou femmes, un cigare.

Mais il arrive quelquefois que des frères, des sœurs, un père et son fils se trouvent dans des groupes divers. Alors ils se montrent de la main; alors ils s'appellent, et les pleurs et les cris recommencent. On a soin de vendre ensemble la mère et l'enfant, lorsque celui-ci a besoin encore des secours maternels; mais si les enfans sont un peu grands, on n'y regarde pas de si près. Les petits garçons pleurent d'abord en voyant pleurer leur mère, bientôt ils reprennent une figure riante.

Une femme blanche tenant par la main un petit enfant, venait d'acheter trois négrillons. Elle les montrait à son fils, et les petits esclaves caressaient déjà leur jeune maître, quoique celui-ci les repoussât en disant qu'ils étaient noirs.

Je ne dois pas oublier deux cérémonies que tous les acheteurs ne font pas. L'une est assez inutile; l'autre blesserait la pudeur, s'il pouvait y avoir quelque pudeur où il n'y a plus de sentimens humains. Quelques acheteurs disent par forme d'interrogation à chacun des esclaves qui sont en leur pouvoir : *Vendido*, es-tu vendu? Il faut que le nègre réponde affirmativement ou par un signe de tête, ou de vive voix, s'il sait assez d'espagnol pour cela. Par la seconde cérémonie, on soulève le pagne ou bien la chemise qu'on vient de donner aux esclaves, et l'on jette un coup d'œil rapide sur la seule partie de leur corps qu'ils ont coutume de cacher. Les deux sexes sont sujets à des hernies dont la nature des travaux auxquels on les destine peut aggraver le danger.

Les femmes étaient toutes rassurées et habillées, lorsque j'entendis des cris perçans qui partaient d'un appentis où était la cuisine, et qui servait en même temps de retraite à quelques nègres accroupis autour du feu. C'était une jeune négresse, ayant un bandeau sur les yeux, et menacée de perdre la vue, qui criait ainsi, à mesure que le départ successif de ses

compagnes, qu'elle n'entendait plus ni parler, ni pleurer, la laissait dans une solitude à chaque instant plus profonde.

Le silence régnait enfin dans la cour. Acheteurs et achetés passaient dans le vestibule. Ceux-ci étaient comptés, classés; les autres payaient. Un nègre *pieza*, homme ou femme, se vendait alors quatre cent vingt piastres; la seconde classe, qui est celle des *muleques*, quatre cents; et la troisième, celle des *mulecones*, trois cent quatre-vingts. Deux mois auparavant un nègre *pieza* ne se vendait à la Havane que quatre cents piastres, et à *Santiago* trois cents. Abominables Chrétiens, s'écrie Voltaire quelque part, les nègres que vous vendez douze cents francs, valent douze cents fois mieux que vous! Le prix des nègres à *Santiago* était encore à peu près le même qu'à Saint-Domingue, avant la révolution.

On classe les nègres par leur taille, au moyen de deux petites barres noires tirées sur l'un des jambages de la porte dont nous avons parlé. Autrefois on vendait à un an, à dix-huit mois de crédit; on ne vend plus guère aujourd'hui qu'au comptant.

Cependant la jeune nègresse aveugle était venue d'elle-même à la porte du vestibule, qui s'ouvrait sur la cour : elle soulevait son bandeau, elle était impatiente de ne pas voir ; elle prêtait avidement l'oreille, et elle pleurait; elle brûlait de savoir ce que ses compagnes étaient devenues, et ce qu'elle allait devenir elle-même.

Mais toute la cargaison n'est pas vendue le même jour; il reste une queue de nègres malfaits, malades, aveugles. Il se trouve des gens qui spéculent sur ces queues de cargaison. On achète un nègre malade cinquante ou cent piastres, et on le guérit ou on le perd. Mais que fait-on des nègres aveugles ou tout-à-fait incurables? Je n'ai pu avoir de donnée satisfaisante là-dessus.

O vous que je ne veux pas honorer du nom d'âmes généreuses, mais de celui d'âmes humaines, parce que l'humanité est encore plus rare que la générosité, vous qui n'avez pas eu besoin de voir les misères de l'esclavage pour en solliciter le remède, recevez ici l'hommage d'un homme qui les a vues ces incroyables misères. Plus d'une fois, au sein d'un monde frivole et tout occupé de ses plaisirs, votre voix éloquente

a retenti sans fruit, comme l'aurait fait un arrangement de paroles plus ou moins savamment combinées pour charmer l'oreille et piquer la curiosité; puissé-je moi, qui les ai vus, ces effroyables maux, trouver des expressions qui rendent amères les jouissances d'un luxe qu'ils alimentent, et des images qui apparaissent dans la joie des festins somptueux, comme ces paroles foudroyantes qu'une main mystérieuse traça jadis au festin de l'impie Balthazar. Mais quoi! je me suis rendu moi-même indigne de les proférer, ces grandes et formidables paroles; j'ai osé mettre un prix à mon semblable! Il est vrai qu'après avoir passé un acte trop odieux, je n'ai pu le comprendre, et que le mot d'esclave a cessé d'être intelligible pour moi, du moment que la chose a été mise en ma possession.

On te comptera parmi les défenseurs de l'humanité outragée, toi que j'ai déjà nommé; toi, qui seras l'éternel honneur de notre langue, et qui aurais pu l'être de la raison même, si trop souvent tu n'avais pas confondu dans tes proscriptions ingénieuses les illusions utiles avec les croyances funestes, les préjugés profitables au bonheur des hommes avec les erreurs qui nuisent

à la société! Et toi aussi, peintre majestueux de la nature, toi qui commences une dissertation, d'ailleurs peu exacte sur les infortunés Africains, par ces heureuses paroles qui rachètent bien des erreurs de physique et d'histoire naturelle : *Je ne puis écrire leur histoire sans m'attendrir sur leur état!* Et vous, hommes vertueux, Wilberforce, Clarkson, Anthony Benezet, puissent un jour vos noms vénérables être prononcés par les mères Africaines avec autant de tendresse et de plaisir que le nom de leur époux, du père de leurs enfans!

Si des considérations de haute politique déterminèrent Pitt et Fox, dans le sénat Britannique, Bernstorf et Schimmelmann, dans le conseil Danois, à suivre, à propager l'impulsion donnée aux esprits par la vertu désintéressée, faut-il pour cela ne leur en témoigner aucune reconnaissance? Non certes : il est, hélas! si rare que la politique suive les conseils de l'austère sagesse, et l'inspiration des hommes de bien!

Ce fut un beau jour sans doute pour l'humanité, celui où la loi sur l'abolition de la traite passa enfin, malgré l'opposition des intérêts contraires. Le respectable M. Clarkson, en

rendant compte de cette séance mémorable, dit qu'au moment où le bill fut sanctionné, un rayon de soleil, comme pour éclaircir une fête si touchante, sortit des nuages dont le ciel était couvert. Malheur aux âmes froides, qui, dans cette remarque d'un cœur sensible, ne verraient que la petitesse d'un esprit superstitieux!

Non, je ne puis non plus vous oublier, vous, savant ecclésiastique, qui, pour ramener les Européens à des sentimens plus humains envers la race africaine, avez pris soin de recueillir les exemples de vertu, de talent et de savoir qui vous ont semblé combattre en sa faveur; comme s'il était nécessaire que ces infortunés fussent savans et vertueux pour qu'ils parussent être nos frères; comme si tant de nations asiatiques ou américaines, plus barbares qu'eux, et moins susceptibles peut-être de civilisation, nous offraient dans leur grossière et constante ignorance, un prétexte pour les traiter en brutes! Hélas! ce n'est point par leurs dispositions à la vertu, aux sciences, aux travaux du génie que les enfans de l'Afrique sont nos frères; c'est bien surtout parce qu'ils ont les mêmes défauts, les mêmes vices, les mêmes misères que nous.

Qu'un blanc brutal et orgueilleux ne s'avise pas de regarder les fils du *Zaïre* et du *Kalabar* comme des animaux stupides, comme des êtres inférieurs à notre nature! Quand on songe que les grandes inspirations du christianisme, que les sublimes pensées de la philosophie n'empêchent pas ces blancs si fiers, de courber leur front sous le joug avilissant du despotisme, toutes les fois que le despotisme parvient à tromper la vanité par l'intérêt personnel, à réprimer la jactance par la terreur; quand on songe à tant d'exemples d'abjection que nous présentent nos propres annales, on voit combien peu il en coûterait pour anéantir cette prééminence européenne qui nous enfle tant le cœur, et que nous devons à des circonstances heureuses dont nous sommes toujours prêts à nous laisser ravir le fruit!



CHAPITRE XXXVI.

Maladies des Nègres. — Sort des Nègres de ville. — Les affranchis. — Conspiration d'Aponte.

Quel est le sort des nègres, après qu'ils ont été vendus? Mon ami B.... nous a fait connaître comme on les traite à la campagne. Son tableau n'est point exagéré. Dans les villes, ces infortunés sont moins à plaindre. Mais avant de les montrer dans cette autre position, disons un mot de quelques maladies auxquelles ils sont sujets, et surtout de celles dont les maux, se combinant avec les peines morales, deviennent ainsi les plus dangereuses de toutes.

La lèpre, ou mal de saint Lazare, n'est que trop commune à la Havane. Quelques uns en cherchent l'origine dans le trop fréquent usage et la mauvaise qualité de la chair de porc. On prétend même que cette viande est d'autant plus

insalubre que l'animal s'est nourri davantage du fruit d'un certain palmier qu'on nomme *royal*. Ce qu'il y a de certain, c'est que les nègres importent journellement d'Afrique cette cruelle maladie, dont l'abus de la chair de porc augmente peut-être l'intensité.

La *cachexia africana*, maladie peu traïtée dans les livres de médecine, fait périr en Amérique, dès les premiers temps de leur arrivée, un grand nombre de nègres. Elle commence par une profonde tristesse, et un engourdissement presque total des esprits vitaux. Les regrets que ces infortunés Africains éprouvent loin de la terre natale, sont la principale cause de ce dépérissement cruel, de cette destruction chaque jour plus visible, et qui n'est que trop souvent accélérée par les traïtemens barbares qu'on leur fait subir. Les symptômes ultérieurs sont des appétits contre nature, un goût déréglé pour du bois, de la chaux, de la terre, etc. Un marasme complet termine la maladie, et dérobe ces infortunés à une plus longue série de maux.

Un petit nègre mina, appartenant au P. Labat, mangeait de la terre pour se faire mourir : « Je ne sus, dit ce religieux, son chagrin que quand

il ne fut plus temps d'y remédier. Il avait un frère qui appartenait à un de mes voisins; comme on ne savait pas qu'ils fussent frères, parce qu'ils n'en disaient rien, on ne pouvait pas deviner que leur chagrin venait de n'être pas ensemble chez le même maître, ce qui aurait été facile; de sorte qu'ils prirent la résolution de se faire mourir, afin de retourner dans leur pays et chez leurs parens. Le mien mourut le premier; son frère le suivit peu de jours après. Quand je le reprenais de ce qu'il se faisait ainsi mourir, il se mettait à pleurer; il disait qu'il m'aimait, mais qu'il voulait retourner chez son père.» Et voilà les êtres que des Européens extravagans refusent de croire semblables à nous; oui, certes, c'est nous bien souvent qui ne leur ressemblons guère! Ah! s'ils retrouvaient les arbres les plus remarquables de leur patrie, peut-être seraient-ils moins dominés par le chagrin de l'avoir perdue; s'ils pouvaient encore, au lever du soleil, épier religieusement le réveil des fleurs du baobab fermées pendant la nuit; si ce roi de l'empire végétal, cet objet d'une espèce de culte, prêtait son éclat et sa pompe à la terre qu'ils arrosent de leurs sueurs, peut-

être s'y trouveraient-ils moins étrangers et moins à plaindre; peut-être le nombre de ceux qui périssent par suite de leur transplantation serait-il moins effrayant!

Si l'on calculait la population noire actuelle d'après le nombre de nègres qu'on introduit chaque jour dans la colonie, on trouverait cette population trois fois plus considérable, pour le moins, qu'elle ne l'est en effet. Dans les six derniers mois de 1817, il est entré, à la Havane, dix mille trois cent sept nègres. Dans les deux semestres de 1818, l'importation s'est élevée beaucoup plus haut. Mais combien la douleur, l'incurable douleur, qui rêve sans cesse la patrie à jamais absente, n'en a-t-elle point moissonnés?

Ce n'est pas qu'ils ne trouvent, en Amérique, des images consolatrices dans un grand nombre de productions analogues à celles de leur pays; il en est même dont cette partie du monde leur est redevable, entre autres le pois d'Angola, qui est d'une fécondité si merveilleuse. Le père Labat dit, en parlant des pois d'Angola : « Ils ressemblent assez à nos petites fèves, excepté pour la couleur; car ils sont bruns; aussi viennent-ils de la côte des nègres. » Ne semble-t-il

pas que les Européens, même parmi les plus instruits, sont condamnés à déraisonner, toutes les fois qu'ils ont à parler des Africains! Passe encore pour les sottises; mais la barbarie, l'inhumanité..... Hâtons-nous, pour soulager l'âme de nos lecteurs, de mettre sous leurs yeux un tableau moins affligeant. Il nous sera offert par les nègres de ville.

Jetons un premier trait. Avoir un grand nombre d'esclaves domestiques, c'est un luxe dont se piquent les Havanais opulens. On cite le comte de *Baretto* pour en avoir plus de soixante. Ces esclaves-là, bien certainement, ne sont pas accablés de travail; ils ne servent qu'à meubler les grandes maisons. C'est bien plutôt l'oisiveté qui leur pèse; aussi le libertinage est-il grand parmi eux, et leur insolence n'est pas moindre.

Nous l'avons déjà dit, les nègres de la Havane ne sont pas fort respectueux envers les blancs. J'ai entendu un nègre batelier qui, se disputant avec un blanc, ne respectait pas plus, dans un long débordement d'injures, la nation espagnole que la personne du souverain. C'est un tort d'avoir des esclaves; c'en est un autre de souffrir qu'ils deviennent insolens. Une tyrannie

inconséquente est doublement criminelle. Les nègres se traitent entre eux de *segnor* et même de *caballero*; à la bonne heure : mais qu'ils respectent les blancs, puisqu'enfin l'ordre établi tient à ce respect.

On serait porté naturellement à croire que les nègres africains éprouvent des jouissances variées à mesure que les usages, les instrumens et les arts d'une civilisation avancée se présentent à leurs yeux. Il est permis cependant de douter que leurs émotions, à cet égard, soient bien vives. Les nègres qui traversent la ville, au sortir des *baracones*, ne témoignent aucun étonnement de tout ce qu'ils voient. Les cosaques et les kalmoucks n'en témoignaient pas davantage en traversant Paris. Les oreilles, plus que les yeux, paraissent demander des sensations chez les Africains. Tout ce qui fait du bruit les amuse : tambours, cloches, canons. La musique surtout les transporte, et principalement la musique militaire.

Ce serait l'objet d'une étude intéressante, que la manière dont ils apprennent les langues européennes. La nôtre est, pour eux, la plus difficile. Ils viennent au contraire assez facile-

ment à bout de l'espagnol; mais jamais un *bosale* ne prononcera la langue française passablement; elle a même beaucoup de sons que repoussent tout-à-fait les inflexions habituelles d'un organe africain.

Comment le jargon créole est-il né? Probablement de l'antipathie qui règne entre le génie de notre langue et celui des idiomes usités chez les peuples nègres. Les premiers *bosales* qu'on amena dans nos colonies, adaptèrent leur syntaxe grossière à quelques mots français, tels que leur oreille put les saisir dans la bouche de nos flibustiers et boucaniers qui n'avaient pas une élocution très-pure. Il se forma un mélange bizarre d'expressions gauloises, de termes de marine et de paroles africaines. Les onomatopées de la langue maternelle passèrent, en grande partie, dans ce jargon naissant. Comme tous les peuples sauvages, les nègres ont beaucoup d'onomatopées; elles s'affaiblissent et se dégradent à mesure que les langues deviennent plus polies et plus métaphysiques. Le génie des onomatopées est presque perdu pour nous.

Parmi les négresses domestiques, il en est qui sont mises très-décemment; d'autres font rire

par les contrastes que leur habillement présente : des robes de mousseline brodées, festonnées, des voiles, des schalls de tulle, et point de bas ni de souliers, ou tout au plus de mauvaises savates qu'on va traînant dans la boue. Autre contraste : Un nègre esclave, avec des vêtemens assortis à sa triste condition, fait souvent la cour à une jeune négresse esclave comme lui, mais très-élégamment vêtue. Je crois pourtant qu'une créole n'avouerait jamais pour son amant un *bosale*. Les négresses créoles ont tant de vanité, qu'elles ne veulent rien porter sur leur tête ; il semble que le joug de l'esclavage ne pèse point sur elles. Les femmes blanches, dépensant beaucoup en robes, mais ayant peu de meubles pour les serrer, se hâtent de les distribuer à leurs négresses, qui s'en parent comme elles l'entendent.

Les négresses espagnoles arrangent leur chevelure laineuse par compartimens et d'une façon très-bizarre ; elles en font aussi des espèces de mèches qui ressemblent à des cornes. Les négresses et mulâtresses françaises, à cet égard mieux avisées, ont conservé l'usage de cacher leur laine sous un fichu qui leur sied très-bien.

Je crois avoir fait une remarque échappée à d'autres observateurs, c'est que les traits du nègre changent peu à mesure qu'il vieillit; et même en cheveux blancs, il conserve, sur sa figure, les formes indécises de l'enfance. Voilà ce qui fait sa laideur. Les petits enfans nègres au contraire sont, en général, si intéressans!

Avec leur tempérament lascif, les nègres doivent aimer la danse; elle est, chez eux, le langage de la volupté. Dans les maisons qui font face au rempart, à droite et à gauche de la porte principale de la Havane, les nègres se rassemblent pour danser *chica* les dimanches et jours de fêtes. Chaque nation diverse a son *cabildo* ou chapitre; on y fait un tintamarre affreux. Vieux et jeunes, hommes et femmes, tous les spectateurs suivent les mouvemens de la danse. En dehors même, les sons du *tamtam*, du *bamboula*, le bruit des chaudrons, animent ceux qui n'ont pu trouver place dans la salle du bal. La joie de ces pauvres esclaves est très-franche; il y a peu de disputes parmi eux. Un maître accorde assez facilement à ses nègres la permission de se rendre au *cabildo*, à moins qu'ils ne soient enclins à s'enivrer.

Les négresses, tant qu'elles sont esclaves, s'attachent peu à leurs enfans; ils ne leur appartiennent pas. Les négresses libres, au contraire, ont beaucoup de tendresse pour eux. J'ai vu quelquefois des ménages nègres dont le bon accord et les bons sentimens m'ont touché jusqu'aux larmes.

Les Espagnols tiennent, plus que les Français, à donner une instruction religieuse quelconque à leurs esclaves. Le soir, après l'*oracion*, les esclaves viennent demander, à genoux, la bénédiction à leurs maîtres. On trouve toujours quelque reste des mœurs patriarchales dans cette nation.

Quels que soient les torts du clergé espagnol, je n'ai pas ouï dire que les curés de campagne imitassent la plupart des anciens curés de nos colonies, qui persuadaient au nègre crédule que, pour un salaire convenu, et toujours payé d'avance, ils lui feraient retrouver ou le meuble perdu, ou la poule que les rats avaient déjà digérée. Il est vrai que les franciscains font un débit considérable de cordons de Saint François, qu'on achète un *réal*, et qu'on place autour des reins et du cou; mais les nègres ne sont pas

les seuls qui paient tribut à une superstition d'ailleurs peu coûteuse. Il est vrai encore, qu'à ce cordon de Saint François, de pauvres *bosales* suspendent de petits lézards et d'autres fétiches, mêlés à des scapulaires et à des médailles saintes; abus que les zélés franciscains devraient bien empêcher. Il est vrai encore que des casuistes, disciples de *Sanchez* et de *Molina*, permettent aux femmes esclaves de violer la défense expresse de Dieu *non mœchaberis*, pourvu que cette violation se présente à elles comme un moyen d'acquérir un jour la liberté; et l'on sent bien que l'espoir de la liberté est toujours vif dans le cœur de l'esclave! Une chose remarquable, c'est que telle négresse *bosale* qui a le bonheur de plaire à un homme riche, obtient sa liberté au bout de quelques années, tandis que telle femme presque blanche, et qui tient à notre race par trois ou quatre générations, gémit dans la servitude. L'esclavage des mulâtres et de leurs descendans me paraît incompatible avec le respect qu'on demande pour l'aristocratie de la couleur.

L'amour n'est pas le seul moyen d'affranchissement qui vienne au secours des femmes

esclaves. La libertéré compense quelquefois l'heureuse nourrice qui donna son lait aux enfans d'un bon maître. Souvent aussi l'affranchissement n'est pas total. On libère un esclave d'une partie du prix qu'il a coûté; on lui donne un métier : du moment qu'il n'est plus employé ni au service de la maison, ni aux travaux agricoles, il ne doit journellement à son maître qu'un *réal* par chaque centaine de piastres déboursées pour le dernier achát et en frais d'apprentissage. Il faut retrancher, des jours de travail, non-seulement les dimanches, mais encore un nombre assez considérable de fêtes où le repos n'est point d'obligation, et que l'esclave ouvrier peut employer à son profit. Le labeur des femmes est, comme partout ailleurs, assez peu lucratif; celui des hommes est, en général, beaucoup plus fructueux. On a vu des nègres africains, après s'être rachetés, faire une fortune considérable, et acquérir eux-mêmes un grand nombre d'esclaves. Il en est qui, tourmentés par le désir de revoir leur patrie, y retournent avec les richesses qu'ils ont amassées, et vont figurer parmi les principaux de leur nation, dont ils furent jadis le rebut. Les faci-

lités offertes à l'affranchissement ont multiplié, plus que dans toute autre colonie, les nègres et hommes de couleur libres.

A la Havane, cette classe est répandue principalement dans les faubourgs. On a calculé que, dans un intervalle de dix années, depuis 1800 jusqu'à 1810, elle y a augmenté dans la proportion de deux-cent quatre-vingt-quinze pour cent. D'un autre côté, à *Santiago* et à *Baracoa*, elle a diminué; mais à *Holguin*, elle s'est accrue dans le prodigieux rapport de trois cent cinquante-trois pour cent, et à *Bayamo*, dans celui de cent vingt-huit.

Cet accroissement des hommes de couleur libres, si touchant et si doux aux regards de l'humanité, doit inspirer, nous l'avouerons, des craintes plus ou moins fondées à la politique vigilante. Il n'est donc que trop vrai ce mot de Pitt déjà cité, que le principe de l'esclavage, dans les colonies, renferme une masse énorme de vices et de crimes; il n'est donc que trop vrai, puisque, dans ces lieux impurs, le premier des biens, la liberté, peut devenir un fléau funeste!

Les seuls esclaves sont appelés *negros* ou *mulates* suivant la couleur. Les noirs libres ne

sont que *morenos*, et les mulâtres libres, *pardos*.

L'orgueil des nègres libres est plus qu'une parodie de la fierté espagnole. Un garçon menuisier nègre qu'on demandait pour un ouvrage à faire dans le voisinage, ne voulait pas sortir dans la rue, parce qu'il n'avait pas un pantalon assez propre. On sent combien ces hommes doivent être humiliés par les distinctions éternelles que la couleur met entre eux et les blancs. Plusieurs ont acquis de l'instruction; il est même des nègres esclaves qui savent lire et écrire; peut-être le temps n'est pas éloigné où l'on établira dans les habitations des écoles d'enseignement mutuel : il y a bien, dans certaines têtes, assez d'inconséquence pour cela.

Depuis quelques années, la classe des affranchis est singulièrement agitée. Sans cesse des bruits sinistres courent sur leur compte, et l'on dirait qu'on ne les fait paraître si redoutables que pour les enhardir davantage. Le 25 juin 1818, on craignit un soulèvement, et les habitans paisibles conçurent des alarmes assez vives. On menaçait à la fois d'un débarquement d'insurgés aux environs de *Matanzas*, et d'une

insurrection prête à éclater de la part des affranchis. L'île de Cuba est travaillée par l'esprit de faction; il est impossible de ne pas s'en apercevoir : et s'il est vrai, comme on l'assure, que certaines maisons de la Havane sont intéressées dans les armemens des corsaires insurgés, il ne l'est pas moins que des agens de troubles cherchent à répandre les fermens d'une révolution future.

En 1812, une conspiration terrible, si du moins les détails qu'on en donne ne sont pas en partie controuvés, fut sur le point d'anéantir la colonie. Un nègre, nommé *Aponte*, qui possédait une fortune d'environ quarante mille piastres, devait se mettre à la tête des révoltés, avec le nom de roi. Ses ministres et ses principaux généraux étaient nommés. On devait massacrer en même temps tous les blancs mâles et toutes les femmes noires. Les nègres auraient pris pour épouses les femmes blanches. De grands désordres avaient déjà commencé dans les campagnes. Ces premiers désordres entraient dans le plan des conjurés. Pendant l'absence d'une partie des troupes que le gouvernement n'avait pas manqué d'envoyer sur les lieux, ils

auraient mis le feu aux faubourgs. D'autres troupes auraient alors quitté la ville, dont les conjurés seraient restés à peu près les maîtres. Cette conspiration fut éventée par la femme même d'*Aponte*, qui, ayant écouté aux portes pendant un des conciliabules présidés par son mari, fut révoltée, comme on peut croire, du sort qu'on réservait aux femmes noires, et se hâta de prévenir le gouverneur. Voilà comme on raconte l'événement. Quoiqu'il en soit, *Aponte* fut promptement pendu avec huit de ses complices.



CHAPITRE XXXVII.

La Loterie.

PARLER de la loterie, après avoir indiqué les dangers politiques auxquels peut exposer la multiplicité des affranchissemens, c'est presque annoncer le remède après avoir fait connaître le mal. L'esclave aujourd'hui n'amasse plus de pécule considérable. Chaque tirage lui enlève le peu de monnaie dont il recommence sans cesse le tas. Il joue sa liberté à la loterie. Le bonheur éclatant de quelques-uns cause le mal obscur de tous les autres. Si je gagnais à la loterie, j'irais en France, disent plusieurs Français qui végètent depuis long-temps à la Havane; et, par ce jeu déplorable, ils s'enfoncent dans une misère toujours plus profonde.

On cite le trait d'un nègre *bosale* qui, ayant gagné dix mille gourdes à la loterie, paya sa liberté et celle de quelques-uns de ses parens

ou amis, esclaves comme lui, et retourna avec eux en Guinée. Certes voilà un homme que la loterie n'avait pas corrompu! Pour se donner un air de l'autre monde à la Havane, il suffit de se permettre quelque sortie contre les illusions des joueurs. On aurait bien ri au nez de feu Mercier, s'il eût essayé ici quelqu'une de ses déclamations; il est vrai que le bon-homme était possédé lui-même de cette passion à un point qu'on ne peut croire, et l'on sait qu'il avait accepté ou demandé une place importante dans l'administration des loteries. Il avait aussi invectivé fortement contre les académies, et il est mort membre de l'institut. Je me permis un jour de lui faire là-dessus l'observation la plus légère qu'il me fut possible; il me répondit avec candeur que sa place à l'institut lui rapportait quinze cents francs outre les jetons. Que pouvait-on répondre à cela?

La loterie royale de l'île de Cuba fut érigée en l'année 1812. Il y a par an quatorze tirages dont un est extraordinaire. Le nombre des numéros est de vingt mille; celui des lots est de cent. Les deux numéros les plus voisins de ceux auxquels il est échu des lots considérables ont

droit à une somme proportionnée à la quotité de ces lots. La cérémonie du tirage se fait avec beaucoup de pompe et de solennité. Les vingt mille numéros, inscrits sur autant de boules, sont roulés dans un grand globe creux; cent boules portant la somme des lots divers, sont roulées dans un autre globe; et deux petits garçons tirent simultanément, celui-ci un numéro, celui-là une des cent boules sur lesquelles sont marqués les lots. Après dix extractions consécutives, on s'arrête, et la musique joue. Elle joue aussi, avec plus ou moins d'éclat lorsqu'on proclame la sortie d'un des lots les plus considérables. Dans les tirages ordinaires le gros lot est de vingt mille piastres.



CHAPITRE XXXVIII.

Etablissemens d'utilité publique. — Etat des Sciences et des Arts. — Le Journaliste Bergagno.

Il est des établissemens plus avantageux au public, et plus dignes d'un moment d'attention. Les progrès de la colonies ont rendu nécessaire sa division en six provinces, qui sont : *Santiago de Cuba*, *Bayamo*, *Puerto-Principe*, *Las Cuatro Villas*, la Havane et les *Philipinas ;* mais c'est aux nouvelles vues portées dans l'administration qu'on doit l'établissement d'une maison de bienfaisance qui, depuis 1792, époque de sa fondation, a eu constamment à sa charge cent cinquante à deux cents orphelines, blanches ou de couleur. On y enseigne les premières lettres ; on y montre à broder, à coudre ; il y a une manufacture de fleurs artificielles : les indigentes et

les esclaves sont occupées soit à faire des cigares, soit à d'autres ouvrages dont le produit, ainsi que celui des fleurs artificielles, sert à l'entretien de l'établissement.

A cette maison de bienfaisance où l'on prend soin des orphelines, il faut en ajouter une autre consacrée aux enfans trouvés. Il n'y a pas longtemps que ces innocentes créatures étaient délaissées au coin d'une rue, sur le seuil d'une porte. Savez-vous qui les recueillait? de pauvres négresses. Et ces victimes n'étaient point de leur race, car autrement elles auraient eu un prix: c'étaient des enfans de blancs, des êtres dont l'existence n'avait aucune valeur, et qui n'apportaient d'autres titres à la vie que la commisération et la pitié qu'ils pourraient exciter.

En 1804, il s'est formé une junte pour la propagation de la vaccine. Dix juntes subalternes établies sur différens points de l'île correspondent avec la première. En 1814, il y eut à la Havane cinq mille six cents quatre-vingt-seize personnes vaccinées, et sept mille neuf cent quarante-trois dans tout le reste de l'île.

Un consulat dont la jurisdiction embrasse toute l'île, et à qui sont dévolues plusieurs attributions

importantes et variées, fut érigé par une cédule royale du 4 avril 1794; et le 6 juillet 1811 vit s'établir une *junta pia religiosa* qui est devenue inutile depuis que l'inquisition est rentrée en exercice. À la vérité, cet exercice de l'inquisition ne fait guère de bruit. Les étrangers se douteraient peu du rétablissement de ce tribunal, si, depuis l'année dernière, tout bâtiment espagnol ou étranger n'était assujetti à payer quatre piastres pour la visite des inquisiteurs, qui vous épargnent souvent leur présence, mais qui ne font pas grâce de leurs honoraires. Faut-il croire que ce tribunal, si formidable autrefois, mais fatigué aujourd'hui et comme vaincu du temps, s'est condamné lui-même à dormir, ou, pour nous servir de la belle expression d'un poète italien, doit-il nous apparaître *à guisa de leon quando si posa* *. Comment d'ailleurs l'inquisition s'arrangera-t-elle avec la franc-maçonnerie? On m'a dit que cette association compte onze loges à la Havane. On m'a dit aussi que le premier des dignitaires ecclésiastiques, ainsi que plusieurs prêtres et moines, y sont aggrégés. Presque tous

* Ainsi qu'un lion en repos.

les avocats en sont. Voilà qui est un peu plus sérieux selon moi. On ne peut se dissimuler que les avocats se préparent à jouer un rôle politique dans l'amérique méridionale. Ils ont pour encouragement l'exemple de leurs confrères, si puissans et si nombreux dans les États-Unis.

Une école de dessin, sous la direction de M. Vermay, peintre français, a été depuis peu installée dans une salle du couvent des augustins. En attendant que les Raphaël de la Havane décorent cette salle de leurs chefs-d'œuvre, M. le professeur y a placé deux petits tableaux de sa composition qui ne sont pas sans mérite. Il fait le plus grand éloge des heureuses dispositions que montrent plusieurs de ses élèves. L'utilité du dessin pour la marine ainsi que pour l'architecture civile et navale, a été le principal motif de cette fondation; mais on ne sera pas fâché sans doute qu'il sorte de cette école quelques excellens peintres. Cependant il faudrait alors, comme cela devrait avoir lieu chez nous, que toutes les croûtes disparussent des temples et des salons, et qu'on les remplaçât par des productions distinguées. Car, en vérité, avec toutes les vieilleries dont nous sommes entou-

rés, je crains toujours que nos grandes villes ne viennent à être surprises comme *Herculanum* par quelque bouleversement de la nature, et que la postérité, venant un jour à fouiller dans leurs cendres, n'y trouve un trop grand nombre d'objets d'arts capables de donner un démenti à nos livres et à nos descriptions pompeuses.

On a formé le projet d'établir dans le bel édifice de la factorerie de tabacs, aujourd'hui sans destination, une école centrale, ou institut pour l'enseignement de toutes les branches d'instruction qui peuvent former des hommes utiles à la patrie. En attendant, un des genres de connaissances les plus avantageux à l'humanité languit dans un injuste abandon. La médecine, qui, dans plusieurs de ses parties, est aujourd'hui si vivement éclairée, se trouve telle encore que les Arabes l'ont léguée aux Espagnols. Quelques docteurs sont un peu moins inhabiles que les autres; ils doivent cet avantage à la lecture de nos meilleurs ouvrages modernes. Mais ces livres ne sauraient être bien profitables pour eux, sans le scalpel de l'anatomie qui seul peut donner des notions distinctes et précises du corps humain. Soit que, par rapport à la chaleur

du climat, l'usage des dissections présente des inconvéniens trop graves, soit qu'un reste d'aversion subsiste encore dans les esprits contre ces investigateurs, pour ainsi dire, sacriléges qui mettent la nature humaine trop à nu, l'anatomie n'est connue ici que de nom. Un cabinet anatomique pourrait, quoique imparfaitement, suppléer aux dissections. Le docteur *Chiappi*, médecin italien distingué, en possède un très-beau qu'il a offert de céder à la Société Économique et Patriotique. Des commissaires, médecins espagnols, et par conséquent jaloux, ont été nommés. Le cabinet a été trouvé trop cher. Il est possible toutefois que l'intendant-général de la colonie, qui est en même temps directeur de la société patriotique, magistrat plein de mérite et de zèle, parvienne à faire accepter l'offre du docteur *Chiappi*.

La chimie a été plus heureuse. Un Français, M. Murey-Latour, a eu commission de former un laboratoire de chimie, et de faire venir de France les instrumens et les machines nécessaires à cet établissement, dont il serait le chef.

Pour maintenir les améliorations déjà faites, et préparer celles que le bien général réclame,

une société économique a été fondée le 18 de janvier 1793. Cette société n'est ni louangeuse, ni vaniteuse, autant du moins qu'on peut en juger par un rapport où, après avoir rendu compte de ses travaux pendant l'année 1817, elle rappelle avec impartialité l'état peu satisfaisant en général des autres sociétés patriotiques établies dans l'île. Elle se plaint que celle de *Santiago*, fondée en 1787, et qui a servi de modèle à la société de la Havane, n'ait pas poussé son existence au-delà de 1792; que celle de *Sancto-Espiritus* soit de même entièrement tombée; elle rend justice à celle de *Puerto-Principe*, dont quelques mémoires sont assez remarquables : ensuite, reportant l'attention sur ce qu'elle était elle-même en 1804, temps de décadence et d'incurie, elle rappelle les paroles d'un voyageur célèbre, M. le baron de Humbolt, qui fait observer, dans un de ses ouvrages, que les sciences et les arts, malgré la protection de la Société Patriotique de l'île de Cuba, n'avancent qu'avec beaucoup de lenteur, dans un pays où la production et le commerce des denrées coloniales occupent exclusivement la pensée des citoyens.

Dans une autre occasion, la même société reproche à la ville de *Santiago* l'abus encore existant d'ensevelir des morts dans les églises; à la ville de *Bayamo*, le refus qu'elle a fait d'admettre la vaccine, et à toute la population qui s'étend depuis *Puerto-Principe* exclusivement jusqu'au cap de *Maysi*, son obstination à vouloir rester dans l'ignorance et la barbarie. Ces reproches ne rendront pas les Havanais plus aimables aux yeux des autres habitans de l'île, qui ont coutume de les regarder comme vains et méchans, peut-être parce qu'ils sont un peu moins ignorans et plus riches.

La société économique a été divisée en quatre sections, qui ont pour objet de leurs soins respectifs l'éducation, l'agriculture, l'industrie et le commerce. Dans le rapport déjà cité, elle blâme la plupart de ses membres, qui pour tout acte académique, se sont fait agréger à l'une des quatre classes. Tout en rendant justice au zèle soutenu de la classe d'éducation, qui s'occupe d'introduire la méthode de Lancastre avec quelques modifications jugées nécessaires, elle dit, en parlant de celle d'agriculture, que, malgré les nombreuses invitations adressées à ses membres

par la voie du journal, *no celebrò mas que......*
conferencias, elle n'a jamais fait que..... des
séances!

C'est pour le compte et sous les auspices de la société économique que s'imprime le *Diario del Gobierno*, journal qui renferme, outre les actes publics du Gouvernement, quelques nouvelles d'Europe, quelques bulletins menteurs de la Terre-Ferme, ainsi que les annonces et avis divers. Au récit des avantages remportés de temps à autre par les royalistes, on est toujours sûr de voir annexé un chant patriotique plus ou moins exorbitamment long et pompeux. Pendant la guerre de la Péninsule, les journaux donnaient peu de nouvelles; mais ils renfermaient beauconp de diatribes et de chansons.

Ceux qui se font annoncer dans les journaux y prennent toutes les qualités, et y reçoivent toutes les épithètes qui chatouillent le plus doucement leurs oreilles. Aussi la ville de la Havane abonde-t-elle en hommes célèbres dans tous les genres, ainsi que son port en *bergantins y fragatas famosos, hermosos y muy veleros**. Tous les

* Brigantins et frégates fameux, beaux et fins voiliers.

usurpateurs étrangers de réputation et de titres sont certains de faire dans les journaux havanais un acte de prise de possession qui ne sera pas contredit. Les Français n'ont pas été les derniers à profiter de cet avantage.

Il paraît chaque mois, depuis janvier 1817, un numéro des mémoires de la Société Économique, où se trouvent également les lois et actes de l'autorité, beaucoup de discours à peu près sans but, quelques éloges d'hommes obscurs, quelques tableaux de statistique, et des vœux plus encore que des projets d'amélioration.

Ces mémoires, le *Diario del Gobierno* et la feuille du commerce qui paraît deux fois par jour, sont à peu près tout ce qu'on imprime aujourd'hui à la Havane. La presse a gémi davantage dans le peu de temps qu'elle a été libre, ou si l'on veut licencieuse; car elle n'était pas autre chose avec le fameux *Simon Bergagno y Villegas*, auteur de la feuille semi-périodique intitulée l'*Esquife*. Moines, femmes, avocats, professeurs de l'université, administrateurs, électeurs, jusqu'à des cordonniers, le malin Bergagno embarquait dans son esquif, et jetait sur le rescif appelé *Cayo-Puto*, tout ce qui lui

déplaisait. On s'arrachait ses feuilles, dont la publication commença avec le mois de septembre de 1813, et finit le 30 juin de l'année suivante. C'était une espèce de Scarron pour la configuration du corps et pour les bouffonneries. La plupart de ses facéties ne sont que des caricatures écrites; des expressions bouffonnes qui n'ont pas leurs analogues dans notre langue en font souvent tout le sel, et il serait difficile de citer quelques morceaux de ce hargneux et mordant folliculaire qui ne perdissent pas, dans une traduction, le mérite qu'on a pu trouver à l'original.

En 1814, Bergagno fut envoyé en Espagne par ordre supérieur, et l'on ignore ce qu'il est devenu. Cet écrivain ne fut pas le seul dont les hardiesses occupèrent l'esprit avide des Havanais. Mais ses rivaux, qu'il attaqua souvent, n'avaient pas eu le bonheur de rencontrer un cadre aussi original que le sien, et n'obtinrent pas le même succès. A cette époque appartiennent aussi l'histoire de l'île de Cuba par don Antonio J. Valdès, et le recueil intitulé *el Patrioto Americano*. L'un et l'autre ouvrage n'ont pas dépassé leur premier volume. Ici

25

comme ailleurs des bouffonneries malignes sont plus heureuses que des productions graves, quel que soit leur mérite. *Valdès* n'était pas de la Havane, non plus que *Bergagno*, né à Carthagène des Indes. Le premier était Mexicain, et orfévre de son état. On m'a dit qu'étant retourné dans sa patrie, et s'y étant montré sous les étendards d'un parti dont probablement il était venu servir les intérêts à la Havane, il avait été pendu.

Un autre Mexicain nommé *Aleman*, envoyé par Joseph Buonaparte, dans le temps que celui-ci occupait le trône d'Espagne, fut arrêté à bord même du navire qui l'avait amené, et pendu incontinent. A la même époque, un acte notarié venu d'Espagne, et dont le protocole était au nom de Joseph, fut saisi chez le *scribano* qui devait en faire usage, lacéré et brûlé publiquement par la main du bourreau. On peut dire que la Havane se montra violemment fidèle à Ferdinand VII.

La disposition des esprits s'est modifiée avec les circonstances. Les alarmes inspirées par le rétablissement de l'inquisition, bien que l'existence actuelle de ce tribunal soit très-innocente, la déception de quelques espérances plus ou

moins fondées, la fermentation universelle qui règne dans les États chrétiens, le choc de tous ces intérêts divers que la pensée s'est habituée à mettre sans cesse en opposition, toutes ces causes ont fécondé les germes déposés dans les têtes pendant une émancipation de quelques années. Les Espagnols comme les Italiens, et tous les peuples long-temps comprimés ont un esprit en quelque sorte ruminant. Ils exercent cette faculté, qu'ils doivent à leur position, sur toutes les pensées nouvelles et hardies qui jaillissent jusqu'à eux. Aussi le peu de livres français que peuvent atteindre ceux des Havanais à qui notre langue n'est point étrangère, est avidement dévoré. Londres, les États-Unis, Bordeaux leur envoient clandestinement les traductions des livres français les plus audacieux du dix-huitième siècle, ainsi que des réimpressions d'ouvrages espagnols écrits sous l'influence des cortès, ou commandés par Buonaparte. Le fruit de toutes ces lectures mûrira sans doute avec le temps; reste à savoir s'il ne sera point taré par les intrigans, les ambitieux et les fripons.

CHAPITRE XXXVIII.

Ravages de la Fièvre Jaune. — Mort de B..... — Mon retour en France

CEPENDANT la terrible maladie connue dans l'Amérique espagnole sous le nom de *vomito negro*, et ailleurs sous celui de fièvre jaune, exerçait d'affreux ravages. Pendant le mois d'août qui venait d'expirer, cinq cents étrangers, parmi les catholiques seulement, avaient été portés au *Campo Santo*. L'hôpital de *San Juan de Dios*, cette hôtellerie de la mort, ne désemplissait pas d'infortunés voyageurs qui, presque tous, en étaient à leur dernier gîte. Les capitaines de navires envoient presque toujours leurs malades à cet hôpital; celui de *San-Ambrosio* est pourtant moins meurtrier, et peu d'étrangers y vont.

C'est bien de la fièvre jaune qu'on doit dire :

Principiis obsta. A la moindre pesanteur de tête, suivie de douleur dans les reins, vîte un docteur. S'il est quelque remède efficace, et le docteur don *Manuel Franc* passe pour en posséder un, c'est surtout par la promptitude des secours et par la sévérité du régime qu'il vaut quelque chose *.

On s'étonnait de l'impunité avec laquelle je bravais un climat si perfide. J'étais à cet égard comme les gens du pays, pour qui les ravages du *vomito negro* ne sont plus que des scènes auxquelles ils sont étrangers, ou des nouvelles dont ils parlent avec indifférence. Il y avait pourtant telle de ces nouvelles qui ne laissait pas d'intimider. Un médecin anglais qui avait passé déjà plusieurs années dans l'île, et qui pouvait se croire acclimaté, arrive de *Matanzas* à la Havane ; le *vomito* l'atteint; au bout de quelques jours il n'est plus. Un Marseillais de ma connaissance, qui était dans l'île depuis deux

---

* En 1820, on a employé à la Havane, comme un remède plus heureux que tous ceux dont jusqu'alors on avait fait usage, l'huile d'olive prise intérieurement à haute dose.

ans, venait d'éprouver le même sort, lorsque je vis arriver B.....

Par je ne sais quel mouvement spontané, mon imagination repoussa celui que je revoyais néanmoins avec tant de plaisir. «Je me marie, me dit-il, avec *dona Dolores*. Il faut faire une fin.» Je le félicitai de ce parti; mais en moi-même je lui en voulais d'avoir quitté la campagne au fort de l'épidémie. J'aurais été vous voir à l'habitation, lui dis-je, mais me voilà sur mon départ, et je ne puis pas quitter la ville. Si du moins les nôces avaient lieu bientôt, je pourrais encore être témoin de votre bonheur. Dans une quinzaine, me répondit-il. Demain, nous allons aux fêtes de *Regla*, et vous y viendrez avec nous: dans la semaine nous nous occuperons des préparatifs.

Le lendemain, qui était le 8 de septembre, les fêtes de *Regla* n'eurent point lieu, parce que celui qui devait tenir les jeux ne put pas s'entendre avec l'alcade *M...... a*, et qu'une force armée suffisante fut en conséquence envoyée pour empêcher qu'on ne jouât. Mais le fermier des jeux et l'alcade s'entendirent deux jours après, et les fêtes qui doivent durer huit jours commencèrent. Que dirai-je de ces fêtes? On y joue un jeu

horrible, on y danse, on y assassine, on y voit pêle-mêle des militaires, des filles et des moines; on y étouffe de chaleur, on y est dévoré par la poussière; on s'y ennuie à mourir : mais c'est du bon ton d'y aller.

Nous y allâmes le dimanche suivant, B....., *dona Dolores*, une de ses cousines et moi. Nous poussâmes jusqu'à *Guanabacoa*, et de là aux bains d'eaux minérales de *Barreto*. Au retour, B..... me dit en espagnol : *Amigo, tengo dolor de cabeza*, mon ami, j'ai mal de tête. Eh bien, lui répondis-je, nous appellerons le docteur *don Manuel*.

Durant le jour, pendant la nuit, l'intervalle de mer qui sépare *Regla* de la Havane est sillonné de mille canots pleins de passagers qui vont ou reviennent. Là, comme aux combats de taureaux, on peut apprécier la richesse de la langue espagnole en expressions obscènes et méprisantes. Le plus intrépide langage de nos halles, les plus infâmes propos de nos jours gras sont réservés et pudiques en comparaison. C'est à ceux qui reviennent que les provocations s'adressent; on les accuse d'avoir quitté le jeu, parce qu'ils ont le gousset vide.

J'étais fatigué de ces cris qui se croisaient, de ces assauts d'injures proférées à froid ; j'étais en même temps inquiet à la vue de B..... qui paraissait triste, et n'avait pas un visage rassurant. Après avoir quitté *dona Dolores* et sa cousine, je l'accompagnai à sa demeure, et je recommandai fortement à ses hôtes, s'il se trouvait mal, d'appeler tout de suite le docteur *don Manuel Franc*, dont je donnai l'adresse.

B..... se trouva mal dans la nuit; on alla deux fois chez le docteur; il était sorti pour d'autres malades; car le nombre de ceux que la fièvre jaune atteignait d'un instant à l'autre était prodigieux. J'allai voir mon ami de grand matin. La rencontre d'un docteur qui n'était point celui en qui j'avais confiance, me parut de mauvais augure. B..... était déjà en délire. Je m'approchai de lui, je lui parlai, il ne me reconnut point..... Mais pourquoi retracerais-je des scènes trop douloureuses? Il n'est plus cet ami généreux, et du moment que je l'eus perdu, je ne vis plus rien, je n'entendis plus rien, je n'aspirai plus qu'au moment de partir. *Dona Dolores* et sa mère, ainsi que Mme S..... furent très-sensibles à sa perte.

Le 26 septembre je fis mes adieux. Le lendemain, qui était un dimanche, après la messe de *madrugada*, du point du jour, je me rendis au port où je devais m'embarquer sur le brick la Marie-Antoinette, de Caen. J'allais mettre le pied dans le canot, et je donnais quelques *reales* au nègre qui m'avait accompagné, quand il me dit avec attendrissement : *El segnor va en su tierra**? Je ne pus lui répondre que par un signe : j'étais ému; le malheureux ne reverra jamais son pays natal!

Cependant je n'éprouvais point cette joie qu l'idée de fouler bientôt le sol de la patrie aurait dû m'inspirer. Mon cœur sentait au contraire une indicible oppression. En attendant qu'on appareillât, mes yeux se promenaient tour à tour sur les édifices principaux de la ville que j'allais quitter, et tout dans cette ville me rappelait mon ami. Au clocher de *San-Francisco* flottaient des pavillons de diverses nations. Il y avait *jubiléo* à la chapelle du Tiers-ordre. La maison où B..... avait rendu le dernier soupir n'était pas loin de là. Ces images de fêtes, ce

* Monsieur retourne dans son pays?

souvenir de mort me déchiraient l'âme. A la veille de jouir enfin du calme, après les orages d'une vie long-temps agitée, l'infortuné n'avait donc trouvé que le repos éternel! Il n'avait donc pu recueillir en ce monde le fruit de son courage, de ses vertus, de ses lumières, de son esprit vif et brillant, de ses qualités aimables! Et la fortune, trop bien d'accord avec l'indolence philosophique, dont il avait toujours fait profession, n'avait pas cru devoir lui accorder d'autre faveur qu'une mort soudaine et prématurée!

Enfin on appareille, et déjà nous approchons du *Morro*. Mais quelles sont ces deux femmes qui sortent d'un *volante*, et mettent pied à terre auprès du fort de la *Punta*. Ah! je les reconnais; *dona Dolores* et sa mère viennent dire un dernier adieu à celui que la plus douce amitié liait au compatriote d'un père, d'un époux. Les mouchoirs de ces dames flottent dans l'air; je réponds à leurs signes avec mon chapeau. Mais toutes les voiles sont déployées, et le navire prend son vol sur l'Océan.

Bientôt le *Morro* est doublé, le fort de la *Punta* se dérobe à mes yeux; mais j'aperçois

encore la carrière blanche qui est auprès du *fuerte del Principe;* j'aperçois la *casa de Beneficentia :* entre ces deux objets est le *Campo-Santo.* Repos à ceux qui habitent cette demeure! Repos à toi, vieux nocher qui ne feras point le récit de ton dernier voyage! Repos à toi, jeune enfant de l'Italie, ami généreux, que le monde ne connut point quand il te posséda. Sans doute, elle retournera plus d'une fois au champ de douleur, cette beauté qui t'avait su connaître; sans doute, accompagnée de sa mère, elle visitera plus d'une fois encore cette terre où dorment pour toujours deux fils de la belle Parthenope. Plus d'une fois mon imagination verra ces femmes sensibles et pieuses répandre une eau consacrée sur le sol qui recouvre des cendres chéries! Repos à toi, ami généreux! moi, je retourne au sein de l'Europe agitée; cet Océan dont les flots soulèvent le navire qui m'emmène, est la trop fidèle image des secousses qui m'attendent encore.

Pendant trois jours nous eûmes en vue les côtes de l'île de Cuba. J'avoue que mon cœur ne se sentait pas moins serré à leur aspect qu'il le fut, à mon départ de Marseille, quand mes

yeux se tournèrent pour la dernière fois vers les montagnes au-delà desquelles est situé le lieu qui m'a vu naître. C'était surtout le soir que cette impression de tristesse était plus profonde: à cette heure où des vapeurs teintes de rose flottaient au-dessus de l'île, en contemplant cette couleur la plus douce qui puisse charmer la vue, et décorer les cieux, je sentais mon âme s'inonder, pour ainsi dire, de mélancolie, à cause que les ténèbres approchaient, et que la fuite du jour me rappelait la mort et l'absence.

La traversée fut heureuse. Les attentions du capitaine, M. Thomasy du Croisic, brave et excellent Breton, me la rendirent aussi douce qu'il était possible. Nous arrivâmes à Cherbourg après quarante jours de traversée.

Je n'ai à montrer aux curieux ni pierre, ni coquille, ni plante, ni fiole contenant de l'eau prise dans quelque fleuve célèbre; mais j'ai pour moi des souvenirs dont quelques-uns me toucheront toute ma vie. N'ai-je donc rien rapporté des productions de ce pays-là? L'autre jour, en feuilletant mon Plutarque, je fus surpris d'y trouver un de ces petits papillons couleur d'or qui voltigent autour des manguiers, et je me

suis rappelé l'avoir pris à *Guanabacoa* le jour où nous y allâmes, c'est à dire l'avant-veille de la mort de mon ami. Un papillon n'est-il pas digne d'être l'emblême d'un voyageur? aussi le garderai-je.



APPENDICE.

La prospérité de la Havane a augmenté d'année en année. On ne peut pas évaluer à moins de dix mille âmes l'accroissement de population qu'elle a reçu. Le faubourg de la *Salud* a vu presque doubler le nombre de ses maisons. C'est aux troubles, aux malheurs du Mexique et de la Côte-Ferme, que cet accroissement de population est dû. Sur plusieurs autres points de l'île de Cuba s'élèvent chaque jour de nouvelles existences. La ville de Matanzas et son territoire ont reçu beaucoup de colons américains. Son port aujourd'hui voit arriver d'Europe et y expédie directement des navires. Les bords de la rivière de Camarioca se sont couverts de plantations. Les montagnes voisines de Santiago ont vu s'étendre la culture du cafeyer. Les rives longtemps redoutées de l'immense baie de Guantanamo paraissent être devenues moins inhospi-

talières ; mais les grands projets qu'on avait conçus sur celle de Nuevitas, beaucoup plus avantageusement située, se sont entièrement évanouis.

Une seconde fois la constitution des *cortès* a été proclamée dans l'île de Cuba, une seconde fois elle a été retirée. Dans la courte durée de son règne, se sont manifestées de grandes oppositions d'intérêts. La population noire a inspiré surtout beaucoup de craintes.

Quand nous voyons en Europe des hommes entièrement divisés d'opinion et de vœux, invoquer également la liberté, nous pouvons croire en quelque sorte, nous qui ne voulons point nous arrêter à la superficie des choses, que ce mot, pour le plus grand nombre, est d'autant plus sonore qu'il est plus creux ; mais dans la bouche d'un nègre esclave il est singulièrement significatif. Les blancs de l'île de Cuba s'en étaient aperçus ; aussi la garde civique, instituée au nom de la liberté, avait-elle pour but principal de maintenir les esclaves dans la plus rigoureuse oppression.

Une chose remarquable, c'est que les Catalans qui, à cause de leurs richesses commerciales et

de l'envie qu'elles excitent, avaient été les premières victimes des insurrections partielles de la Côte-Ferme, il y a quinze à vingt ans, se sont montrés à la Havane les premiers et les plus chauds propagateurs des idées nouvelles.

Depuis quelque temps on avait des soupçons de ce qui se passait en Espagne; mais le gouverneur par interim Cagigal empêchait que les nouvelles ne se répandissent. Cependant un navire de la Corogne arrive. Des Catalans vont à bord, comme c'est l'usage, pour savoir ce qu'il apporte; on demande les journaux d'Europe. Les officiers du port avaient déjà visité le navire et défendu à l'équipage de rien dire sur les affaires du temps, et de livrer aucun papier. Un Catalan néanmoins obtient une feuille de journal au prix d'une once d'or. Le rétablissement de la constitution était annoncé dans cette feuille. Le Catalan, à peine retourné à terre, lit à haute voix l'intéressant article. On accourt, on l'entoure, le cri de *vive la constitution* s'élève et se propage. Les soldats du régiment de Catalogne se joignent à leurs compatriotes commerçans. On monte chez le gouverneur, on le force à proclamer la constitution; le lendemain, il

teste contre cet acte de violence, et dit qu'il faut attendre les ordres du Roi; on ne l'écoute point, et il se démet de ses fonctions.

Sous le régime constitutionnel, quelques améliorations s'étaient opérées. L'administration des douanes renouvelée était devenue beaucoup plus rigide; ce qui, aux yeux de certaines gens, pouvait bien passer pour un des abus de la liberté.

Que deviendra cette colonie? Il est certain que l'île de Cuba et le port de la Havane conviendraient beaucoup aux Américains du Nord. La Havane propre, comme port de commerce et station navale, serait fort du goût des Anglais. Les républiques américaines du Sud verraient peut-être avec plaisir naître une sœur nouvelle, qui, se confédérant avec elles, pourrait leur servir de boulevard. Mais rien de tout cela peut-être n'aura lieu, si les habitans ont la sagesse de redouter toujours, quoique secrètement, leurs esclaves, si l'exemple de Saint-Domingue est toujours présent à leur mémoire. Les habitans de Saint-Domingue crièrent à l'émancipation de la colonie, et se furent leurs nègres qui s'émancipèrent. Rappelons ces paroles de Pitt,

que le principe de l'esclavage dans les colonies renferme une masse énorme de vices et de crimes.

L'esclavage est tellement une source impure de toute sorte de maux, que même sa cessation peut engendrer les plus terribles de tous. Il faudrait alors l'abolir graduellement; c'est ce qu'on ne fera point. Cette mesure exigerait, non-seulement plus de prudence, mais plus de vertu qu'il ne s'en trouve dans des colonies où la cupidité est presque l'unique règle de conduite.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

